


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



EN 1792

LE PREMIER AMOUR

DE LORD SAINT-ALBANS

ROMANS DU MÊME AUTEUR

La Fille aux Bluets, 3e édition............	1	vol.	in-12.
Les Praticiens de Paris..................	1	—	—
Un Gentilhomme catholique (épuisé)......	1	—	—
Les Extravagances du hasard............	1	—	—
Les Aventures d'amour d'un Diplomate...	1	—	—
La Reine Sauvage (illustré)................	1	—	in-8°.
Les Mémoires de mon Oncle, 3e édition....	1	—	in-12.
Les Cousins de Normandie, 2e édition......	1	—	—
Thermidor. { Paris en 1794.................	1	—	—
Thermidor. { Marie-Thérèse et dame Rose.	1	—	—
Le Secret des Valrège...................	1	—	—

Pour paraître prochainement :

EN 1792. — Le Dernier Amour de lord Saint-Albans.......................... 1 vol. in-12.

Fontainebleau. — M. E. Bourges imp. breveté.

Charles (de Ricault)

CH. D'HÉRICAULT

EN 1792

LE PREMIER AMOUR

DE

LORD SAINT-ALBANS



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1879

Subscription fund.

A M. PAUL DALLOZ

Avez-vous parfois éprouvé les accès d'une maladie qui hantait fort les honnêtes gens du XVIII[e] siècle? Elle a ce caractère particulier : elle fait souffrir non pas celui qui en est atteint, mais ses voisins. Du reste, elle n'a pas de nom, elle est incurable, et elle n'a jamais fait mourir qui que ce soit, bien que M. de Lauraguais l'ait accusée d'intentions cruelles à son égard. Bonne et proprette petite personne de maladie, un peu sèche, un peu barbouillée de tabac à la rose, elle a disparu avec les derniers cadogans, en compagnie de *Zéphyr*, de *Flore*, de *Pomone*, de la *Blonde Cérès* et de la *Cruelle Atropos*. Elle avait pour effet morbide de forcer les patients à réciter des vers latins.

Je n'en ai jamais dit de mal, je n'ai chargé aucun personnage de la tourner en ridicule, j'ignore pourquoi elle vient me harceler en ce moment. Mais il est bien vrai que je serai extrêmement chagriné jusqu'à ce que je vous aie dit ceci :

> Quod si me lyricis vatibus inseres,
> Sublimi feriam sidera vertice.

Cela était adressé à Mécène, — saluez — par Horace — je salue. — Le joli français de l'Ancien Régime l'eût

traduit, en l'ornant de mille grâces flatteuses et de mille gentillesses à votre adresse. Notre dur français *vulcanisé* d'aujourd'hui me force à vous interpréter tout sèchement ces deux vers, en vous disant : Je vous dédie ce roman ; si vous le trouvez bon, j'en serai heureux ; si vous le trouvez excellent, j'en serai fier.

En tout cas, je vous le dédie d'un cœur affectueux, mon ami. Voilà bientôt vingt ans que nous avons, pour la première fois, causé de ces *humaniores litteræ*, — un léger retour de maladie — de ces belles œuvres qu'on projette et qui paraissent conçues pour porter notre nom aux quatre coins de la postérité.

Ce que je voulais dès lors, ce que je veux encore faire aujourd'hui, vous le savez. Vous m'avez encouragé, vous m'avez aidé, et je vous offre ce roman parce qu'il approche un peu plus près du type que j'ai rêvé.

Je crois que le roman historique est et restera l'œuvre caractéristique, la conquête du XIXe siècle. La chère poésie s'en est allée ; elle a encore quelques prêtres, point de fidèles. Le roman a occupé tout le terrain de l'imagination, et surtout ce genre de roman qui, tout en caressant l'idéal, satisfait l'aspiration puissante de notre époque vers la science et l'érudition.

Curieux et anxieux comme il l'est, notre temps court à toutes les nouveautés que lui offrent le romantisme, le réalisme, le naturalisme. Divisée comme elle l'est aussi en deux parties, l'une qui suit la Révolution, l'autre qui réagit contre elle, notre société fait autant de succès aux romans religieux de Mme Craven qu'aux romans naturalistes de M. de Goncourt. Mais le XIXe siècle revient toujours au roman historique, à ces premières amours de sa belle et vigoureuse jeunesse.

Il n'a plus pour lui cet ardent enthousiasme des premières années de la passion, mais c'est l'œuvre favorite, celle qu'on n'abandonne jamais entièrement, qui vit toujours à côté de nous, auprès de laquelle l'on cherche à la fois les caresses de l'imagination et les pures jouissances de l'intelligence.

C'est à cette œuvre que j'ai voulu donner la grande part de ma vie, en sachant bien toutefois que c'est une œuvre longue à préparer, difficile à parfaire.

Car si le premier devoir d'un roman, c'est d'être un roman, c'est-à-dire une œuvre d'imagination, le premier devoir d'un travail historique c'est d'être l'histoire, c'est-à-dire une œuvre de vérité. Et il semble que l'imagination et la vérité ne sont pas faites pour s'entendre.

Il faut donc commencer, de toute nécessité, par être beaucoup plus érudit que s'il s'agissait d'un ouvrage d'histoire pure, — et puisque les dédicaces sont faites pour donner aux pauvres auteurs l'occasion de chanter décemment leurs propres louanges, j'avouerai que j'ai fait l'*Histoire de la Révolution du 9 Thermidor* avec le travail qui m'avait servi à préparer mon roman de *Thermidor*.

Le travail du savant achevé, il faut trouver le drame, un drame assez flexible pour suivre les incidents dans la voie rigoureuse et étroite tracée par la chronique; assez inflexible toutefois pour dominer les personnages, les mettre en mouvement dans le sens voulu par les passions.

Subir toutes les gênes et paraître libre en toutes ses allures; instruire avec autant d'autorité et de sincérité qu'en un livre d'érudition, et pourtant entraîner le lecteur, qui cherche surtout le développement des carac-

tères, la lectrice, qui s'attache au jeu de la passion; voilà la difficulté, mais voilà aussi le but.

Tous deux sont grands et l'un compense l'autre. Comment ne pas aspirer à cette puissance qui ne crée pas seulement l'homme comme dans le roman de caractère, mais qui encore ressuscite le passé! N'est-ce pas d'ailleurs le roman historique qui se rapproche le plus de ce type qui doit tourmenter tous les romanciers du XIXe siècle et qui sera le chef-d'œuvre de notre art moderne; je songe à ce roman typique qui saura unir l'analyse psychologique, produit des sociétés aristocratiques, au récit d'aventures, cher à la société démocratique.

J'ai bien entrevu tout cela; hélas! comme Moïse entrevoyait la Terre-Promise. Je sais que j'en suis loin encore. Pourtant il me semble, je le répète, que l'œuvre présente se rapproche un peu plus du type rêvé.

C'est pour cela que je vous le dédie : *Si placeo, tuum est...* Vous le voyez, j'ai tellement pratiqué le XVIIIe siècle que j'ai gagné sa maladie. J'ai voulu, en effet, le restituer dans la vérité, dans l'intensité de sa vie, de telle sorte que les lecteurs bienveillants pussent croire que j'ai vécu en 1792; de telle sorte que si un homme d'alors ressuscitait il pût affirmer à ces lecteurs bienveillants qu'ils ne se trompent pas.

CH. D'HÉRICAULT.

Mars 1879.

EN 1792

LE PREMIER AMOUR

DE

LORD SAINT-ALBANS

PROLOGUE

I

LA ROUTE DE KENT A VOL D'OISEAU.

Nous allons, seigneur lecteur, monter sur ce nuage doré qui, le 8 mars de l'an 1788, est venu de France en Angleterre, dès les premières heures du matin. Il escortait le paquebot *Queen Ann*, lequel, pour douze livres tournois, transporte les passagers de Boulogne à Douvres.

Après être resté longtemps stationnaire, comme s'il frissonnait à l'idée des brumes de la Tamise, le nuage doré se revêtit de livrées grises, pour n'être pas injurié au passage par ses sombres frères d'Albion. Puis, poussé par un vent mou du sud-est, il se mit à suivre lentement la route de Kent, qui mène de Douvres à

Londres. Ce nuage voyageur sera donc notre hippogriffe.

Car c'est le long de cette route, dans la journée du 8 mars, que nous allons trouver espacés quelques-uns de nos personnages.

Toutefois, nous laissons à Douvres Stanislas Fréron, à l'*Hôtel-Français*, chez Mariée. Il y est arrivé hier au soir. On ne lui a demandé, pour son coucher et son souper, que cinq shellings. C'est le prix. Il s'y trouve assez mal, — car le filleul du roi Stanislas, le futur chef de la *Jeunesse dorée*, est une manière de sybarite. — Mais il a une mission du conseil secret du Grand-Orient de France. Il doit arriver, le lendemain, à heure fixe à Londres. Il prendra, à quatre heures de l'après-midi la diligence, qui lui fera faire, en seize heures environ, et moyennant une guinée, les soixante-douze milles ou vingt-quatre lieues séparant la poste de Douvres du vieux pont de Londres.

A quarante-deux milles plus loin, à l'entrée de la ville de Rochester et devant l'auberge de la *Tête-du-Roi*, nous voyons arrêtée une voiture à quatre places, fermée, du genre de celles qu'on nommait alors, en France, diligences de ville. C'est la chaise de poste du marquis de Beaurevoir.

Dans une encoignure, nous apercevons une tête blonde qui sommeille. Hélène de Beaurevoir est fatiguée de la traversée; elle a fermé ses beaux yeux et, toute *encoqueluchonnée* de voiles et de dentelles qui cachent son frais visage et enveloppent son corps charmant, elle dort de son bon sommeil de seize ans.

Pourtant la foule commence à s'amasser et le tumulte gronde dans le voisinage de la voiture. Il y a grosse dispute entre Joseph, le vieux majordome du marquis,

et le maître de l'auberge-poste, à l'enseigne de *King's-Head*. Celui-ci refuse les guinées que lui a données le domestique, sous le prétexte qu'elles sont fausses, et Joseph répond, avec une indignation solennelle, que les gens de M. le marquis de Beaurevoir, colonel du régiment de Picardie, ne sont pas faits pour passer de la fausse monnaie.

Le colonel est descendu. Sa nièce, Louise de Rosèle, s'appuie sur son bras. Derrière eux Crispinet, le petit laquais, — Génois, Corse ou Bohémien, on ne sait trop, — tire de sa poche un couteau, qu'il ouvre, et il enroule à son bras une sorte de lasso à l'aide duquel il paraît vouloir pendre l'hôtelier.

Un homme, à la mine en même temps effrontée et naïve, qui fait songer à la fois à Polichinelle et à Cassandre, sort précipitamment de l'auberge. Il court vers le marquis. Il se nomme : « le baron Anacharsis de Cloots-Schlestedt. »

Il vient à titre de gentilhomme et d'étranger, mais grandement habitué aux mœurs de l'Angleterre où il voyage depuis plus de vingt ans, expliquer l'affaire au marquis : la très-grande partie de la monnaie anglaise est fausse, rognée ou altérée, à telles enseignes que nul Anglais n'est sans avoir dans sa poche une paire de petites balances dans lesquelles il pèse toute pièce qu'on lui offre. Les billets ne sont pas plus sûrs. C'est pourquoi la loi anglaise ordonne que tout individu qui se plaint d'avoir reçu de la fausse monnaie soit cru sur son serment.

Le colonel serre un peu les lèvres, il hésite. Le baron de Cloots prend l'hôtelier à quartier, sous ombre de l'apaiser :

— Voilà cinq guinées pour toi, dit-il, si tu empêches ces mangeurs de grenouilles de continuer leur voyage avant vingt-quatre heures.

L'aubergiste cligne de l'œil et fait signe à un constable. Celui-ci se précipite vers le marquis en le touchant de son bâton blanc aux armes d'Angleterre :

— Je vous arrête au nom de la loi, et je vous somme de comparaître devant le juge de paix qui vous condamnera à 20 shellings d'amende parce que vous avez des boutons de la même étoffe que votre habit.

Là-dessus Anacharsis Cloots part à franc étrier dans la direction de Londres.

Le marquis, après avoir péniblement triomphé d'un mouvement de colère, décide que Mlle de Rosèle va continuer sa route dans une autre chaise de poste, sous la protection de Joseph et de Crispinet. Car on a rendez-vous pour le soir même à Dartford à l'hôtel *Bull-and-George*, avec Jean de Beaurevoir, abbé de Saint-Sauve, deuxième fils du marquis, et secrétaire intime de M. le comte d'Adhémar, ambassadeur du Roi près de la Grande-Bretagne.

Nous, nous avançons avec notre nuage. Nous voici à 8 milles plus loin, à la hauteur de Gravesend. Quel est ce personnage aussi maigre que haut, avec son grand tricorne aux ailes cassées, son habit déchiré, ses chausses plaquées de boue, avec sa longue figure osseuse, son immense nez aquilin, ses lèvres à l'expression cynique, son sourire effronté, et ses petits yeux au regard solennel? Le premier coup d'œil qu'on jette sur lui vous met en l'imagination mille ressemblances extravagantes. On songe à un immense héron revêtu d'une

défroque d'homme, à don Quichotte devenu truand, à l'un des notables bohémiens de Callot, au grand Tranche-Montagne, ou au vaillant capitan Cocodrilles.

C'est tout uniment notre digne ami le chevalier de Saint-Hurugues. Il a débarqué hier à Douvres. Il a confié une toute petite malle, contenant sa garde-robe de cérémonie, à Fréron qu'il ne connaît pas, mais dont la physionomie vive lui plut; et celui-ci a juré qu'il lui remettrait, le 9 mars à huit heures du matin, ladite mallette, à l'auberge de *Charing-Cross-and-Angel*, dans la rue de Saint-Clément du Strand, où descendent les diligences de la route de Kent.

Le chevalier, après avoir solennellement promis à Mariée de lui couper le nez s'il arrivait quelque accident à ce précieux paquet, après avoir acheté une petite carte de Londres et quatre biscuits de mer, s'est mis vaillamment en route. Il n'a qu'un louis au fond de ses chausses, et il faut qu'avec ce louis il arrive à Londres, rue d'York, à l'hôtel du comte Lionel de Saint-Albans, où il doit trouver le paradis terrestre.

Il a voyagé toute la nuit; il a mangé deux de ses biscuits; et le voici, sous le pâle soleil de midi, arpentant la route, effrayant, avec son nez d'oiseau de proie, avec l'immense épée en verrouil qui lui bat les reins, avec les deux grands pistolets d'arçon qui pendent dans les poches trouées de sa veste, effrayant les jeunes paysannes au long mantelet rouge à capuchon, qu'il comble de ses regards ternes et de ses sourires terriblement langoureux.

Quand quelque robuste paysan s'arrête pour le regarder, il s'avance brusquement vers lui, et, la main droite à la poignée de sa grande brette, de la gauche il lui

fourre sous le nez son passe-port, et il reprend sa route sans parler. Non pas qu'il ignorât la langue anglaise! Il la savait comme un Américain de Boston, ville où il avait été mis au pilori pour quelques gaietés chevaleresques, disait-il; de même qu'il savait l'allemand comme un Teuton de Bonn, autre ville dont il avait tué le bourgmestre, pour une question de préséance, disait-il encore; de même qu'il savait l'italien comme un habitant de Naples, troisième ville où il avait reçu un coup de couteau dans une discussion de jeu sur laquelle il s'expliquait d'une façon obscure.

Bon voyage, chevalier! Dieu garde votre unique louis des *High-way-men* (voleurs à cheval) de Black-Heath, et des *Foot-Pads* (voleurs à pied) des faubourgs de Londres.

Notre panorama se développe. Nous sommes à Dartford, à huit lieues de Londres. Dartford est en révolution, et c'est le plus riche baronnet de l'Angleterre, sir John Dooblebeer, qui a mis toutes les têtes à l'envers.

On l'a vu arriver dès le matin, à la tête de dix domestiques bien montés et armés jusqu'aux dents. On ne pouvait pas supposer que sir John, si excentrique qu'il eût la renommée d'être, vînt avec cette armée pour visiter le tombeau de J. Spelman, introducteur des manufactures de papier en Angleterre, la seule distraction — je dis ce tombeau — que la bonne ville de Dartford pût offrir aux étrangers.

Du reste, sir John se précipita comme un ouragan, à la tête de sa cavalerie, vers l'auberge de *Bull-and-George*. Il mit cent guinées dans la main de l'aubergiste, en lui défendant, sous peine d'avoir la mâchoire en marmelade, de recevoir toute personne autre que M. le marquis de Beaurevoir. Il avait laissé deux domestiques armés à la

porte de l'auberge et il était reparti, à la tête de huit autres, pour barrer la route du côté de Londres.

Le populaire dartfortien s'était assemblé pour venir admirer sir John; mais sir John ne voulait pas être admiré. Il fit des charges à fond sur le bon peuple. Un constable, deux constables, trois constables; un alderman, deux aldermen, trois aldermen; puis le plus solennel des francs-bourgeois, puis le maire! Sir John avait fait recueillir par ses laquais les constables, les aldermen, le franc-bourgeois, et il les avait fait asseoir sur le pommeau des selles. Il avait gardé pour lui le maire. Il chargeait la population, de plus en plus curieuse et émue, avec des notables pour armure et un maire en guise de bouclier.

Nous traversons Shooters-Hill et Black-Heath. Voici l'immense plaine aride et déserte, le long plateau où l'œil ne rencontre, pendant deux heures, que des bruyères fort tristes, mais fort célèbres dans toute l'Angleterre comme le théâtre des exploits des joyeux gentlemen de grand chemin.

Dieu sauve votre valise, bon chevalier, et votre unique louis d'or! Il nous semble bien voir grouiller, du haut de notre nuage, de petites bandes de ces gentlemen, dissimulés derrière des masures, et en assez grand nombre pour donner du fil à retordre à toute la cavalerie de sir John Godley Dooblebeer, et pour mettre en grand péril la commission terrible et mystérieuse donnée par le Grand-Orient à Fréron.

Nous dépassons Deptford, nous voyons paraître quelques solides gaillards portant fusil à baïonnette. Ce sont d'honnêtes bourgeois que les particuliers ou les communes, dans le voisinage de la capitale, ont ainsi armés

pour effrayer les joyeux enfants de Robin Hood, et crier à tout venant : Qui va là? Car il ne saurait être question de gendarmerie nationale ou de maréchaussée; « les lois du pays s'y opposent, ce serait porter atteinte à la liberté. »

Mais voici une large chaussée couverte d'une boue épaisse et noire; de chaque côté, des trottoirs dallés. Bordant ces trottoirs, s'étendent à perte de vue de longues rangées de grilles; on dirait la première défense d'une forteresse. Derrière cette ligne de grilles, une ligne de fossés; c'est la seconde défense de la forteresse. De ce fossé sort, tous les quinze pas, une petite maison noire et basse, bâtie en briques cimentées de chaux vive; c'est là maison anglaise, c'est la forteresse. On songe à un échiquier gigantesque et malpropre. Ces maisons, au toit plat avec des balustrades pleines pour retenir les eaux pluviales, regardent tristement dans la rue par de petites fenêtres maussades. Et mille de ces petites maisons, toutes désireuses de ressembler à leur voisine, sortent d'un même fossé, derrière une même grille et regardent au dehors avec la même fenêtre splénitique. Ah ! c'est Londres.

On respire, en étouffant, une vapeur imprégnée de soufre et de charbon. Tantôt il tombe une petite pluie noire comme une pluie de gouttelettes d'encre; tantôt des milliers de petits flocons de suie flottent en lames minces sans tomber; c'est une neige d'une nouvelle et abominable sorte qui couvre le visage de cent boutons noirs que le moindre frôlement change en balafres. On marche comme entouré d'une brume sinistre qui colore tous les objets d'une teinte sale, qui met au bout de chaque rue un voile d'un gris cendré, et qui donne à

chaque rayon de soleil, parvenant à percer ce linceul de vapeurs fétides, l'aspect d'une aurore pluvieuse. Le seigneur Apollon se promène dans une lanterne de verre noirci. Oui, c'est bien Londres.

Tout le monde est habillé comme tout le monde. Les gens de bonne compagnie se distinguent des autres parce qu'ils marchent en se balançant sur un pied; et les grands seigneurs signalent leur antique noblesse par une démarche nonchalante, une lenteur calculée, une physionomie ennuyée. Oui, décidément, nous sommes bien à Londres.

Quittons notre hippogriffe brumeux, prenons le pont de Westminster qui vient d'être achevé en 1752, enfilons à gauche la rue du Roi, *King Street*, qui monte à *Charing Cross;* laissons à droite le marché de Westminster, tournons brusquement, encore à droite, vers la vieille église de Sainte-Marguerite, parcourons la rue *Tothill* et nous arrivons à la rue d'*York*, derrière laquelle s'étend le parc Saint-James.

A l'extrémité occidentale de cette rue, et justement en face de l'infirmerie de Westminster, nous trouverons l'un des trente hôtels seigneuriaux que renferme, en 1788, la capitale de l'Angleterre, l'un des dix possédant une porte cochère, l'un des cinq qui montrât extérieurement, outre ses dimensions immenses, quelques motifs d'architecture.

C'est là que demeure notre héros, lord Lionel Jermyn, le dernier représentant d'un des plus anciens, des plus célèbres parmi les 87 comtés qui faisaient alors partie de la pairie anglaise, le comté de Saint-Albans.

Il y a un an environ que l'hôtel Saint-Albans, si célèbre dans les annales politiques et galantes des deux

1.

derniers siècles de l'Angleterre, a perdu toute animation.

Ce morne silence, qui remplaçait le grand bruit des fêtes, pour la première fois depuis le temps où lord Jermyn Saint-Albans luttait d'élégance et de luxe avec Buckingham, avait produit autant de tumulte à Londres que l'eussent pu faire les plus extravagantes et les plus féeriques réceptions.

Rien n'était foncièrement changé : la domesticité était aussi nombreuse, les voitures aussi riches, les cuisines aussi pleines. Le luxe quasi royal qui était dans les traditions de cette maison n'avait aucunement diminué. On racontait même que plusieurs des appartements intérieurs, quittant les pratiques de la froide et lourde somptuosité chère au génie saxon, avaient sacrifié au goût plus charmant, plus pimpant et plus mièvre de l'élégance française.

Mais l'hôtel s'était mis en quarantaine, et chose plus bizarre encore, cette quarantaine avait été acceptée, avec une promptitude insolente et une aisance dédaigneuse, par tous les parents, les alliés, les amis héréditaires des Saint-Albans.

II

LORD ET LADY SAINT-ALBANS

Il avait bien couru jadis d'assez méchants bruits sur lord Lionel. Il était resté orphelin dès l'âge de vingt ans ;

et beau, comme il l'était, avec une fortune de prince, un esprit des plus pénétrants, une intelligence où l'on sentait mille élans d'enthousiasme ardent, on s'étonnait de ne le voir ni galant, ni joueur, ni duelliste, ni ivrogne, — ce qui était particulièrement unique et impertinent.

On racontait, dans son entourage, que son éducation avait été livrée à toutes les expériences philosophiques du siècle, et l'on citait, parmi les hommes qui avaient exercé sur son esprit la plus vive influence, un homme de dix ans environ plus âgé que lui et qui était bien connu de l'Europe entière par l'extravagant libertinage de ses idées et de ses mœurs. Cet homme, on le nommait. C'était le baron de Cloots Schlestedt.

On disait encore que lord Lionel était en relations fréquentes avec tout ce que l'Angleterre comptait alors d'esprits bouillants, d'utopistes, de chercheurs, de novateurs, de *bouleverseurs*, de fous, de savants, de philosophes, de niveleurs, avec la *républicaine* Mac Aulay, avec le *pythagoricien* Pigott, l'*électricien* Graham, avec le *chimiste* Kirwan, avec le *physicien* Priestley, avec Williams, *professeur de déisme*, avec Madan, *professeur de polygamie*, avec le *criminaliste réformateur* Jeremie Bentham, avec Price, le *perfectionneur* de l'espèce humaine, avec Payne, le *politicien* américain, avec tant d'autres, célèbres pour la nuance particulière du coup qu'ils voulaient porter à la société contemporaine.

On ajoutait enfin qu'il était en correspondance habituelle avec ces Français que leur esprit d'opposition au gouvernement avait rendu fameux, avec les Linguet, les Bergasse, les Sabathier, les La Fayette, les d'Espreménil et autres grands bourgeois ou grands seigneurs dont le but était, comme disait le dernier de ceux que

nous venons de nommer, de *débourbonnailler* la France.

On accusait donc lord Lionel de tourner à la démocratie, et comme le roi George III avait une haine toute particulière contre les démocrâtes, on faisait assez méchante mine au comte de Saint-Albans dans le monde des courtisans. Mais comme, d'autre part, il n'avait rien changé, nous le disions plus haut, aux habitudes luxueuses de sa maison, il n'avait rien perdu, non plus, de sa situation de grand seigneur.

Il ne faisait pas, sans doute, de parties avec les jeunes lords de son âge pour aller, — grand et aristocratique régal — courir la nuit, dans les *Lane* les plus sombres, et s'en revenir au matin, ivre, boueux et rompu, après avoir rossé les watchmen et boxé avec les matelots et les porteurs de chaises. Mais on le voyait chaque après-midi, tantôt à pied, tantôt sur un glorieux cheval, tantôt dans un équipage fort leste, au milieu de ces petits maîtres par excellence qu'on nommait les *luncheurs* de Bond-Street et dont le devoir était de se promener de trois à cinq heures le long de cette rue, entre Piccadilly et Oxford-Street.

On lui reprochait bien ne n'avoir pas cette grâce faite et parfaite qui distinguait, par exemple, lord Nash, celui qu'on nommait le *beau* par excellence, *beau* Nash ; mais sur celui-ci même il pouvait l'emporter en élégance naturelle, en dignité imposante et en beauté plastique. Avec sa taille haute et souple, son buste élancé et sa démarche aisée, avec son visage un peu allongé, mais d'un ovale parfait, avec son teint délicat et frais, ses yeux bleus aux regards clairs, graves et profonds, avec ses cheveux blonds qu'il portait retroussés et bouclés sur un front rigide de ligne et légèrement anguleux aux

tempes, il attirait vraiment les plus brillants et les plus gentils regards de l'aristocratie anglaise.

Sa gravité même, la froide réserve de sa tenue, que n'accompagnait nulle affectation de morgue, cette pointe de sauvagerie, presque de mystère qui caractérisait sa vie intime, donnaient à sa personne la saveur de l'originalité, et à sa beauté un relief particulier.

On ne dissimulait pas, dans les lieux les plus à la mode, que tout démocrate, tout impie même qu'on l'accusât d'être, il pouvait demander sa fille à lady Rutland, la plus fière et la plus bigote duchesse de la Grande-Bretagne, sans crainte d'en être refusé. Mais il n'y songeait pas.

Il continuait sa vie élégante et austère, brillante et réfléchie; et il atteignit ses vingt-cinq ans sans qu'on l'eût jamais vu lorgner une artiste ou *flirter* avec une jeune fille.

Tout à coup, au commencement de l'année 1786, on apprit que ce beau ténébreux, ce sauvage doré sur tranches, ce dédaigneux que tant de nobles et charmants petits cœurs fiers adoraient secrètement, que cet Hippolyte blasonné et quarante fois millionnaire allait épouser une mendiante!

Ce fut un scandale abominable. Pendant plus d'un mois, il n'y eut pas dans Londres d'autre conversation : Lord Lionel Saint-Albans épousait une Irlandaise, une papiste, une institutrice! Il en était amoureux, mais amoureux fou, fou à lier.

Tout cela était vrai.

Quelques mois après, le comte et la comtesse Saint-Albans firent leurs visites. Alors commença le supplice de la pauvre comtesse. Supplice horrible de toutes les

heures, supplice qui torture l'imagination comme la mémoire et qui atteint les plus délicates comme les plus fières fibres de l'esprit, supplice dont rien ne peut garantir, parce que tout y est aussi insaisissable que pénétrant, supplice par l'impertinence, par l'impertinence aristocratique et polie, et qui fait souffrir à l'âme des douleurs analogues à celles qu'éprouve le corps de l'homme enduit de miel et dévoré vivant par les mouches. Froideur glaciale, avec les formules courtoises, allusions fines et acérées, mais qu'il faut sembler n'avoir pas entendues, sourires railleurs et dédaigneux qu'il faut simuler n'avoir pas vus, oublis injurieux qu'il faut paraître dédaigner, en enrageant; conversations polies et qui respectent votre personne, mais en salissant tout ce que vous aimez, tout ce que vous respectez et qui vont chercher au fond de votre âme votre sentiment le plus vénéré pour le traîner dans la boue, sans que vous puissiez même prendre doucement sa défense, sous peine de paraître vouloir partager cette souillure!

La nouvelle lady, si pauvre que fût devenue sa famille, était bien réellement la descendante d'un des plus puissants rois du comté Wicklow, dans la vieille Irlande, et elle ne put jamais même le dire. On connaissait, en effet, cette origine, et les railleries, d'abord fines, de bon ton et polies, pleuvaient, dès son apparition dans un salon, sur les grossières fourberies des légendes irlandaises. Ainsi de tout.

Sa beauté même lui devint une ennemie implacable, et ni les belles ladies que Lionel avait dédaignées, ni les laides misses dédaignées par tout le monde, ne purent la lui pardonner. Quelques-unes des plus bienveillantes parmi les jeunes femmes que ne distinguaient ni leur

laideur ni leur coquetterie, tinrent bon pendant quelques semaines ou du moins restèrent indifférentes. Mais il n'y eut bientôt plus qu'un cri.

Lord Jermyn était vraiment trop effronté dans son adoration pour sa femme! Rien n'existait plus pour lui dans l'univers entier, hors ces cheveux d'un blond brillant, qui se relevaient, fins comme les fils de la Vierge que dorent les rayons du soleil, pour faire à ce front candide une couronne céleste. Il ne quittait plus du regard ces yeux d'un bleu profond qui lui rappelaient ces lacs féeriques des contes arabes dont la surface limpide laisse apercevoir le fond formé de pierres précieuses. Cette admiration était d'autant plus insupportable qu'ils possédaient, ces yeux, le feu du regard que n'ont pas les prunelles anglaises, et dont l'absence contribue à donner aux beautés britanniqnes leur air de modestie et leur manque d'expression.

Lady Ellen Saint-Albans était aussi fière qu'ingénue. Elle lutta quelque temps, à force de bonté et de dédain, contre cette méchante volonté. Elle se disait qu'on lui rendrait justice, qu'elle forcerait par sa bonne grâce la plupart des gens à reconnaître l'odieux de la conduite qu'on tenait à son égard. Elle se rappelait que ses ancêtres, les princes O'Tuallach, dont la prononciation moderne avait fait O'Toole, gouvernaient tout le sud de l'Irlande, bien des siècles avant que le nom de ces arrogantes ladies fût sorti d'une cuisine, d'une boutique ou d'une écurie.

Mais le peuple anglais n'a jamais pu voir dans les Irlandais qu'une race ridicule et grossière, bien faite pour l'esclavage; c'était aussi le temps où, après l'émeute de lord Gordon, le papisme était exécré comme il ne le

fut jamais, même en Angleterre; et l'aristocratie anglaise qui permet à l'une des siennes d'avoir été actrice, ne peut comprendre qu'on ait été institutrice, car une comédienne peut être une artiste et une institutrice n'est jamais qu'une servante.

Les journaux, les caricatures, les épigrammes, les libelles s'emparèrent à leur tour, de « la sorcière papiste. » C'est alors que sir John Godley Dooblebeer entra en scène et commença à se révéler dans tout son éclat.

C'était un camarade d'Oxford, un ami dévoué de Lionel, et qui avait pris pour Ellen une admiration sans borne. Aussi bizarre que bon et généreux, aussi extravagant que brave, il était fort connu dans la bonne société. Il y était même extrêmement célèbre pour une cause que nous ne voulons pas dissimuler : il était le premier homme de bon ton qui eût porté des bretelles.

Ce qu'il distribua, pendant quatre mois, au sujet de lady Saint-Albans, de guinées, de coups de bâton, de coups de poing, de coups de pistolet, ne se peut nombrer.

Mais nous en pouvons prendre une idée si nous ouvrons son carnet intime : « Pendant le mois de mai 1787, j'ai eu l'œil gauche poché pendant trois cents heures, le nez enflé pendant cent heures; j'ai été sourd pendant cinquante minutes, sans connaissance pendant vingt heures, j'ai boîté pendant deux cents heures, on m'a frictionné pendant trente heures, j'ai été manchot du bras droit pendant soixante heures. »

C'est à cela que se bornent les impressions artistiques et philosophiques de sir John. Mais si l'on veut penser que le mois de mai se compose de sept cent quarante-

quatre heures, on comprendra la conclusion que le digne baronnet inscrivit à la date du 31 mai 1787 :

— « Ce fut un mois bien occupé. »

Tout à coup, lady Ellen disparut. L'hôtel Saint-Albans se ferma. On ne vit plus lord Lionel. La jeune femme était tombée subitement malade, gravement malade, et bientôt l'on dit mortellement malade.

Sir John changea son office de boxeur en celui de courrier et il quitta ses pistolets pour ses bottes fortes. Il allait chercher, doublé dans cet office par le baron de Cloots et par le majordome Jérémiah Flancheford, tous les médecins célèbres des trois royaumes, puis de France, puis d'Allemagne, puis de Suisse, puis d'Italie.

On racontait que nul des médecins n'était d'accord avec son prédécesseur sur cette maladie, et que, en résumé, aucun n'y avait vu clair.

Dès le début des courses, Jérémiah avait ramené de Dublin un jeune médecin irlandais, déjà célèbre, et qui était le cousin, le compagnon d'enfance d'Ellen. Le docteur Cornélius O'Toole s'était installé dans l'hôtel, et c'est à ses soins qu'on attribuait une amélioration qui s'était faite dans la santé de milady.

Mais cette amélioration même gardait, comme tout le reste, un caractère mystérieux. Au commencement de mars, les plus grandes dames d'Angleterre, et exclusivement celles qui s'étaient montrées le plus acharnées contre la comtesse Ellen, avaient reçu une invitation solennelle *à venir passer la soirée du 9 mars à l'hôtel de Saint-Albans*. En même temps, le baron de Cloots amenait d'Allemagne un savant, qu'il disait le plus savant de l'univers, le docteur Magrovius, et l'on attendait un médecin français, celui-là vraiment célèbre,

le docteur Vicq-d'Azyr, premier médecin consultant de Mgr le comte d'Artois.

Ce qu'il y avait de bizarre encore, c'est que le savant prussien Magrovius, en apprenant la prochaine arrivée du médecin français, avait déclaré qu'il lui était impossible de rester plus longtemps à Londres, comme s'il eut craint de se rencontrer avec son illustre confrère.

En effet, le 8 mars, vers midi, à l'instant à peu près où nous descendons de notre nuage devant la porte de l'hôtel Saint-Albans, cette porte s'ouvre. On aperçoit dans l'immense cour de la maison un large coupé de voyage attelé de deux grands chevaux qui encensent, en battant du pied avec impatience; deux laquais armés et un jockey d'une douzaine d'années, tous trois roides sur leurs chevaux, se tiennent immobiles derrière la voiture qui attend lord Lionel et le docteur Magrovius. Deux autres personnages, montés sur des doubles-poneys, sortent et se dirigent au petit trot vers la route de Kent.

L'un d'eux, maître Jérémiah Mac-Flancheford, le majordome, va en courrier, jusqu'à Dartford, pour y retenir, à l'hôtel de *Bull-and-George*, un appartement où lord Jermyn puisse se reposer quelques heures, s'il lui plaît. Car mylord a décidé, dans sa courtoisie, de conduire jusque-là l'illustre savant allemand qui va s'embarquer à Douvres.

Jérémiah est un vrai Écossais des Basses-Terres, au teint roux, à la figure toute ronde, sauf en ce que peuvent fournir d'anguleux des pommettes saillantes et un menton carré. Phlegmatique, lent dans ses gestes, solennel dans ses paroles, trapu, avec des épaules d'athlète et des poings à jeter les portes hors des gonds, il

fait d'autant ressortir l'apparence toute fine de son compagnon de voyage.

Celui-ci, le docteur Cornélius O'Toole, est aussi nerveux et leste, en effet, que l'autre est musculeux. Sa physionomie est aussi placide que celle de Jérémiah, quoiqu'elle soit aussi distinguée que l'autre est lourdaude. Il porte ses cheveux noirs assez longs et sans poudre; et ses yeux bruns, au regard rêveur et triste, donnent à l'ensemble de ses traits irréguliers, et toutefois délicats, une expression de candeur qui provoque la raillerie de quelques-uns et la confiance de tous. Le baron de Cloots dit de Cornélius qu'il est un grand enfant, très-savant, mais très-gobe-mouche, auquel un hanneton pourrait en remontrer en fait de malice.

III

SIR JOHN GODLEY DOOBLEBEER

Quand nos deux cavaliers eurent dépassé le grand canal de Surrey et le bourg de Southwark, qui n'allait pas tarder à devenir une portion de la ville de Londres, l'Irlandais se retourna sur sa selle, en se dressant sur ses étriers.

— Écoutez, master Jérémiah! Je dis que la voiture de Mylord n'est pas encore en vue. Si vous le voulez, nous irons moins vite et nous causerons en cheminant, hé?

Vous n'avez jamais dit à personne, n'est-ce pas, que j'ai été achever mes études médicales en Allemagne, et que je connais l'allemand comme l'anglais?

— Jamais, docteur, à personne; ni à mylord, ni à ce fils de Bélial qu'on nomme Cloots parmi les enfants des hommes, ni à cet autre enfant des Ténèbres dont la perruque me paraît cacher des mystères d'iniquité et qui se dit le docteur Magrovius. Il m'a bien interrogé sur vous pourtant, mais je me suis, dès la première heure, défié de ses regards sombres qu'il dissimule derrière ses lunettes vertes.

— Bien, maître Jérémiah! Maintenant vous rappelez-vous quel est l'homme qui vous a sauvé, il y a six mois, d'une fièvre maligne? Vous rappelez-vous quel est l'homme qui, il y a quatre mois, vous a remis une épaule? Vous rappelez-vous quel est l'homme qui a raccommodé votre mâchoire, laquelle se trouva fort endommagée, il y a un mois?

— C'est, répondit tranquillement Jérémiah, un papiste exécrable, — que Dieu confonde la vieille prostituée qui pose ses pieds sur les sept collines de la moderne Babylone, — un papiste exécrable que l'on nomme Cornélius O'Toole, mais j'ai promis que la tête, le bras et la mâchoire qu'il avait sauvés seraient à lui, car le Livre l'a dit : « Œil pour œil, dent pour dent! »

— C'est bien cela. Le papiste abominable ne vous a encore rien demandé. Mais voici le moment venu. Vous me promettez que jamais vous ne direz mot à âme qui vive de cette langue allemande.

— Ma bouche est à vous. Je me tairai.

— Maintenant, rassemblez bien tous vos souvenirs.

— Le cerveau est à vous, docteur. Que voulez-vous?

— Vous êtes bien sûr que la maladie de mylady s'est déclarée le propre lendemain du...

— Oui, du jour (il y a aujourd'hui 9 mois) où ce petit *mounsir* que les enfants du siècle nomment Fréron, est venu de France voir ce fils de Magog, le baron prussien, Cloots.

Un nuage sombre voila le regard mélancolique de Cornelius. Il remit son cheval au trot et les deux voyageurs continuèrent silencieusement la route.

Au bout de quelques milles, Jérémiah s'arrêta à son tour et se retourna.

— La voiture de Mylord est encore loin, dit-il, répondez à votre tour à une question, avec la franchise des Saints, car, bien que fils dévoué de la vieille prostituée papiste, vous avez quelques dons naturels. Dites, est-ce vrai ce que j'entendais un jour ce fils de Gog, Cloots, annoncer en riant à Mylord? oui, je lui ai entendu dire, par ces oreilles que voici et dont l'une au moins vous appartient, que vous étiez amoureux de mylady.

Un vague sourire courut sur les lèvres du jeune Irlandais.

— Mylady est sauvée, s'il plaît au Seigneur, car cette maladie a été si étrange qu'il faut tout et toujours craindre. — Le jour, qui est proche, où je quitterai pour toujours cette maison, je payerai mes dettes à ce Magog junior, que les enfants du siècle, comme vous dites fort justement, nomment le baron de Cloots; et je dirai à lord Lionel Saint-Albans ce que Cornelius O'Toole pensait de sa cousine Ellen quand ils parcouraient tous deux la vallée de Glendalough et les ruines des Sept Villes. Allons, hop! que le Seigneur soit béni d'avoir créé cette bonne bête, s'écria Cornelius en lançant son

cheval au galop, avec cette passion pour le mouvement vif et pour les chevaux rapides qui distingue les Irlandais.

Ils arrivèrent à l'entrée de Dartford dans le courant de l'après-midi. Mais aussitôt qu'il les avait aperçus, sir John Godley Dooblebeer qui, on se le rappelle, s'était posé là en faction, se précipita sur eux, le pistolet au poing. Il était toujours orné de son maire et suivi de ses huit laquais armés et portant, eux aussi, chacun un alderman sur le pommeau de leur selle.

— Arrêtez, cria sir John. Si vous faites un pas de plus, Jérémiah Mac Flanchefort, je vous enlève le bout du nez.

— Dieu sauve Votre Honneur, je ne serai pas obstiné comme Aduram, l'intendant du roi Roboam, et qui fut lapidé! Je me tiens coi.

— Docteur O'Toole, j'ai un mot à vous dire à l'oreille. Mais auparavant, laissez-moi lâcher cet oiseau-là.

Il laissa tomber le maire de Dartford, en lui faisant les menaces les plus sauvages et en lui jurant que, dût-il être pendu comme anthropophage, il lui mangerait l'oreille gauche, s'il avait l'audace de forcer la porte de *Bull-and-George*.

La troupe des notables dartfortiens regagna ses pénates en traînant les jambes et en préparant les plus terribles actes d'accusation contre sir John. Celui-ci, qui ne demandait pas mieux que de plaider contre tous les aldermen d'Angleterre, s'était avancé joyeusement vers Cornélius.

— La chère lady Ellen, dit-il, qui est une véritable fée descendue des nuages... Ah! je n'oublierai jamais que

c'est à vous que nous devons de la voir encore parmi nous.

Il se précipita brusquement sur Cornelius et le serra d'une étreinte à lui faire craquer les os. Celui-ci se dégagea lestement.

— Tiens, vous êtes plus vigoureux que vous ne le paraissez, docteur O'Toole. Il faudra qu'un de ces matins nous boxions ensemble. Mais écoutez : la chère lady Ellen, aussitôt qu'elle est revenue à la santé que vous lui avez rendue, n'a eu qu'une pensée, une pensée un peu maladive; mais elle a tant souffert, la chère fée! « Ces insolentes ladys, me dit-elle, s'obstinent à me traiter comme une mendiante. Elles ne m'ont jamais permis de parler des rois d'Irlande dont je descends. Eh bien! je veux leur exhiber et leur faire toucher au doigt et à l'œil des gens de qualité qui sont nos parents et qui par le rang et la fortune, valent les plus insolents lords des Trois-Royaumes. Ces parents sont en France... »

— C'est vrai, dit vivement Cornelius en l'interrompant. Le frère de notre arrière-grand-père se réfugia en France avec le roi Jacques. Il avait trois filles, qui épousèrent, l'aînée le marquis de Beaurevoir, la cadette le comte de Rosèle, la troisième le marquis de Saint-Hurugues. Nous ne savons ce que tous ces gens-là sont devenus, et nous n'avons plus jamais entendu parler que d'un marquis de Beaurevoir qui joua un rôle, que nos journaux signalèrent, lors de la guerre du Canada.

— Bien, bien, docteur. Demain soir vous me direz des nouvelles de tous ces gens-là. Mais la chère lady me dit : « Sir John, c'est vous seul qui allez vous occuper de tout cela. Je veux surtout que mon bien-aimé Lionel ignore tout, même le nom de nos parents. Arrangez tout,

faites les invitations, préparez tout. Je m'en fie à votre amitié fraternelle, sir John. » Elle a dit fraternelle, s'écria le baronnet en s'essuyant les yeux. Eh! bien, je crois, sur mon honneur, que je me suis tiré agréablement de l'affaire. Je n'ai reçu de réponse que de M. de Beaurevoir. Il va arriver dans cette ville. Je lui ai retenu pour s'y reposer une heure un hôtel tout entier. Je crois que c'est faire gracieusement les choses. J'ai amené ces coquins-là avec leurs mousquetons pour éviter au marquis la chance d'être dévalisé dans les bruyères de *Black Heath*. Et écoutez, docteur, afin que la chère lady soit obéie comme une reine qu'elle est, et que Lionel n'ait même pas la chance d'entendre prononcer le nom de Beaurevoir, je garde ce passage pour lui livrer bataille, s'il veut persister dans sa route. Il vous suit, n'est-ce pas? avec ce sale docteur allemand qui m'a produit, quand je l'ai vu pour la première fois, il y a huit jours, l'impression d'un crapaud! Ah! Voilà le jockey Tims! et, en vérité, c'est le nouveau coupé de voyage de mylord!

Il se retourna vers ses laquais et cria d'une voix retentissante :

— Au galop! entourez la voiture et cassez les reins aux laquais de lord Saint-Albans s'ils font mine de résister.

Il se précipita furieusement.

— Joé, cria-t-il au cocher, si tu n'arrêtes pas, j'enlève ton fouet d'un coup de pistolet, et la main avec, Dieu me damne!

Personne ne savait jusqu'où s'étendait l'extravagance de sir John, la voiture s'arrêta. Le baronnet s'approcha de la portière. Cornelius et Jérémiah l'avaient suivi.

— Lord Lionel Jermyn Saint-Albans, dit-il, voulez-

vous me faire l'honneur de descendre un instant de votre voiture, sous peine d'être déclaré traître et félon à l'amitié?

Lionel descendit en souriant. Ses joues jadis si fraîches et maintenant pâlies par les angoisses, se couvraient d'un léger incarnat Il avait la certitude qu'Ellen était sauvée, et il sentait que son cœur entrait, lui aussi, en convalescence après avoir touché jusqu'au fond du tombeau.

— C'est encore une de tes folies, Johnny, dit-il de sa voix grave et mélodieuse.

— Bien, bien. Dites-moi, s'il vous plaît, où vous désirez mener cette voiture neuve et ce personnage qui met si curieusement son nez à la portière?

— Mais à l'hôtel de *Bull-and-George*, comme j'en ai l'habitude, s'il vous plaît, sir John.

— Voilà justement. Cela ne plaît pas à sir John. Hommes, cria-t-il à ses valets, faites sauter en l'air le premier de ces laquais, y compris le cocher et Tims le jockey, qui remuerait le petit doigt. Lord Lionel, voulez-vous boxer avec moi, à la mode de la bonne vieille Angleterre, ou échanger quelques balles de pistolet, à la mode des gens du continent? Mais du diable si vous allez au *Bull-and-George* aujourd'hui! Je vous permets de descendre à l'autre hôtel qu'on nomme les *Armes-du-Roi*, et à condition que vous me donnerez parole de ne pas vous mettre en route pour regagner Londres, avant que la nuit ne soit tout à fait venue.

— Vous êtes bien tyrannique, sir John, répondit Lionel en continuant de sourire. Mais expliquez-vous.

— Je ne m'explique pas. J'obéis strictement aux ordres d'une dame qui est pour moi plus qu'une reine, et qu'on nomme lady Ellen Saint-Albans.

— Que ne le disiez-vous, Johnny! répliqua vivement Lionel, en faisant un pas vers le marchepied.

Un cavalier qui accourait de la ville au grand trot, s'arrêta brusquement en face de la petite troupe. C'était un jeune homme, habillé tout de noir, et à la mode anglaise, c'est-à-dire en redingote, en chapeau rond et en bottes molles. Le bout d'une forte épée passait sous sa redingote et le pommeau de sa selle portait des fontes. Il paraissait avoir vingt ans à peine, mais ses regards fermes et perçants donnaient à son visage juvénile une expression vraiment imposante.

— On m'a indiqué, dit-il en saluant poliment, que j'avais grande chance de rencontrer ici un baronnet du nom de sir John Dooblebeer.

— C'est moi, monsieur, dit sir John en avançant.

— Eh bien, monsieur le baronnet, — et la voix du jeune homme devint froide et sèche, — je vous félicite de la façon ingénieuse dont vous donnez vos ordres à vos gens. Je viens de l'hôtel *Bull-and-George*, où j'attendais une chaise de poste. La chaise de poste est arrivée. Des laquais, qui se sont dits de votre domesticité, n'ont plus voulu la laisser partir, sous le prétexte que cette voiture était celle de gens que vous attendez, et toutefois ils n'ont pas voulu laisser entrer les personnes voyageant dans cette voiture, sous ombre que ce n'étaient pas les individus attendus par vous.

Sir John éclata de rire et se frotta les mains avec frénésie.

— Ce Peter, dit-il, est impayable, Dieu me damne! Je lui donnerai demain cinq livres pour la façon merveilleuse dont il interprète mes intentions.

— Eh moi, riposta froidement le cavalier, je m'en vais

de ce pas lui donner dix coups de bâton. Quant à vous, sir John Dooblebeer, je vous prie de lever immédiatement cette consigne saugrenue, ou sinon... — Il toucha de la main la poignée de l'épée dont les contours se dessinaient sous la redingote. — Je suis l'abbé de Saint-Sauve.

Sir John, en entendant cette réponse, avait redoublé de rire.

— Un moine batailleur ! s'écria-t-il en levant les mains. Cette bonne fortune n'arrive qu'à moi !

— Je suis abbé commendataire. Je porte le petit collet, ou devrais le porter. Mais je ne suis pas engagé dans les ordres. Je suis secrétaire de l'ambassade française. Ainsi, si vous avez quelque proposition à me faire....

Avant que sir John eût pu répondre, le docteur Magrovius, qui avait sauté à bas de la voiture en entendant nommer l'abbé de Saint-Sauve, s'avança jusqu'au cheval de celui-ci, et tirant violemment la bride, il dit d'une voix qui avait quelque chose d'âpre et d'agressif :

— Ah ! vous êtes l'abbé de Saint-Sauve ! répondez, vous êtes bien l'abbé de Saint-Sauve? Je vous connaissais de nom. Je ne vous avais pas encore vu.

Le jeune cavalier fixa son regard perçant sur ce grand homme au teint roux, dont une barbe noire, une large perruque noire et des lunettes vertes cachaient soigneusement presque tous les traits.

— Votre demande est légitime, monsieur, mais votre geste est grossier et votre voix est insolente. Lâchez la bride de mon cheval, si vous ne voulez pas que je vous soufflette. Je suis l'abbé de Saint-Sauve. Pour moi, je ne sais qui vous êtes, mais je veux vous dire que votre barbe noire est mal teinte, que vous montrez trop vos yeux au-dessus des lunettes que vous n'avez

évidemment pas l'habitude de porter, et que votre perruque convient peu à votre visage.

Il lui tourna le dos. Magrovius avait blémi sensiblement. Un grondement sourd sortit de sa poitrine. Mais il triompha du sentiment qui l'agitait. Il retourna vivement vers la voiture et il dit à Lionel :

— Est-ce que vous allez obéir à ce fou ridicule? Je désirerais être conduit à l'hôtel *Bull-and-George.*

Cornélius, qui avait observé toute cette scène avec une curiosité intense, fit un signe, à peine perceptible, à Jérémiah, qui courut vers sir John auquel il dit vivement quelques mots. Celui-ci bondit vers la voiture.

— C'est vous qui m'appelez un fou ridicule, vil crapaud ! Je ne sais si je dois arracher votre infecte perruque, casser vos besicles sur votre nez, ou vous faire piétiner par mon cheval comme un reptile immonde.

— Sir John, dit gravement Lionel, le docteur Magrovius a été appelé par moi. Il est mon hôte, respectez-le. Docteur, pardonnez à sir John, que vous avez jugé fort légèrement. Il a invoqué, pour changer mon itinéraire, une autorité à laquelle je ne saurais désobéir. Nous irons à l'hôtel des *Armes-du-Roi*, puisque lady Ellen le désire ainsi.

Magrovius serra les poings, en jetant un regard sombre sur tous les assistants.

— Pour vous, dit-il âprement à Jérémiah, qui rapportez si vivement mes paroles, j'ignore ce qui vous pousse, mais je ne vous oublierai pas, et les gens que je hais ont toute chance de ne pas mourir de décrépitude.

Jérémiah lui envoya un aimable sourire, et levant les bras au ciel :

— La foi excellente nous ordonne de recevoir avec joie

et concupiscence tous les coups qui pleuvent dans cette vallée de larmes. Au surplus mes reins vous défient, car le Seigneur m'envoie justement en la pensée que Josias a détruit Chamos, l'idole des fils de Moab, dont j'ai toujours soupçonné que vous êtes le dernier descendant.

L'abbé de Saint-Sauve s'approcha de sir John.

— Vous ne m'avez pas répondu, dit-il en le tirant à quartier. Persistez-vous à vouloir forcer M[lle] de Rosèle...

— M[lle] de Rosèle ! s'écria le baronnet. Grand Dieu, qu'ai-je fait ?

Il partit ventre à terre dans la direction de Dartford. La voiture se remit en marche dans la même direction.

— J'espérais bien, Jérémiah, dit Cornélius de sa voix douce et candide, que sir John allait arracher la perruque à ce personnage. Je voudrais bien voir son vrai visage. Voulez-vous me rendre le service de courir jusqu'à l'hôtel où nous devions descendre ? Je serais bien trompé si le baron de Cloots n'était pas à nous y attendre ; vous lui direz que lord Lionel a changé de projet et que le docteur Magrovius est aux *Armes-du-Roi*.

Sir John avait couru, suivi de toute sa troupe et de l'abbé de Saint-Sauve, jusqu'à l'hôtel de *Bull-and-George*.

Une chaise de poste était bien arrêtée au milieu de la rue.

— Voici, dit l'abbé de Saint-Sauve en arrivant, le tyran, oui, ma cousine, le tyran inhumain qui vous retient ici pour servir de spectacle à tout ce peuple qui vous regarde comme un monument.

— Ah ! monsieur, dit Louise de Rosèle, en tournant vers sir John ses yeux qui brillaient d'un éclat incomparable et son regard mutin qui pétillait comme les facettes d'un diamant, j'eusse dit en vous regardant :

2.

Voilà un gentilhomme qui a chaud. Mais jamais je n'eusse cru que vous voulussiez me faire attraper une pleurésie.

Lord John rougit, puis pâlit, il fit faire quelques voltes à son cheval, distribua des coups de poing à ses laquais ébahis, puis s'écria, en enfonçant son chapeau jusqu'au nez :

— Dieu me damne, je suis pris. Jamais je ne me sauverai de ces yeux-là. Madame, si vous êtes mariée, je tue votre mari. Si vous êtes veuve, je vous enlève. Entrez dans l'hôtel, il est à vous. Si vous êtes jeune fille, je tuerai tout homme qui vous approchera, jusqu'à ce que vous consentiez à être la femme de sir John Godley Dooblebeer, premier baronnet d'Angleterre et possesseur de 100,000 livres sterling de rentes, qui font 2,500,000 fr. de votre misérable monnaie française.

Il se précipita, comme un fou, dans l'hôtel où la chaise de poste le suivit.

IV

OU CORNELIUS APPREND COMMENT LADY ELLEN EST DEVENUE MALADE

Le baron Jean-Baptiste Von Cloots-Schlestedt, qui attendait là, lui aussi, la permission d'entrer au *Bull-and-George*, se préparait à les suivre, lorsque Jérémiah

vint lui dire quelques mots. Il tourna bride brusquement et se hâta d'accourir, comme Cornelius l'avait pronostiqué, à l'hôtel des *Armes-du-Roi*.

C'était bien ce personnage si connu sous le nom d'Anacharsis Cloots, que Robespierre allait bientôt nommer « Orateur officiel du genre humain » et qui devait ajouter à la qualification d'Ambassadeur de l'Humanité celle d'Homme né avec une âme sans-culotte, et d'Ennemi personnel de Jésus-Christ.

Il était encore, à l'époque où nous le voyons, quelque peu retenu par les habitudes de la bonne compagnie. Il prêchait l'athéisme dans les sociétés choisies. Avant de devenir le grotesque héraut de la République universelle, il se faisait, en compagnie du chevalier de Rutledge et du normand Nicolas de Bonneville, l'illuminé, le futur auteur de la Bouche-de-Fer, et l'inventeur de la garde nationale, il se faisait en Angleterre l'agent actif de la franc-maçonnerie. Ce qui ne l'empêchait pas de se mettre en grande rage quand on lui contestait que sa famille fût moins ancienne que la maison royale de Prusse.

Il avait naturellement ce don que l'émancipation révolutionnaire allait développer jusqu'à en faire une habitude générale et une pratique sociale, ce don de l'exaltation nerveuse qui, comme le don des larmes à tant d'autres fourbes, lui permettait de paraître sincèrement convaincu. La grande débauche, en enfièvrant son cerveau, avait encore augmenté cette tendance native à l'enthousiasme hystérique et à l'exaltation congestive.

Il n'était pas, du reste, à demeure en Angleterre, et en attendant qu'au Champ-de-Mars il déposât douze mille francs sur l'Autel de la Patrie pour faire la guerre aux

despotes, il écornait sa fortune à courir le monde en ivrogne, en philosophe et en libertin.

C'était là l'homme auquel le vieux lord Saint-Albans, dans sa passion pour la philosophie, avait confié le soin d'élever l'âme et les idées de Lionel. L'âme avait échappé. Elle était restée la plus pure, la plus dévouée, la plus généreuse, la plus amoureuse de la poésie et de la charité ; mais l'intelligence, moins vigoureuse, avait succombé. Lionel, très-bon et très-doux, était devenu le plus radical des révolutionnaires. Son imagination ne reculait devant aucune ruine, devant aucun meurtre, pour arriver à cette religion de la bienveillance universelle, à cette organisation de la liberté complète et de la fraternité absolue qui, avec l'égalité sans réserves, étaient l'idéal des utopistes d'alors.

Il n'avait plus guère, quand il rencontra Ellen, d'autre croyance religieuse que la vision confuse d'un déisme fort vague. Toute la foi, tout l'enthousiasme, toute l'ardeur qui étaient à l'état latent dans son âme, s'étaient éveillés et s'étaient précipités vers Ellen pour s'anéantir en cet amour, après lui avoir communiqué toute leur puissance, comme toute leur vertu.

L'amour avait rendu à la foi ce que celle-ci lui avait donné. Le baron de Cloots avait constaté avec inquiétude que Lionel devenait indifférent à ses prédications politiques, comme à ses plaisanteries religieuses. Il constatait pourtant aussi que si lord Saint-Albans commençait à échapper à l'influence souveraine qu'il avait exercée jusque-là sur lui, l'affection n'avait pas diminué. Lionel voyait encore dans le baron prussien, non le corrupteur intéressé, mais le professeur puissant par le génie, le maître enthousiaste et dévoué.

Il lui serra affectueusement la main quand il le rencontra à la porte de l'hôtel des *Armes-du-Roi*, et précédant Cornelius et les deux Prussiens, il monta dans une grande pièce du premier étage de la maison.

— Vous êtes ici chez vous, messieurs, dit-il. J'ai donné l'ordre que personne ne vînt vous déranger dans cette partie de la maison pendant les quelques heures que nous sommes exposés à rester à Dartford. Milady désire que je ne me mette en route pour Londres qu'à la nuit fermée. Je vais profiter des dernières heures de lumière pour aller dessiner — je sais qu'elle le désire depuis longtemps — les ruines du vieux couvent bâti à Dartford par Edward III.

Un sourire d'une sénérité charmante et d'une félicité intense rayonna pendant un instant sur son beau visage.

— Je regrette, docteur Magrovius, que vous ne puissiez pas attendre l'arrivée de votre illustre confrère de Paris, M. Vicq-d'Azyr. Mais je tiens pour un arrêt définitif celui par lequel vous m'annoncez la guérison complète de ma chère lady. Je sais bien que c'est à vous, docteur O'Toole, que je dois cette guérison. Moi qui risquerais cent fois ma vie pour amener un sourire sur les lèvres d'Ellen, vous devinez ce que je puis promettre d'attachement et de dévouement à l'homme qui m'a conservé ma bien-aimée.

Une larme vint se balancer au bout de ses longs cils, tandis qu'il tendait à Cornélius une main que celui-ci prit avec froideur.

— Maintenant, docteur Magrovius, je vous pose encore une question à laquelle votre confrère n'a pas répondu. Quelle cause attribuez-vous à l'étrange et subite

maladie qui, en un jour, avait mis milady aux portes du tombeau ?

Le Prussien jeta un regard furtif du côté de son compatriote Anacharsis, et après un instant de réflexion, il répondit sèchement :

— La nature n'a pas encore livré tous ses secrets, et elle les cache sévèrement aux hommes comme aux peuples superstitieux qui adorent Dieu, une idole, au lieu de l'adorer, elle, la mère universelle. Je n'ose pas, moi non plus, donner une affirmation définitive. Mais j'ai vu souvent des êtres sensibles, après avoir lutté longtemps et silencieusement contre un grand chagrin, contre une suite de calomnies, par exemple, tomber tout d'un coup, comme si le chagrin eût décomposé lentement leur sang et qu'une dernière douleur enlevât à ce sang le dernier des éléments qui le maintînt encore en vigueur.

— Oui, oui, murmura Lionel, — et son front se plissa sous l'effort d'une âpre pensée, — il faudra porter la hache sur le vieux tronc de l'aristocratie, car de chêne il est devenu mancenillier, et il empoisonne ceux qui viennent se reposer sous son ombre.

Le baron von Cloots s'avança vers lui, et tendit les bras avec un geste emphatique :

— Écoutez le bruit de la cognée, s'écria-t-il. Voilà nos voisins qui, après avoir abattu les piliers de l'autel, frappent à tour de bras sur les pieds du trône. Nous ne mourrons pas sans voir Dieu bafoué, sans voir l'Europe réunie dans les liens d'une République universelle dont la première loi sera celle-ci :

« Il n'y a plus de Dieu. Les lâches qui l'adoreraient encore seront réduits en esclavage. »

— Remplacez-moi auprès de mes hôtes, cousin O'Toole, dit Lionel avec un sourire, et tenez-leur bonne compagnie. Encore une fois, adieu, docteur Magrovius.

Il sortit. Le savant prussien écouta un instant le bruit de ses pas qui s'éloignait.

— Il faut que nous cassions les reins, dit-il brusquement en allemand, à cette espèce de petit singe irlandais. Eh bien! il ne bouge pas, continua-t-il après avoir observé Cornélius qui tournait vers les deux personnages son regard clair et ingénu. Vous êtes donc bien sûr qu'il ignore l'allemand.

— Je vous l'ai dit, répondit vivement Cloots, dans cette langue. J'ai eu mainte occasion d'en acquérir la preuve. Gardons-le auprès de nous, au lieu de chercher à l'éloigner, ce qui pourrait donner des soupçons. Je vous répète que c'est un garçon très-savant en médecine, mais naïf comme un enfant, et sans plus de malice qu'un chien de six semaines. Il est si nigaud que, malgré toute sa science, il ne s'est pas douté que vous n'êtes pas plus médecin, baron Plattzoll, que moi. En résumé, il ignore absolument l'allemand, c'est un imbécile qui croit en Dieu et en Christ. Mon cher docteur Cornélius O'Toole, dit-il en anglais, excusez-nous de parler la langue de notre pays.

— Parlez, faites! Ah! plût à Dieu que je pusse rencontrer quelqu'un avec qui parler la bonne vieille langue de l'Ile-des-Chants.

Il tira un petit Horace de sa poche et alla s'asseoir dans un coin de la chambre.

— Et ce lâche, ce misérable Beaurevoir, s'écria le docteur Magrovius (ou le baron Plattzoll, comme on voudra), vous l'avez vu, Cloots?

Il serrait le poing, frappait du pied et grinçait des dents.

— Retenez-vous un peu, dit l'autre, quoique nous parlions allemand, il y a là le langage des gestes, qui fait partie de la République universelle. Et oui, je l'ai vu, et quoique j'ignore les causes de votre haine, je vous ai rendu le service que vous désiriez. Je lui ai suscité les difficultés qui l'empêcheront, sans doute, d'être à Londres demain. Mais son fils cadet et sa nièce.....

— Les causes de ma haine! Il n'y en a qu'une; je vous la dirai un jour, quand je serai vengé. Mais je le hais! Ah! je donnerais mon sang goutte à goutte pour pouvoir empoisonner chaque goutte du sien et le faire souffrir dans chacune de ces gouttes empoisonnées! Ah! je hais à cause de lui sa famille, sa race et cette ridicule et insolente nation française! Ah! j'eusse pu le tuer cent fois! Mais il faut qu'il souffre de terribles douleurs! Oui, je lui en ai déjà enfoncé une au flanc qui le mord à chaque heure de sa vie. Quand tu le rencontreras, Anacharsis, demande-lui si outre son fils aîné, le chevalier de Beaurevoir, outre son fils cadet, Jean de Beaurevoir, abbé de Saint-Sauve, outre sa fille Hélène, il n'a pas un quatrième enfant, et demande-lui ce qu'il est devenu.

Il se promena un instant de long en large, en grondant. Cloots le considérait avec l'indifférence qu'il portait à tout ce qui n'était pas débauche, impiété ou république universelle. Cornélius était évidemment absorbé dans sa lecture.

— Eh bien! dit Plattzoll en se rapprochant de son compatriote, ce n'est pas tout d'avoir arrêté cet exé-

crable Beaurevoir pour un jour ou deux. Il faut qu'il ne voie jamais cette poupée irlandaise. Quand tu m'as écrit que cette mylady Saint-Albans était la parente de mon ennemi et qu'elle le voulait voir, j'ai pris ce déguisement pour m'introduire dans cet hôtel Saint-Albans et étudier les gens. Eh bien! sais-tu ce qui arrivera? Ce Beaurevoir, c'est un grand seigneur, un homme qu'on est fier d'avoir pour ami et de montrer pour parent. C'est un homme qui exerce sur tous ceux qui l'approchent une véritable séduction.

Là-dessus il se mit à trépigner si violemment et il lui échappa un tel rugissement que Cornélius dut nécessairement lever les yeux.

— Vous n'êtes pas souffrant, docteur Magrovius? dit-il de sa voix douce et mélodieuse.

Mais celui-ci ne l'entendait pas.

— Aujourd'hui ce Beaurevoir est vieux, continua-t-il. Mais il passe pour le plus noble, le plus courtois, le plus probe des hommes. C'est, comme toi, un disciple de ce stupide Rousseau. Mais il est resté gentilhomme, quand toi, von Cloots, tu es devenu démocrate et crapuleux. Ah! ah! Eh bien! sais-tu ce qui arrivera? Il va devenir le maître de cette maison, de cette fortune, lui et ses enfants, le maître de cette jeune femme, et par elle le maître de ce benêt de lord qui nous échappera, à toi, à la Révolution, à nos haines, à notre direction.

Il saisit brusquement le bras de Cloots.

— Savez-vous, baron, ce qu'il faut? Il faut que lady Ellen Saint-Albans meure.

Le petit Horace ne remua pas dans la main de Cornélius.

— Que ne l'avez-vous aidée pendant les quelques

jours que vous avez passés à l'hôtel Saint-Albans? dit tranquillement Cloots.

— Moi! je fusse devenu suspect! D'ailleurs ce petit drôle de fanatique irlandais ne me quittait pas des yeux, et il connaît bien son métier de médecin.

— Alors, reprit plus froidement encore Anacharsis, lady Ellen vivra. Je vous entends bien. Je pourrais me fâcher de ce que vous voyez en moi un homme si aisément disposé à devenir votre esclave et un assassin. Je me contente de vous dire que mes principes philosophiques permettent l'égorgement et le massacre, mais non l'assassinat. On peut exterminer, en manière de conquérant, un million d'hommes, mais la vie de l'individu reste sacrée.

Plattzoll fixa sur lui, par dessus ses lunettes, un regard sombre et railleur.

— Pourtant, baron Jean-Baptiste von Cloots-Schlestedt, lady Ellen Saint-Albans a été empoisonnée, il y a neuf mois, et elle l'a été par vous.

Le petit Horace trembla dans la main de Cornélius, mais si peu que nul ne s'en aperçut. Cloots était resté fort calme.

— Voilà de vos folies, Plattzoll. Entre nous cela n'a pas d'importance. Mais comme les calomnies les plus absurdes laissent toujours quelque chose, je vous prie de ne plus recommencer cette plaisanterie un peu grossière.

— Ecoutez-moi attentivement, Cloots. Je vais vous offrir la paix ou la guerre. Vous savez que je ne suis pas à dédaigner. Il est toujours arrivé malheur à mes ennemis. Je suis né pour haïr, et j'ai perfectionné l'art de la vengeance. Vous connaissez aussi ma fortune, mes

amis, mon activité, mon intelligence. Vous savez enfin que la confiance dont l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche a bien voulu récompenser quelques services habilement rendus, me donnera la position que je voudrai auprès de la reine de France Marie-Antoinette, sa fille. Vous savez tout cela, n'est-ce pas?

Cloots fit un signe de tête, accompagné d'un léger haussement d'épaules.

— Vous disiez tout à l'heure que je ne suis pas médecin, c'est vrai. Mais je suis un chimiste habile. Voulez-vous que je vous dise quel poison vous avez donné à lady Ellen?

— Ce serait, en effet, pour moi, une révélation un peu plus authentique que celle des chrétiens, cher Plattzoll.

— Vous allez cesser de railler tout à l'heure. Ce poison, c'est de l'aqua-tofana. Or, ce poison étant la propriété exclusive...

— Taisez-vous, Plattzoll, s'écria Cloots en sortant brusquement et violemment de son apparente indifférence.

— Pourquoi donc? Je ne relève pas de la franc-maçonnerie, je ne lui ai rien juré. Je ne suis pas son esclave et je vais vous épouvanter, pauvre niais, qui avez rejeté tous les liens de la superstition religieuse pour vous enserrer dans des chaînes cent fois plus tyranniques, oui je vais vous épouvanter en vous disant que je ne crains pas votre franc-maçonnerie et que je la défie.

— A votre aise et à votre dam, baron, dit gravement Anacharsis.

— Je sais trop de choses sur elle, et ce que je sais peut venir trop aisément aux oreilles de la reine de

France pour que votre chef réel, qui est un habile personnage, ose toucher à moi. Je vous disais donc que dès l'heure où j'ai vu que cette jeune femme avait reçu une dose d'aqua-tofana, j'avais deviné que la franc-maçonnerie avait eu un intérêt à la supprimer et qu'on vous en avait donné l'ordre.

— Le prince d'Orléans, notre Grand-Maître, est au-dessus de tels desseins.

— Laisse-là ton hypocrisie, répliqua Plattzoll, en reprenant un ton furieux. Ton prince n'est qu'une marionnette entre les mains de gens plus habiles, plus profonds et plus ambitieux encore que lui. Tu te crois de ces gens-là; et je ne te méprise pas complètement parce que je sais que, en jouant l'anarchiste et le révolutionnaire, tu restes foncièrement dévoué à la patrie allemande. Comme moi, tu veux l'abaissement de ces Welches maudits et éternels ennemis de la Germanie. Mais outre cela, il me faut des tortures spéciales pour les Beaurevoir. Je puis m'entendre avec la franc-maçonnerie, comme avec toi. Vous êtes censés, vous autres, six cent mille esclaves que vous êtes du Grand-Orient de France, vous réunir pour un simple but d'amusement, de fraternité et de philanthropie. Mais votre grand grand-maître y voit plus loin; au-dessus de lui quelques esprits plus perçants voient plus loin encore, et ils composent le Grand-Conseil de l'ordre. Tu aspires à y arriver et tu sais que le Grand-Conseil est dirigé, lui aussi, par deux individus dont l'un m'échappe, mais dont l'autre est le chevalier de Laclos.

Anacharsis fit un geste qui ressemblait à de l'effroi.

— Maudit soit l'homme qui t'a renseigné, toi dont on connaît les relations intimes avec moi.

On vint frapper à la porte pour indiquer que la voiture de Magrovius était prête.

— Ah! tu crains qu'on ne te décerne quelques gouttes de l'eau maçonnique, cria celui-ci. C'est affaire à toi. Veux-tu supprimer cette jeune femme? Je me charge de prouver à Laclos, ton Dieu, que c'est bien l'intérêt de la Révolution qui conseille d'enlever une compagne pieuse, douce et intelligente à un homme sur la position, la fortune et les idées duquel vous comptez pour propager...

— Je vous répète, baron Plattzoll, dit Anacharsis en l'interrompant d'une voix émue, tandis que son visage rouge pâlissait légèrement, qu'il n'y a plus de société si la vie individuelle n'est pas respectée.

— Misérable et lâche hypocrite, cria Plattzoll qui arracha ses lunettes dans un moment de rage. Tu n'oses pas redoubler la dose parce que tes maîtres l'ont défendu et tu mets cela sur les principes. Tu te souviendras de moi. Je te quitte; voici l'heure de partir. Tu te repentiras cruellement d'avoir voulu enrayer la marche de ma vengeance.

Il s'éloigna en courant comme un fou furieux. Cornélius sauta sur les lunettes et courut après lui.

— Docteur Magrovius, dit-il de sa voix douce et égale, je sais bien que le soleil n'est plus assez fort pour fatiguer votre vue, mais vous avez laissé tomber cela.

— Ah! oui, murmura Plattzoll, en faisant une grimace qui simulait un sourire et fermait ses yeux, c'est ce bon Cloots qui me met en colère en prétendant discuter médecine avec moi.

Il s'éloigna brusquement comme un homme pressé. Il s'avança vers une chaise de poste qui stationnait à la porte

de l'hôtel, sous la garde de Jérémiah. Cornélius s'approcha vivement de celui-ci.

— Il faut, lui dit-il à voix basse, qu'en ouvrant la portière vous vous arrangiez pour accrocher et jeter à bas la perruque de ce moabite.

— Perpétuel martyre, se dit Jérémiah en levant les bras au ciel, quelle volée je vais recevoir! Soyez béni, Dieu bienfaisant!

Il poussa un peu brusquement le chapeau de l'irascible Allemand et il baissa la tête en faisant le gros dos. Au bout d'un instant, étonné de ne rien recevoir, il releva le front. Plattzoll avait bien eu sa perruque à péu près enlevée, mais il l'avait remise vivement d'un geste distrait.

Toute son attention était prise par la vue d'une chaise de poste quittant la ville et se dirigeant vers Londres. Sir John et l'abbé de Saint-Sauve caracolaient aux portières. L'Allemand serra les poings en grommelant, et Cornélius admira quelle puissante expression de haine sortait de ses prunelles.

— Déguisez-vous désormais tant qu'il vous plaira, seigneur baron, pensa-t-il, vous serez bien habile si je ne vous reconnais pas sous tous les masques. Mais il ne faut pas que j'oublie mon cousin Beaurevoir, que ce scélérat a tant d'intérêt à retenir à Rochester.

Il rentra à l'auberge pour ordonner qu'on lui sellât et qu'on amenât devant la porte le plus vite des chevaux de lord Saint-Albans.

V

COMMENT LORD SAINT-ALBANS FUT DÉTROUSSÉ

Quand, cet ordre donné, le Dr O'Toole revint dans la rue, devant la porte de l'auberge des *Armes du Roi*, la scène avait changé et s'était animée :

Le cheval que Cornélius venait de faire seller arrivait, en piaffant entre les mains d'un laquais qui le tenait par la bride. Plattzoll avait le pied sur le bas de la portière ouverte de sa chaise de poste dont le cocher, en longues bottes, s'impatientait et excitait les chevaux de la mèche de son fouet. Plattzoll adressait un geste de menace à Cloots qui s'éloignait en secouant la tête, et le voyageur sautait dans la chaise en blasphémant avec rage.

Jérémiah criait, à plusieurs reprises, d'une voix solennelle :

— La livrée et l'équipage de Sa Seigneurie *the Earl Saint-Albans.*

Un courrier qui traversait la rue, se dirigeant vers Londres d'un trot nonchalant, s'arrêtait en entendant prononcer ces mots et s'approchait de Jérémiah dont la trogne vénérable lui inspirait évidemment une confiance sans bornes :

— Votre Honneur serait-il le comte de Saint-Albans ? demanda-t-il respectueusement.

— Vous pourriez aisément trouver des gens qui y touchent de moins près, jeune homme, répondit Jérémiah avec une hauteur sereine.

— Alors, vous avez peut-être ici près quelqu'un que l'on nomme le baron de Cloots?

— Décidément, répartit Jérémiah avec la même gravité bienveillante, vous devez passer dans votre village pour un garçon d'une perspicacité extraordinaire.

Le pesant Écossais jouait le rôle de railleur d'une façon si incomparable et de manière à rappeler si bien l'âne qui s'essaye à jouer de la lyre, que c'était toujours pour Cornélius un spectacle à ne pas perdre. La figure nigaude du courrier complétait le tableau. C'était en effet, le plus niais des employés de la poste de Douvres, et, comme il avait à faire une commission très-délicate et très-compromettante, on l'avait demandé et choisi expressément pour son extrême sottise.

— Voilà de quoi il retourne, Vos Honneurs, dit-il en saluant Cornélius qui s'était approché. M. Mariée, le maître de l'hôtel à Douvres, m'a fait venir. Il m'a dit : Tu vas aller à Londres à franc étrier. Tu demanderas l'hôtel Saint-Albans, dans la rue d'Oxford, dans le bourg de Westminster. Là, tu demanderas si le baron de Cloots y est, — tu retiens bien ce nom là, — et tu diras qu'on lui répète, demain de grand matin, les quelques mots que je vais te dire. — Retiens surtout ces mots : *Fréron, 9 mars. Saint-Clément. Matin.* Dès lors, puisque c'est ici lord Saint-Albans et que le baron de Cloots est là, dites-lui ces mots. Je n'ai pas besoin d'aller jusqu'à Londres. Mais vous me jurez de lui dire ces mots-là?

— Je le jure, jeune homme. Votre confiance ne sera pas trompée.

Cornélius O'Toole avait terriblement pâli en entendant les mots prononcés par le courrier. Ces mots étaient bien vagues, mais ils jetaient une telle lumière sur la

conversation qu'il venait d'entendre! Il se rappelait si clairement que c'était le lendemain du dernier voyage de ce même Fréron à Londres que s'était déclarée la première et brusque atteinte du mal dont Ellen avait failli mourir! Et quel moyen de ne pas soupçonner Anacharsis Cloots, après les déclarations si nettes de Plattzoll!

Le courrier était retourné sur ses pas. Cornélius se précipita vers Jérémiah, qui se dirigeait du côté de la maison.

— Jérémiah, dit-il d'une voix anxieuse, vous ne remplirez pas cette commission; je vous jure qu'elle est inhumaine.

L'Écossais se retourna brusquement et lui jeta un regard furieux.

— Voulez-vous me tenter d'impiété? N'ai-je pas juré! N'est-il pas écrit dans le Deutéronome : « Tu ne lieras pas la bouche du bœuf. » Êtes-vous chargé, par Baal-Zébub, le roi des Mouches, de me dégrader comme Berzellaï qui, ne pouvant retrouver sa généalogie, fut rejeté du Sacerdoce?

Cornélius savait fort bien qu'il n'y avait rien à répondre quand Berzellaï entrait en scène. L'Écossais, bon homme d'ailleurs et généralement docile aux suggestions du médecin, son sauveur, retrouvait alors tout son entêtement national, et il fût mort plutôt que de céder. Jérémiah avait continué son chemin en grommelant; il allait porter à Cloots le message de Fréron.

Cornélius était resté perplexe jusqu'à l'angoisse.

D'une part il sentait le besoin d'aller jusqu'à Rochester pour activer l'arrivée à Londres du marquis de Beaurevoir et de sa fille. D'un autre côté, il redoutait de lais-

ser Ellen exposée au danger terrible qui lui paraissait indiqué par la commission du courrier. Il voulait être à Londres pour veiller sur sa cousine.

Il courut de nouveau vers Jérémiah, qui sortait de l'hôtel, après avoir parlé à Cloots.

— Il faut que vous me rendiez un grand service, ami Jérémiah. Vous allez monter sur ce cheval-là, tout sellé, et courir à franc étrier jusqu'à Rochester.

Mais l'Écossais n'avait pas repris sa bonne humeur.

— Mes jambes ne doivent rien à la vieille prostituée romaine, dont le manteau est porté par des cardinaux vêtus de pourpre, répondit-il d'un ton rogue. Vous n'avez sauvé ni mes cuisses ni mon âme; je ne monterai pas ce cheval pour le mener à Rochester.

Pendant ce temps, Cloots, ayant perdu son flegme habituel, sortait à son tour de l'hôtel, et demandait vivement s'il y avait longtemps que le docteur Magrovius était parti.

Apprenant qu'il ne devait pas encore être loin, il sauta d'un bond sur le cheval sellé et il se précipita à la poursuite de la chaise de poste.

— C'est clair, pensait Cornélius en se prenant le front dans les mains, comme pour empêcher l'angoisse de son âme d'envahir le cerveau. Oui, c'est clair. Le misérable veut faire la paix avec Plattzoll. Il lui va dire que dès demain il pourra recommencer sa tentative d'empoisonnement contre la chère, ah ! trop chère et trop malheureuse Ellen !

Il resta un instant perdu au milieu du tumulte de ses idées.

— Allons, il n'y a plus à hésiter. Avant tout, il faut

éclairer toutes les démarches de ce scélérat de Cloots, et faire surtout bonne garde autour de la chère lady.

Il fit un signe à l'un des deux laquais armés qui se tenaient impassibles et raides, montés sur leurs grands chevaux, derrière le coupé attelé. Le laquais s'approcha, avec les apparences du plus grand respect, et se baissa.

— Kévin, lui dit à voix basse Cornélius, c'est pour le service de la Terre des Chants et pour l'honneur des *Vengeurs d'Erin*; il faut que cette nuit, à quelque heure que nous arrivions à Londres, tu ailles chercher Pad l'assommeur, et le boxeur Killmallock. Qu'ils soient tous deux, avant le jour, dans la rue d'York, cachés en face de l'hôtel Saint-Albans. Ils me suivront de loin, partout où j'irai, et ils ouvriront l'œil à mes gestes. Toi, tu seras dès l'aube dans le petit parloir du rez-de-chaussée de l'hôtel, qui donne sur la rue.

Le soir était venu, l'on partit. Jérémiah et le jockey prirent les devants, à cheval.

Le coupé s'ébranla, après que Lionel et Cornélius, qui monta près de mylord, eurent visité soigneusement les amorces de leurs pistolets, et la voiture s'élança au grand trot dans la direction de Londres.

Elle dépassa, sans encombre, les endroits dangereux. Après Deptford et Greenwich, l'attention des deux voyageurs se détendit complètement.

La nuit très-calme, la route presque solitaire, à cette heure avancée, l'obscurité, qui s'était faite profonde, la continuité des mêmes objets, des maisons muettes, des arbres noirs, dépouillés et tordus, que les grandes lanternes du coupé piquaient en passant d'un rayon tôt disparu, tout répandait autour de nos deux amis une atmosphère de sérénité. Lionel s'enfonçait plus avant dans

cette voie de l'espérance, que pendant tant de mois il avait abandonnée.

Il n'avait jamais, jusqu'en ces derniers temps, apprécié la puissance de son amour, et il n'en avait mesuré l'énergie qu'à la folie de son désespoir. Il avait aimé Ellen tout aisément, tout simplement, comme on respire, comme on regarde, comme on sourit. Dès l'heure où il l'avait vue, il n'avait pu songer à autre chose qu'à elle. Du jour où il l'avait pu connaître parfaitement, il lui avait semblé qu'il n'avait plus rien à faire en ce monde qu'à être son ami, son mari, à chercher ce qu'il y avait de meilleur en soi, de plus beau, de plus doux, au dehors, pour le lui donner. Il s'était anéanti en elle, n'ayant plus d'autre spectacle pour ses yeux qu'Ellen, d'autre occupation pour son imagination qu'Ellen, d'autre songe d'avenir qu'Ellen, d'autre mobile d'agir et de penser qu'Ellen, toujours Ellen et seulement Ellen. Il ne l'avait comparée à rien : elle existait seule ; il n'avait pas songé qu'elle pût lui être enlevée, puisqu'elle était tout son souffle, toute son âme, tout le ressort de son être.

Il l'aimait ainsi avec une folie tranquille, avec une extravagance posée et une fureur sereine. C'était une passion effrayante d'intensité et qui avait, tant elle était harmonieuse et absorbée, les allures aisées des actes les plus usuels de la vie ordinaire.

Il avait eu une nature ardente avec une éducation réfrigérante, mais qui n'avait refroidi que la croûte de son cœur tout en concentrant, en accroissant, à l'intérieur, la flamme chassée des extrémités.

En enlevant à son esprit d'enfant toute idole, tout objet de respect et de culte, en dépouillant les abords de

son âme, essentiellement dévouée et généreuse, de toute image où il pût appuyer sa foi, à qui il pût adresser un acte de naïf amour et de riante espérance, on avait fait de son être ce que les grandes neiges font de la terre scandinave. Elles paraissent y tuer toute végétation, tant elles sont hautes et tant elles restent longtemps sur le sol. Mais quand le soleil de mai les fait fondre, en une journée ce sol se couvre d'un tapis d'herbes et de mille fleurs. Le sein de la mère féconde était froid, mais la chaleur et l'ardeur couraient sous cet épiderme momentanément inerte, et couraient d'autant plus puissantes qu'elles s'étaient ramassées sur elles-mêmes et concentrées dans la longue attente du printemps.

Cornélius s'était tu aussi, car la passion candidement effrontée de son compagnon avait réchauffé son propre cœur. Le pauvre et honnête garçon s'efforçait bien de ne plus voir dans lady Saint-Albans qu'une cliente intéressante à soigner et à sauver. Mais parfois l'aimante imagination se révoltait, elle ressuscitait une scène du temps passé et déchirait le sombre rideau du temps présent. Oui, c'était bien là la scène à jamais effacée du livre de la Destinée : la vallée de l'Avonmore étalait toujours ses grâces naïves ; les lierres s'y pendaient toujours, enchaînant l'un à l'autre les trembles et les chênes ; et les aubépines y saupoudraient toujours les sentiers verts de leurs fleurettes roses ; mais jamais, ah ! jamais plus la gentille vallée ne reverrait Ellen au bras de Cornélius.

Tout à coup chacun d'eux tressaillit, croyant avoir entendu un coup de feu en avant, à la distance où devaient se trouver Jérémiah et le jockey. Ils écoutèrent. On n'entendit plus rien. Mais bientôt la voiture s'arrêta.

Ils ouvrirent les panneaux et ils purent percevoir le

bruit de deux chevaux qui galopaient, en s'en venant vers le coupé, excités qu'ils paraissaient être par une voix très-forte et un peu enrouée pourtant, qui prodiguait des encouragements entrecoupés par les jurons les plus pittoresques. Des exclamations pieuses, d'où le souvenir de Berzellaï n'était pas absent, et des gémissements d'enfant se distinguèrent au milieu du bruit, à mesure qu'il se rapprochait.

Quelques instants auparavant, Jérémiah, qui, en compagnie du jockey, précédait la voiture de plusieurs centaines de pas, s'était senti saisi d'un enthousiasme extrême et il s'était mis à chanter, sur un vieil air du *Covenant* et avec des rimes insensées, ses propres vertus. Il fut interrompu par un cri perçant poussé par l'enfant et par un coup de pistolet.

Un corps, qui paraissait horrible de grandeur, de laideur et de noirceur, bondit de derrière l'un des arbres de la route, et, avec une habileté de clown, il sauta sur la croupe du cheval monté par le jockey. Il prit l'enfant dans un bras, le serra contre sa poitrine, en guise de bouclier, et poussant le cheval près de la monture de Jérémiah, il présenta à celui-ci la gueule d'un pistolet, en disant d'une voix furieuse :

— Scélérat, Anglais maudit, conduis-moi vers ton maître, — car je suppose que tu es le courrier de cette voiture qui vient, — ou la vie de ce petit serpent britannique me vengera du tort que son pays m'a fait. Tourne bride, te dis-je, ou je te traite comme un voleur de grand chemin que tu es, que vous êtes tous.

Jérémiah se dit qu'il avait affaire à un fou, et considérant que l'enfant ne goûterait probablement pas toute la grâce du martyre, il tourna son cheval du côté de la

voiture. L'inconnu le suivit, tantôt maudissant la scélératesse des Anglais, tantôt encourageant débonnairement l'enfant qui criait, tantôt menaçant du pistolet et avec des clameurs furieuses Jérémiah, qui faisait le plus étrange mélange de Daniel dans la fosse aux lions, des Hébreux dans la fournaise, de Berzellaï, et de Chamos, idole des Moabites, à laquelle l'inconnu devait ressembler.

Quand ils arrivèrent tous trois en face de la portière ouverte, la lumière des lanternes tomba sur le visage de ce pseudo-Chamos, et montra la longue figure maigre, les petits yeux et le nez immense de notre aimable connaissance le chevalier de Saint-Hurugues.

— Voyageurs qui voyagez dans cette voiture, cria-t-il d'une voix aussi solennelle que l'enrouement le lui permettait, je sais que je suis fort aventuré. Mais dites à ces deux escogriffes de laisser en paix leurs canardières, car ils me tueront sans doute, mais pas avant que je n'aie écrasé ce serpentin comme une vessie pleine de suif et brûlé le peu de cervelle qui reste à ce braillard.

— Tenez-vous en paix, enfants, dit Lionel que la figure du personnage intéressait, et vous, parlez. Nous ne sommes pas, nous autres Anglais, ennemis d'une bonne plaisanterie.

— Je ne plaisante pas, repartit gravement Saint-Hurugues, quand je suis vêtu comme un gueux. Je réserve mes plaisanteries pour faire honneur à la fortune. Je suis un gentilhomme voyageur, habitué à me conformer aux mœurs des contrées où je promène le don d'observation que la Providence m'a départi avec une générosité sans exemple. Jeune serpenteau, ne bougez pas, si vous ne voulez que je vous écrase comme une vermine. Donc je

suis attendu à Londres par une fortune considérable, et je m'y rendais par un chemin boueux et monotone, comme il convient à un gentilhomme déguenillé, mais guidé par ce soleil de l'espérance qui luit toujours dans les cœurs magnanimes. La fortune adverse m'avait laissé un simple louis d'or, que je destinais à faire figure dans la capitale de cet empire, et à rehausser l'éclat naturel de ma bonne mine, afin de paraître avec tous mes avantages dans les illustres endroits où je suis attendu. Laquais de droite, il me semble que je vois remuer l'ombre de votre canardière. Tenez-la, je vous prie, avec autant de rectitude que si elle était destinée à soutenir la voûte céleste, ou j'envoie une balle dans le gosier de ce chanteur de psaumes.

— Enfin, que voulez-vous? demanda en souriant Lionel.

– J'ai eu l'honneur de vous dire que je me suis fait une loi immuable de suivre les us et coutumes des pays que je hante. Or, une bande de truands m'a surpris de telle sorte que je n'ai plus cet unique louis d'or qui m'était nécessaire pour me procurer une frisure décente. La conclusion est simple : il est de bon ton, en ce pays-ci, de détrousser les passants, détroussons.

— Alors vous venez nous demander la bourse ou la vie? dit gaiement Cornélius en mettant la figure à la portière.

— Je me disais aussi qu'il y avait quelque chose dans ce coin obscur et je m'en inquiétais, ne sachant pas trop si ce quelque chose n'était point porteur d'engins guerriers. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Vous interprétez avec quelque rigueur mon procédé. Je ne vous demande point votre vie, qui m'est absolument inutile.

Chanteur de psaumes! vous gesticulez d'une façon désordonnée. J'ai l'honneur de vous demander, messieurs, avec tous les égards que mérite une voiture si bien attelée, de daigner me rendre le louis qu'on m'a soustrait, et comme les louis sont rares en ce pays et que j'aime à me conformer aux mœurs des lieux, je demande une guinée, bien qu'elle vaille quelques sols de plus que le louis de France. Ce sera pour payer la poudre que j'ai dû dépenser pour engager cet homme pieux à s'arrêter court.

— Ma foi, vous avez vraiment des arguments irrésistibles, dit Lionel en lui tendant sa bourse.

Le chevalier, dont l'œil sans cesse en mouvement surveillait les gestes de tous les personnages présents, autant que l'obscurité le permettait, secoua plus vivement la tête.

— Monsieur, dit-il gravement, je vole, je ne mendie pas, non pas que la mendicité me paraisse contraire à la dignité humaine, et dans l'Espagne, où les mendiants sont d'honnêtes gentilshommes amoureux de la divine paresse, je n'ai pas résisté à l'usage national de tendre la main; j'y mettais parfois une espingole, quand les mœurs de la province m'y obligeaient. Aujourd'hui, on m'a volé un louis, je réclame un louis, avec un petit intérêt. Seulement, ces tristes insulaires, dénués de tout esprit chevaleresque, se sont mis dix pour me dépouiller. Moi, pour l'honneur de la noblesse française, et pour montrer la différence qu'il y a d'un mangeur de roastbeef à un buveur de vin, je me suis mis seul pour vous dépouiller, à dix que vous êtes.

— Donnez sa guinée à ce chevalier français, dit gravement Lionel à Jérémiah!

Saint-Hurugues reçut la pièce d'or d'un geste gracieux et aisé. Quand il l'eut empochée, il fit un bond en arrière, et tandis que la voiture reprenait son élan, on entendit une voix, qui sortait des ténèbres, toujours grave et toujours enrouée, et qui criait :

— Que Dieu vous le rende, bons voyageurs !

VI

COMMENT FRÉRON CHOISIT LE CHEVALIER POUR ÊTRE L'AMBASSADEUR DU GRAND-ORIENT, ET COMMENT LE CHEVALIER EN FUT RÉCOMPENSÉ.

Le clair soleil a remplacé l'aurore. Il lance sur l'univers entier ces frais rayons qui annoncent que le printemps va naître, mais il n'a pu encore pénétrer à travers le dais de vapeur épaisse qui forme autour de Londres un ciel factice.

Seulement, au milieu du voile plombé qui enveloppe la ville, on aperçoit un point moins sombre et presque blanchâtre. Il indique aux poètes, aux rêveurs, aux ivrognes et aux voleurs que l'astre radieux a encore une fois vaincu la nuit; les autres Anglais, et particulièrement ceux qui aiment le linge propre, sont avertis de la venue du jour par le retour de cette petite pluie noire qui ressemble à de l'encre passée au pulvérisateur.

Il est bientôt sept heures. Dans la plus grande partie

de Londres, on dirait d'une ville morte. C'est le moment où les quartiers aristocratiques dorment profondément. Là, le bruit a cessé brusquement à deux heures de la nuit pour ne reprendre qu'à dix heures du matin. Les watchmen ont disparu, leurs guérites, qui ouvrent leur gueule noire tous les cent pas sur le trottoir, sont vides ; on ne voit plus errer leurs petites lanternes, on n'entend plus le bruit de leur crécelle d'appel, ni leurs voix glapissantes criant à chaque instant, d'un ton lugubre, l'heure qu'il est et le temps qu'il fait. Les petites lampes à trois branches qui sont suspendues au milieu d'un globe de verre et qui éclairent les trottoirs, sont éteintes.

On entend bien quelque bruit dans le voisinage du fleuve. Les matelots, les charretiers, les portefaix ont recommencé les querelles et la besogne. Mais tout dort à l'ouest de Westminster. La rue d'Oxford est toute sombre et absolument muette.

La petite porte de l'hôtel Saint-Albans s'ouvre. Un homme de moyenne taille, vêtu d'une longue redingote à grand collet et porteur d'une grosse canne, sort d'un pas tranquille. Il regarde autour de lui, mais sans préoccupation et sans méfiance. Il est évident qu'il ne se cache pas. Il montre tout ouvertement la finaude face prussienne du baron de Cloots, et il disparaît lentement dans la brume en remontant vers le Strand.

Une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvre aussitôt, presque sans bruit, un corps très-leste bondit. A peine a-t-il touché le sol de la rue qu'il se retourne vivement.

— Kevin, mon garçon, donne-moi mon pistolet. Jérémiah, approchez, que je vous dise un mot à l'oreille.

Le personnage qui venait de sauter et qui n'était autre que Cornélius, avança ses lèvres dans l'embrasure de

la fenêtre ouverte, il rencontra l'oreille d'une tête qui se baissait.

— Jérémiah, dit-il d'une voix expressive quoique contenue, vous avez hier, par votre mauvaise grâce et votre ingratitude, prouvé votre complicité avec ces deux athées allemands. Milady court, par la faute de votre entêtement, un grand danger. Je ne sais à quelle heure je reviendrai. Cela dépendra de mille choses. Peut-être ne pourrai-je être de retour avant l'heure du raout de ce soir, peut-être serai-je revenu dans deux heures. Mais retenez bien ceci : S'il arrive quelque chose à Milady avant mon retour, si vous ne veillez pas, si vous ne faites pas veiller sur elle avec un soin de toutes les minutes et une intelligence perspicace, je vous jure que je vous accuse devant le Grand-bailli et le conseil des Francs-bourgeois du bourg de Westminster.

— Mais m'accuser de quoi ? demanda Jérémiah d'une voie émue.

— D'avoir voulu empoisonner, d'être le complice de ceux qui veulent empoisonner lady Saint-Albans. Je sais que vous avez grosse besogne pour préparer la fête de ce soir. Mais tant pis pour vous. Tâchez d'avoir cent bras et cent yeux.

Il s'éloigna brusquement, en laissant Jérémiah dans la consternation.

Il tourna sur la droite afin de rejoindre *Charing Cross* et le *Strand* par un chemin plus court que celui que paraissait avoir pris Cloots.

Il avait à peine fait quelques pas dans la rue d'York que l'on vit sortir d'une première, puis d'une seconde guérite de watchman, deux gaillards paraissant plus fournis de muscles que couverts des dons de la fortune.

Ils emboîtèrent, sans paraître se connaître, le pas de Cornélius, qui ne se retourna même pas. Il était sûr d'être suivi par Killmallock, le boxeur, et par Pad, l'assommeur, tous deux membres très-dévoués de l'une des plus farouches de ces sociétés secrètes où les Irlandais asservis ont, de tout temps, aimé à chercher les consolations de la vengeance.

Cornélius arriva dans la rue de Saint-Clément, à l'auberge de *Charing Cross and Angel* avant que la diligence de Douvres n'eût encore paru. Il fouilla d'un regard vif les recoins de la grande cour où les chevaux, les voitures, les postillons, les portefaix, les voyageurs foisonnaient. Il avait devancé Cloots.

Il gagna dans cette cour le coin où les voitures de la route de Kent descendaient leurs voyageurs. Pad et Killmallock se mêlèrent aux commissionnaires qui attendaient, et ils se promenèrent en attachant leurs regards sur Cornélius, dont les gestes devaient les renseigner.

Le chevalier de Saint-Hurugues, boueux, déloqueté, mais toujours majestueux dans sa pose, était assis sur le bord d'un vieil essieu brisé. Il tenait d'une main son immense rapière, serrée contre ses genoux osseux, et de l'autre il portait à sa bouche, avec tous les signes de la gourmandise satisfaite, le reste de son dernier biscuit de mer. Parfois, il quittait la poignée de l'épée pour relever d'un geste bienveillant un des rebords de son chapeau brisé qui lui retombait sur les lèvres, et le vaillant homme profitait d'une ouverture dont la décrépitude avait gratifié le bas de la calotte de cet antique couvre-chef pour promener son petit œil gris sur son entourage.

Il tressaillit quelque peu en voyant arriver Cornélius

et il laissa retomber le rebord de son chapeau. L'ingénieux chevalier utilisait ainsi les misères du temps pour s'offrir à peu de frais un masque d'un grand modèle.

Cornélius le reconnut fort bien. Il s'approcha de lui et le saluant courtoisement :

— Votre Honneur, dit-il, ne me pardonnerait pas de passer à côté de lui sans le reconnaître. Il est difficile, quand une fois on a eu l'honneur de le rencontrer, d'oublier l'extrême galanterie dont tous ses procédés sont empreints.

Le chevalier se leva, et saluant avec une dignité pleine de réserve :

— Votre Seigneurie me comble, dit-il. Il me semble bien, en effet, que sa voix vraiment mélodieuse a déjà frappé mes oreilles. Mais, si Votre Excellence daigne me permettre cette familiarité, je me hasarderai à lui confier que je ne suis jamais, avant midi, en possession de ma mémoire. Je consacre généralement mes matinées à la rêverie et au culte des muses, remettant jusqu'après un repas moins sobre les exercices de la mémoire, que je reconnais toutefois avoir fort ornée.

Il fit un nouveau salut digne et froid et se rassit majestueusement sur son essieu brisé.

Cloots arrivait. Il ne fit pas le moindre geste d'étonnement ou de dépit en apercevant Cornélius.

— Quelle bonne fortune de vous rencontrer ici, docteur O'Toole? dit-il tranquillement.

— Ah ! répondit avec sa naïveté habituelle Cornélius, il m'a fallu quelque effort pour me lever de grand matin, après les fatigues d'hier. Mais j'attends de jour en jour, vous le savez, le docteur Vicq-d'Azyr.

— C'est comme moi. Il m'a fallu une volonté surhu-

maine pour quitter les couvertures. Mais mon ami Magrovius m'avait promis de me remettre quelques papiers en langue hébraïque, que je connais un peu, vous savez. Ne les ayant pas sous la main, il m'a assuré qu'il les rechercherait en chaise de poste, dans son portefeuille, et qu'à Rochester ou à tout autre endroit où la chaise croiserait la diligence, il prierait quelque voyageur de bonne mine de me les remettre à son arrivée ici, où je l'attends. Mais voilà un grand bruit de fouet et de grelots. Par la barbe folâtre du Père éternel, c'est la diligence de Douvres.

Chacun s'approcha.

Cloots ne put retenir un geste en voyant descendre de la voiture un jeune homme dont la tournure élégante, bien qu'un peu alourdie par une longue redingote à l'anglaise, tranchait pourtant sur la rondeur un peu rustique de ses compagnons de voyage.

— Voilà Fréron, se dit Cornélius en avançant brusquement vers lui, j'en suis sûr. Monsieur, dit-il en français, il me semble que vous n'êtes pas du même pays que vos compagnons de voyage, et s'il m'est permis d'en juger à l'aisance de votre tournure, vous êtes du pays de la politesse et des belles manières. Je puis le dire, continua-t-il avec son fin sourire, je suis Irlandais.

Fréron s'inclina courtoisement, et regarda son interlocuteur pour lui demander où il voulait en venir.

— J'attends, continua Cornélius, un illustre Français que je ne connais pas; c'est un savant déjà célèbre. Quoique, à la jeunesse de toute votre personne, il soit difficile de croire que vous ayez donné de longues veilles à l'étude, pourtant votre nation est si merveilleusement douée, et vos regards pétillent d'une si vive intelligence,

que je me permettrai de vous demander si je n'ai pas l'honneur de parler au savant docteur Vicq-d'Azyr?

Cette fois, la physionomie de Fréron s'éclaira complétement :

— Je ne suis point savant, point docteur, point Vicq, point d'Azyr, répondit-il gaiement. On ne saurait plus mal tomber.

Cloots et Saint-Hurugues s'étaient approchés.

— Ah! monsieur, continua-t-il en s'adressant avec un sourire à ce dernier, je n'ai pas oublié la commission dont vous m'avez fait l'honneur de me charger et qui était de garder votre malle avec un soin parfait et de vous l'apporter. Diable! continua-t-il en regardant le piteux accoutrement du voyageur, je crois que vous serez, en effet, heureux de changer de linge. Mais, ne pourriez-vous pas me guider pour mettre la main sur un allemand qu'on m'a dit que je trouverais dans la cour de cette auberge. Il se nomme, attendez.... Cloots. J'ai une commission pour lui.

Cloots s'inclina solennellement.

— C'est moi, monsieur. La commission dont vous parlez, c'est bien une commission confiée à votre obligeance par le docteur Magrovius?

— Oui, quelque nom comme cela. Mais vous me voyez au désespoir. Vous êtes évidemment pressé d'avoir en main les papiers de ce docteur, demanda Fréron d'une voix incisive destinée à mettre en éveil l'esprit de son interlocuteur.

— Mais..., répondit Anacharsis en hésitant et en le regardant d'un œil interrogateur

— Ah! monsieur, riposta Fréron en fronçant presque

imperceptiblement le sourcil, que la politesse ne vous empêche pas de répondre affirmativement.

— Dès lors, monsieur, puisque vous le permettez....

— C'est que justement, je suis d'autant plus confus que je comprends votre impatience. Or, j'ai mis ces papiers parmi les miens, et je me trouve dans l'impossibilité de vous les remettre séance tenante, tout autant que de vous les porter aujourd'hui. Mais voici un galant homme qui voudra bien, j'en suis convaincu, me remercier en vous les portant.

— Je porterais à monsieur, pour vous plaire, les oreilles du Grand-Turc dans une boîte enrichie de diamants, répondit le chevalier avec un geste austère. A quelle heure et en quel lieu M. de Cloots, hé ! veut-il me donner rendez-vous ?

— Dans deux heures d'ici, à l'hôtel de Saint-Albans.

— Tiens ! dit vivement le chevalier, voilà un endroit dont je ne suis pas fâché de connaître les êtres et le propriétaire.

— Ah ! dit non moins vivement Cornélius, et sous quel nom faudra-t-il annoncer votre visite au comte de Saint-Albans ?

Le chevalier se redressa avec un redoublement de majesté.

— Je me présenterai moi-même à Sa Seigneurie quand l'heure marquée par le destin aura sonné.

Pendant ce temps, Fréron disait tout bas et très-vite à Cloots :

— Vous avez compris qu'amené à paraître un étranger pour vous, je ne puis aller à cet hôtel où tant de personnes m'ont vu, l'an passé, en votre compagnie. Suivez très-exactement et comprenez intelligemment les ordres

et les mots que ce loyal imbécile vous portera. Sous peine de mort, vous entendez. C'est la volonté personnelle du chef du Grand conseil.

Il s'éloigna précédé du chevalier, après avoir salué Cornélius. Celui-ci se retourna légèrement, montra d'un signe du menton les deux personnages à Pad et à son compagnon ; et, prenant familièrement le bras de Cloots, il quitta en sa compagnie la cour de l'auberge.

Fréron avait mené Saint-Hurugues dans une pièce retirée de la maison.

— Voici votre malle, monsieur, dit-il. Il ne m'a pas été difficile de deviner, sous votre accoutrement un peu délabré, un fort honnête homme.

— Monsieur, répondit l'autre avec une révérence, vous êtes généreux pour mon accoutrement, qui est sordide, mais vous me rendez exactement justice, et j'ai été touché de la délicatesse généreuse qui vous a poussé à me demander service quand il m'était difficile de vous témoigner autrement ma gratitude.

— Je pousserai donc cette générosité jusqu'à la dernière limite. Je me permettrai de vous demander votre parole de gentilhomme que vous remplirez la commission que je m'enhardis à vous demander, avec une ingénuité, avec une fidélité, avec une minutie et une ponctualité parfaites.

— Monsieur, laissez-moi — et veuillez ne m'en pas croire un homme dévoré de la passion de la défiance ou de l'ingratitude — vous poser une question. Y a-t-il dans cette commission quelque chose qui intéresse l'honneur de la noblesse française, à laquelle je suis d'autant plus attaché que mes chausses sont plus humbles ?

— En aucune façon, monsieur, il s'agit d'affaires qui regardent l'Angleterre.

— Il suffit, il suffit, monsieur. Dès l'heure que la question des principes est hors de contestation, parlez, monsieur, parlez, je n'ai nul de ces importuns préjugés des âmes sédentaires. Je suis un voyageur, doué du don d'observation, et je n'ignore pas que, selon l'usage des contrées diverses, il est de bon goût, ici de soulager les passants de leur bourse, là de leur couper la gorge. Il suffit qu'on le fasse de façon à démontrer qu'on n'est pas un vilain.

— Il s'agit tout simplement de remettre cette lettre cachetée au baron de Cloots, à lui seul, sans témoins; de lui demander une réponse après lui avoir dit : — retenez ces mots, ils sont d'une importance de premier ordre — *L'ennemi écossais est grillé*. Vous n'oublierez pas : L'ENNEMI ÉCOSSAIS EST GRILLÉ.

— L'ennemi écossais est grillé! Fort bien.

— Le baron passera dans une pièce voisine, pour écrire une réponse. Vous lui direz qu'il doit vous la remettre. S'il hésite, vous ajouterez : sous peine de mort. Vous porterez cette réponse à cette adresse, que je vous donne par écrit. Là vous demanderez le chevalier de Morande. L'individu qui se présentera vous dira : « Je suis le Gazetier-cuirassé. » Vous lui remettrez ladite réponse en ajoutant : « Maison des francs-maçons, » et vous conclurez : « Sous peine de mort. »

Saint-Hurugues attendit un instant, dans l'espérance que son interlocuteur l'engagerait à déjeuner. Puis il salua en poussant un soupir.

Il sortit de l'hôtel, suivi à quelque distance par Pad l'assommeur. Quant à Killmallock, il tira une petite pipe

noire de sa poche, et il s'assit sur une borne, en face de la porte de la maison.

Pad se changea bientôt en cicerone obligeant, et il conduisit sans trop de détours l'ingénieux chevalier jusqu'à la porte de l'hôtel Saint-Albans, où le Français entra après avoir salué avec une dignité protectrice son guide déguenillé.

Celui-ci s'assit sur le banc de pierre qui longeait le mur de l'hôtel. Kevin ne tarda pas à sortir, et tout en remettant une demi-couronne à son compatriote :

— Pour l'honneur des Vengeurs d'Erin, dit-il tout bas, assomme ; fouille ; apporte.

Le chevalier avait été introduit dans un pavillon séparé de l'hôtel, et qui servait de demeure au baron de Cloots. Celui-ci avait, nous l'avons dit, sur Lionel une influence quasi complète, et il pouvait se considérer comme le directeur des biens tout autant que de l'âme de lord Saint-Albans.

Le chevalier s'avançait la tête haute, à la fois l'œil curieux et la lèvre dédaigneuse, précédé par un grand escogriffe de Poméranien, à la prunelle sauvage et aux épaules formidables qui était le valet de chambre de Cloots. Il introduisit Saint-Hurugues dans une grande pièce où Cloots attendait, avec une irritation nerveuse, mal dissimulée sous le flegme germanique, la missive dont il devinait bien les terribles injonctions.

— Vous avez bien tardé, dit-il, avec cette insolence germanique que sa lourde grossièreté rend la plus difficile à supporter de toutes les insolences.

La figure du chevalier s'allongea visiblement et les grandes ailes de son immense nez s'agitèrent. Il répondit

d'une voix que l'indignation contenue enrouait de plus en plus :

— Je suis un ambassadeur, et c'est une manière de gens à qui il est interdit de songer aux choses frivoles et aimables. J'avoue, monsieur, (et je vous supplie de daigner me faire l'honneur de vous le rappeler demain), j'avoue que je n'ai jamais vu un homme auquel j'ai eu plus envie de donner des coups de pied qu'à Votre Excellence. C'en est assez. Chassez-moi ce Huron-là, conclut-il en montrant d'un geste impérieux et théâtral le Poméranien. Sous peine de mort, ajouta-t-il gravement.

Cloots avait fait un signe, le domestique s'était éloigné.

— *L'ennemi écossais est grillé*, dit le chevalier.

— Bien !

Et le Prussien tendit tranquillement la main, dans laquelle Saint-Hurugues posa une grosse enveloppe scellée et sans adresse.

— Je proteste de nouveau, solennellement, que s'il y a là quelque chose d'attentatoire à l'honneur de la noblesse française et tout particulièrement à la gloire nobiliaire de la viguerie de Tarascon, où j'ai des parents, je couperai le nez et les oreilles au...

— Monsieur, dit Cloots avec impatience, ce sont des fanfaronnades, attendu que si votre qualité d'ambassadeur, comme vous dites, vous empêche de me donner un coup d'épée, elle m'empêche tout autant de vous jeter à la porte.

— Cette réflexion est frappante, et elle n'est pas d'un sot; et en attendant que demain nous causions sans protocoles, elle me donne tant d'estime pour vous que j'aurai l'honneur de vous demander à déjeuner.

— Je ne déjeune jamais céans, répliqua rudement Cloots et j'ai l'honneur de vous saluer.

— Ce n'est pas cet honneur que j'attends, riposta Saint-Hurugues, dont la voix tournait à la basse profonde, mais la réponse à cette lettre.

— Eh! parbleu! je la remettrai bien moi-même.

— Non pas, s'il vous plaît. Sous peine de mort.

Et Saint-Hurugues fit une belle révérence.

— Ah! murmura Cloots, se défient-ils déjà de moi, ces pourceaux de Français? Mais je vais être extrêmement long, reprit-il à haute voix.

— Je m'étendrai dans ce fauteuil peu rembourré et je prendrai patience en songeant à la drôle de figure que fera votre face plate quand je lui aurai enlevé la moitié du nez. Oui, oui, je sais bien que ce n'est pas de bon goût. Mais vous me déplaisez tellement que je ne saurais m'empêcher de faire monter Votre Ourserie, — je veux dire Votre Seigneurie, — à l'échelle.

Cloots se précipita dans une chambre voisine dont il ferma la porte sur lui avec fureur.

Le chevalier baissa son immense corps jusqu'à la serrure, au trou de laquelle il colla son œil. Il vit Cloots ouvrir un secrétaire, en tirer quelques papiers découpés, dont il appliqua l'un sur la lettre qu'il venait de recevoir. Puis il ne vit plus que le dos d'Anacharsis. Il reprit sa place dans son fauteuil; il serra d'un nouveau cran son ceinturon et il s'endormit lourdement, après avoir dessiné avec sa longue main maigre des passes fort lestes, destinées, sans doute, à embrocher le baron prussien.

Celui-ci avait appliqué un des papiers découpés sur la lettre qu'il venait de recevoir. Il parut avoir quelque

peine à déchiffrer le contenu assez bref pourtant du document :

« Nous attachons un grand prix au sort de l'oiseau que vous avez mis dans notre cage. Nous comptons sur lui absolument pour répéter en Angleterre l'écho des chants que l'on chante ici. Nous supposions que la compagne qu'il avait prise lui donnerait plus de goût pour cette sorte de musique. Il en va tout autrement. Il faut que cette compagne disparaisse. D'après nos ordres, vous avez commencé l'œuvre. Il faut que demain la compagne n'existe plus et que l'oiseau, désespéré, exaspéré, se mette à redire les plus sombres de nos chants de guerre. Il ne faut pas que la pitié pour une linotte arrête le char de l'Humanité. »

Après cette lecture, Cloots réfléchit un instant. Il alla chercher un dictionnaire, écrivit lentement et longtemps dans les blancs laissés par une *grille*, laquelle découpait d'une façon particulière la surface du papier placé en-dessous.

Il rentra dans la pièce voisine. Saint-Hurugues y ronflait avec fureur. En se sentant toucher, il bondit, tira son épée et la porta à la gorge de Cloots.

— Veuillez porter exactement cette lettre, dit froidement le baron.

— Au revoir ! au revoir! Je vous jure que vous avez moitié plus d'oreille qu'il ne convient à un galant homme. L'on vous les rognera, conclut-il avec une révérence.

Il sortit de l'hôtel sans remarquer Pad, qui avait changé de haillons, barbouillé son visage, et qui se mit à le suivre après avoir distibué quelques coups aux *cockneys* qui stationnaient devant la maison.

VII

LA SOIRÉE DE L'HOTEL SAINT-ALBANS.

Le bruit que l'hôtel Saint-Albans, fermé depuis si longtemps, allait ouvrir ses portes, agitait, depuis huit jours tout le voisinage de la rue d'Oxford. Mais le beau monde de Londres s'en inquiétait plus encore. C'était presque tout le sujet de la conversation des *beaux* de Piccadilly, des *luncheurs* de Bond Street et des promeneurs de Hyde-Park.

L'agitation devint plus grande encore quand on apprit que c'était lady Saint-Albans, toute seule, qui faisait les invitations, et que ces invitations étaient extrêmement restreintes. Enfin cette agitation se changea en une vraie fièvre quand on sut quelle unique sorte de personnes était convoquée.

Lady Ellen paraissait avoir voulu rassembler uniquement ceux des membres de la haute aristocratie qui s'étaient montrés, ou dont les femmes s'étaient montrées le plus furieusement hostiles à elle. On avait donc omis tout ce qui pouvait être plus ou moins sympathique à la jeune femme et à Lionel, pour appeler les chefs les plus ardents du parti tory, les directrices les plus zélées du mouvement antipapiste, les plus orgueilleuses ladies et les beautés les plus insolentes : lord Grosvenor et son fils mylord Belgrave, le comte Cambden et lord Bayam, le marquis Graham, lord Frédéric Campbell, lord Cha-

tam, la duchesse de Rutland, lady Salisbury, lady Chatam et une vingtaine d'autres, sans plus.

C'était l'élite du bigotisme protestant, la fleur de la morgue britannique.

Tous acceptèrent. Lord Lionel, si détesté qu'il fût pour sa froide impiété et son ardeur républicaine, et lady Ellen, si dédaignée qu'elle pût être comme papiste, irlandaise et naguère institutrice, avaient tous deux gardé la très-haute position sociale de la famille Saint-Albans. D'ailleurs, la curiosité n'eût pas permis de manquer à ce rendez-vous, et beaucoup des plus vaines parmi celles qui avaient fait à Ellen une moue dédaigneuse, lui eussent volontiers baisé les mains pour obtenir une invitation à une soirée qui annonçait devoir être si excentrique.

A dix heures du soir, ce 9 mars 1788, une foule immense de bourgeois curieux, de gentilshommes plus curieux encore, de *mob* bruyants, de porte-chaises fainéants, d'enfants criards et de graves voleurs, remplissait la rue d'York.

L'hôtel Saint-Albans n'était pas plus éclairé qu'en temps ordinaire. Seulement une nuée de valets en grande et brillante livrée, où la harpe du roi O'Toole se mêlait aux lions de Saint-Albans, se précipitait au-devant des invités. Cette troupe, notre Jérémiah en tête, les escortait, torches en main, à travers les immenses salles de l'hôtel.

Là aussi, tout était à peu près obscur. Puis on sortait de ces grandes pièces lugubres, grossièrement ornées, à la mode anglaise, de meubles lourds et d'argenterie massive; de ces corridors, de ces salles à manger, sans tentures, peints à la détrempe; de ces chambres tapissées fièrement de petits papiers à fleurs; de ces *hall* où

s'étalait pour tout luxe une collection de sabres, de pistolets, de trophées d'armes ou de chasse ; de ces salons sans pendules, sans vases, sans candélabres, sans consoles, sans bronzes, sans glaces, où les chambranles mêmes des cheminées sont en bois, et où les graves portraits de famille alternent avec quelques gravures d'Hogarth mal encadrées ; on sortait donc de ces milieux froids, sombres, vulgaires, laids et grossiers, pour arriver aux appartements particuliers de Mylady.

C'était un éblouissement et un effet de féerie. Là tout éclatait de lumières blanches. Il se dégageait, du sein d'une atmosphère doucement chaude, d'un ensemble tout harmonieux, tout élégant, tout artistique, une impression gracieuse et presque vivante. On eût pu croire qu'un de ces génies domestiques qui servent de gardiens aux palais magiques, sortait de chaque coin pour saluer les arrivants et leur dire, de cette voix mélodieuse et que l'âme seule entend : « Vous venez de quitter le luxe barbare de la vieille Angleterre, vous entrez dans l'empire de la fée Gracieuse. »

Le salon où se tenait Ellen avait été meublé avec ce goût très-coquet et follement recherché qui distinguait les courtisans du règne de Louis XV. Il semblait qu'on eût voulu chercher ce qu'il y eut jamais de plus fin et de plus caractérisé en élégance, pour mieux humilier la riche et lourde simplicité des grands seigneurs anglais.

La pièce était tendue en damas de soie, couleur rose et argent, dont les tons et les ramages se reproduisaient avec mille variations sur les bergères, les chaises longues, les duchesses, les sophas, sur tous les siéges que la mollesse du siècle avait inventés et qui remplaçaient les maigres tabourets, les chaises étriquées et les fauteuils

roides comme des instruments de torture. Au plafond, peint de couleurs claires, et à côté des dessus-de-portes représentant des bergerades, en face des tableaux dont tous les personnages rappelaient l'élégance de Watteau ou la mignardise de Boucher, pendaient des girandoles envoyant, dans tous les recoins et sur chaque détail de l'ameublement, des rayons de lumière pure et des aromes de parfums subtils. Des vernis de Martin, des cabinets de la Chine, des consoles, des coins de jaspe, chargés des porcelaines les plus riches, des écrans en découpures, jetaient dans les glaces mille profils qui s'y mariaient aux reflets des meubles dorés et aux contours des bronzes et des instruments de musique. Des bougies placées derrière des voiles roses et verts corrigeaient ce qu'il pouvait y avoir de trop éclatant et de trop uniforme dans la lumière des girandoles.

Dans un grand fauteuil était assise, presque couchée Ellen, aussi simplement vêtue que l'ameublement de son salon était recherché et pourtant plus élégante que toutes les somptuosités qui l'entouraient. Elle semblait noyée dans un flot d'étoffes blanches et aériennes. Son corps, mignon et amaigri, était enveloppé de gaze, de dentelles et de cette nouvelle chose qu'on appelait tulle. Des diamants, semés çà et là faisaient partir mille rayons du fond de cette blancheur virginale. Ils semblaient entourer ses fins poignets et la peau satinée du cou, d'un cercle de douces flammes, qui venaient baiser et animer son gentil visage plus blanc que ces dentelles. Ses grands yeux bleus, doux et fiers, pétillaient d'une joie qu'ils n'avaient pas montrée depuis longtemps. Pauvre Ellen! Ses cheveux blonds de la couleur de l'or pâle, naturellement frisés, se dressaient en boucles légères et minces,

comme s'ils eussent voulu couronner son front d'un diadème composé de ces fils charmants que le soleil fait miroiter dans les blés mûrs, au temps d'été.

Il est bientôt onze heures. Tous les invités étaient arrivés. Lionel et Cloots se tenaient debout aux côtés du fauteuil de lady Ellen, qui se leva un peu péniblement, car elle avait déjà fait une douzaine de révérences.

— Je demande pardon à Votre Grâce, milady duchesse de Rutland, et à vous, myladies, de vous avoir dérangées pour venir dans une maison qui est encore un peu maison de malade. Mais j'attends ce soir quelques-uns de mes parents de France, auxquels je voudrais procurer l'honneur de vous être présentés.

La duchesse s'inclina avec une politesse froide et dédaigneuse.

— Quelques gueux qui seront heureux de devenir nos cuisiniers, murmura-t-elle à l'oreille de lady Chatam.

La conversation continua, terne et ennuyée. On attendait. Cornelius O'Toole entra, venant de l'extérieur. Il était trop petit personnage pour qu'on fît grande attention à lui.

— Voilà *mes parents* d'Angleterre, murmura encore lady Rutland.

— C'est le plus propre, puisque c'est le seul qu'on montre, répondit à demi-voix lady Chatam.

Cornélius était très-rouge et son cœur battait fort. Il avait bien en sa possession la missive confiée par Cloots au chevalier. Pad l'assommeur avait rempli consciencieusement sa besogne. Il avait apporté le paquet à Kévin, qui l'avait remis à Cornélius. Mais cette missive, O'Toole n'avait pu la lire. Elle était écrite en caractères étrangers, hébraïques, à ce qu'il supposait. Il avait tellement

fait qu'il avait, dans le courant de la soirée, mis la main sur un hébraïsant. Celui-ci lui avait bien assuré que c'étaient sans doute les lettres de l'alphabet hébreu, mais qu'elles ne répondaient à rien et que les mots n'avaient aucun sens. Cornélius avait donc là sous la main la vie ou la mort d'Ellen, et il ne pouvait agir!

Il avait la fièvre et son regard s'attachait sur le visage impassible d'Anacharsis, comme s'il eût voulu lui demander le secret d'où dépendait le salut de la chère lady.

De plus, il avait envoyé la nuit précédente un domestique jusqu'à Rochester pour hâter l'arrivée du marquis de Beaurevoir. Il n'en avait nulle nouvelle. Il en avait envoyé un autre à l'ambassade française. Celui-ci n'avait pu pénétrer jusqu'à l'abbé de Saint-Sauve, qui était absent, assurait-on.

La conversation languit de plus en plus. On attendait évidemment avec un redoublement d'impatience. Une rougeur fébrile monta aux joues d'Ellen, et ses grands yeux se tournèrent tristement vers Lionel qui la couvrait d'un regard d'adoration.

Jérémiah s'avança bientôt majestueusement. Il avait toutefois l'air extrêmement comique de quelqu'un qui traîne après soi un piége à loups et qui n'a pas le droit, sous peine de mort, de faire la moindre grimace.

— Il y a là un... quelqu'un, Mylady, qui assure être attendu et qui se dit le parent de Votre Seigneurie. Il se nomme le chevalier de Saint-Hurugues. Je n'ose me permettre...

— Le chevalier de Saint-Hurugues. Ah! Dieu soit loué. Introduisez-le promptement. Comment osez-vous, Jérémiah!

Et le chevalier, notre chevalier entra. Il était admi-

rable. Il portait fièrement son costume de cérémonie, costume qui avait été à la mode dans la viguerie de Tarascon, quelque vingt ans auparavant. Seulement l'habit, en petite étamine du Mans, était fort étriqué, la veste et les culottes en soie verte à ramages jaunes étaient éraillées; des bas de soie noire, roux et reprisés, des boucles de cuivre sur des souliers à talons rouges, et un immense crapaud renfermant les cheveux fantastiquement poudrés par les propres mains du chevalier, complétaient l'habillement. Il était soigneusement rasé, mais une déchirure qu'il avait à la joue gauche, un noir qui décorait le dessous de l'œil droit, une bosse au front et son nez zébré de rougeurs sanguinolentes, accompagnaient son costume de Cassandre d'une façon si bouffonne, et relevaient si bien en gaieté sa tournure, son profil, son nez surtout, déjà si risible, que la gravité anglaise n'y tint pas. Tout se borna d'ailleurs à un sourire, joyeux chez quelques-uns, et fort méchant chez la plupart des invités.

Il avait confié soigneusement ses pistolets à Jérémiah, qu'il vit clairement pour la première fois et qui lui arracha un geste de surprise; puis le baron, puis Cornélius, enfin Lionel! tous les gens qu'il avait dévalisés sur le grand chemin! C'en était trop; il fit un pas en arrière comme pour se sauver. Mais notre chevalier ne pêchait point par la timidité. Il se reprit, et il s'avança délibérément en soutenant son immense brette d'une main et en agitant, de l'autre, un petit tricorne dont les ailes tournoyaient d'une façon inusitée.

Il fit une révérence, que M. Vestris eût applaudie, avec trois pirouettes et un salut devant Ellen, qui était devenue cramoisie.

— Ma cousine, dit-il, je suis chargé de représenter auprès de vous d'abord mon honoré père, le marquis de Saint-Hurugues, qui soutient en ce moment un siége dans sa maison-forte, contre les sergents de la viguerie de Tarascon, qui prétendent saisir son mobilier, et en second lieu mon frère aîné, le vicomte, pour le moment enfermé dans la Bastille, à telles causes qu'il n'est point besoin d'exposer devant les étrangers.

Il s'inclina, baisa avec une désinvolture de bon goût la main tremblante d'Ellen, et se tourna vers Lionel :

— Mon cousin, je ne feindrai pas de ne point vous reconnaître. Si j'avais su que j'avais affaire à un parent, cette nuit, quand je me permis de vous emprunter une guinée, le pistolet à la main, sur le grand chemin de Sa Majesté britannique, j'eusse, sans aucun doute, serré moins fort le col de votre valet.

Le sourire se changea en rire étouffé. Lionel, embarrassé, ne répondit pas. Le chevalier tourna vers l'assemblée son œil poché et son nez marbré. Il fit une inclination digne et réservée, et avec un air de dédain bienveillant qu'Ovide eût pu prendre en parlant aux peuples de Scythie,

— Messieurs, dit-il, — car ayant quelques vérités peu agréables à vous dire, je dois feindre d'ignorer qu'il y a ici des dames, — un homme, même moins bien doué que moi du côté de l'observation, devinerait aisément ce qui se passe en vos esprits. Vous vous dites que la noblesse n'a pas été instituée par Dieu pour voler sur les grands chemins. Je vous prie de croire, messieurs, que ce n'est pas ainsi qu'elle se conduit en France et notamment dans la viguerie de Tarascon, et je vous prie surtout de me faire l'honneur d'être persuadés que

ce n'est pas ainsi que je me fusse conduit dans un pays civilisé.

Les assistants, si disposés qu'ils fussent à prendre l'affaire en raillerie et en mépris, ne purent retenir un geste. Lionel, que l'extrême délicatesse de son amour pour Ellen retenait et qui craignait de lui faire quelque peine en paraissant improuver un de ses parents en face de ces orgueilleux patriciens, Lionel se taisait toujours.

— Laissez de côté, messieurs, l'amour-propre national et la vue de vos vêtements brillants qui vous portent à croire que l'Angleterre est sortie de la barbarie, reprit le chevalier, d'un ton compatissant et bienveillant.

— Monsieur, dit Ellen en interrompant le chevalier, nous ne voulons pas douter que vous ne soyez le fils du marquis de Saint-Hurugues, on nous avait pourtant dit...

— Que les Saint-Hurugues devaient être un peu plus couverts de diamants que je ne suis, et que c'étaient des manières de petits princes dans la viguerie de Tarascon. Cela était vrai, ma cousine, au temps où mon grand-père épousa Brigitte O'Toole, la première des trois filles de sir Daniel O'Toole, mon arrière-grand-père et votre arrière-grand-oncle, émigré d'Irlande avec Jacques II, en 1691, après la bataille de Limerick. Mais voici deux pièces dont je me suis muni, un extrait de notre arbre généalogique, et la lettre que vous avez daigné écrire au marquis de Saint-Hurugues pour l'engager à passer la soirée à l'hôtel Saint-Albans, le 9 mars 1788.

Il remit à Ellen les deux papiers, en lui baisant la main avec beaucoup de saluts et de courbettes. Puis il se releva fièrement, et tandis que lady Saint-Albans parcourait tristement le manuscrit, il reprit son discours.

— Messieurs, savez-vous d'où me vient cet honorable

blessuré qui défigure mon œil, que j'ai naturellement beau et perçant? Je me promenais dans cette capitale de l'Angleterre. Je vis la canaille qui huait et lapidait un homme uniquement parce qu'il était vêtu à la française, avec le chapeau sous le bras, en cheveux longs, avec un habit galonné et une épée. Je me portai donc à son secours, comme il convient à un honnête gentilhomme. Voici ma récompense.

Il montra son œil poché.

— Ce nez, reprit-il, dont on s'est plu parfois à admirer l'élégante structure, n'a pas reçu de la nature, je vous prie de le croire, ces couleurs variées qui le distinguent actuellement. Mais je rencontrai sur le trottoir une sorte de perruquier qui me voulut faire descendre dans le ruisseau sous le prétexte que le haut du pavé lui était dû. Je résistai, une nuée de coquins me tomba sur l'échine et voici ce qui m'en resta. — Il toucha le bout de son nez. — Est-ce là un peuple civilisé? Je me permets de le demander.

Il promena un regard de défi sur l'assemblée qui muette, austère et froide, attendait évidemment que quelque incident la poussât dans un sens ou dans un autre.

— Je fus relevé par un homme qui avait évidemment hanté des contrées moins sauvages.

« — Mais, monsieur, me dit-il, vous ignorez complètement les mœurs de ce pays! Vous êtes Français, monsieur, je le vois à la noble générosité de votre conduite; eh bien! gardez-vous de le paraître, jamais un enfant ou un homme ne résistera au bonheur de cracher sur vous. Et de tous ces gens que vous rencontrez, il n'y en a pas un sur mille qui ne soit convaincu que vous

autres Français vous vivez uniquement de souris, de chats, de soupe maigre et de grenouilles. »

— Je remerciai ce sage et bienveillant Anglais, il me quitta et je m'aperçus qu'il m'avait enlevé ma dernière, je dois dire mon unique guinée. Est-ce cela un pays civilisé?

Il fit un geste de dégoût un peu vif, qui commença à faire monter la rougeur aux visages jusque-là les plus impassibles.

Après avoir promené un nouveau regard de défi sur l'assemblée, le chevalier acheva son discours.

— Si bien, que ne voulant pas me présenter chez ma noble et chère parente, chez la comtesse de Saint-Albans, sans une frisure décente, je fus obligé de me louer pendant quelques heures pour faire des commissions...

Cette fois, c'était trop fort; et il n'y avait plus de doute à avoir. Jusque-là ce personnage eût pu passer pour un excentrique, et sa gueuserie, bien présentée comme originale, eût eu un succès peut-être considérable. Il eût pu devenir pendant quelques semaines une sorte de lion, et attirer sur lady Ellen plus de faveur que de mépris. Grotesque, insolent, cynique, voleur même, tout cela pouvait passer. Mais domestique!

Lady Rutland se leva. Elle s'avança vers Ellen d'un air impérieux et froid qui serra le cœur de la jeune femme. Celle-ci redevint aussi pâle qu'elle était rouge tout à l'heure, et malgré sa fierté naturelle, elle ne put s'empêcher de jeter sur la duchesse un regard de douce supplication qui amena sur les lèvres de Sa Grâce un sourire implacable et haineux.

— Milady, dit celle-ci, avec une révérence très-cérémonieuse, je vous félicite des illustres alliances que

vous avez sur le continent. Je suis persuadée, d'ailleurs, qu'il n'y a dans ce pays peu civilisé aucun portefaix qui puisse lutter de bonne grâce avec monsieur votre parent dans l'art de porter les paquets.

Chacune des dix dames présentes suivit, avec un compliment analogue, où la politesse des mots servait uniquement à mettre mieux en relief l'insolence des pensées. Lionel, grave et froid, saluait chaque dame. Cornélius se tordait les mains avec rage. Un sourire d'aise se jouait sur les paupières clignotantes du baron Prussien.

Quand les dames eurent achevé leurs révérences, le chevalier bondit littéralement au-devant d'un des lords qui s'avançaient. Il s'arrêta brusquement, parut faire un effort sur lui-même et dit d'une voix dont le calme tranchait avec la vivacité bouffonne de ses gestes précédents :

— J'ai beaucoup voyagé, mylords. Je n'ai pas encore vu un pays où l'on insultât une femme sans que quelqu'un protestât. Le bon ton ne permet sans doute pas à mylord Saint-Albans de prendre la parole. C'est moi qui parlerai. Et je dis, je dis que si l'un de vous, messieurs, ajoute un mot à ceux qui viennent d'être prononcés, c'est au chevalier de Saint-Hurugues qu'il aura affaire.

Quelques-uns des jeunes lords haussèrent les épaules. La colère reprit Saint-Hurugues.

— J'ai l'apparence d'un gueux, n'est-ce pas. Mais je vous fais à tous de l'honneur en vous défiant. Gédéon de Saint-Hurugues montait aux murs de Saint-Jean-d'Acre, à côté du grand roi saint Louis, quand vos ancêtres étaient encore occupés à brasser de la petite bière dans le comté de Northumberland.

— C'est assez, dit froidement le plus vieux des assistants. Mylord Saint-Albans, nous vous remercions de

nous avoir donné la comédie. Mylords, nous pouvons nous retirer.

— Vous êtes venu ici pour notre malheur, monsieur le chevalier, dit froidement Lionel à Saint-Hurugues. Je n'espère pas l'honneur de vous revoir.

Le chevalier suivit, la tête haute, les Anglais qui avaient déjà quitté le salon.

Lionel se retourna vers Ellen. Elle était étendue, pâle, les yeux clos, sans apparence de vie, sur son fauteuil. Il poussa un cri déchirant, se précipita sur elle, la couvrit de baisers et la souleva dans ses bras. Cornélius et Cloots s'avancèrent.

— Non, non, je la porterai seule. Je veux la porter dans son appartement, dit-il d'un air égaré.

— Au moins, dit Cloots à son Poméranien, — car Jérémiah et plusieurs domestiques étaient accourus au cri de Lionel, — au moins porte ce fauteuil, afin que, si Sa Seigneurie se sent fatiguée dans le trajet, elle puisse y poser un instant son précieux fardeau.

Il fit au domestique un signe qui échappa à Cornélius, tout préoccupé de la malade.

Le cortége funèbre se mit en marche, précédé de quelques valets portant des lumières, et il s'engagea dans les corridors qui menaient à l'appartement particulier d'Ellen.

Cloots escortait Lionel. Cornélius, un peu en arrière, était suivi par le laquais prussien. Jérémiah marchait à quelque distance.

Tout à coup on entendit un grand cri. Lionel se retourna. Cornélius était étendu sur le sol, rendant le sang par le nez et les oreilles. Le fauteuil gisait à côté de lui, et le Poméranien oscillait en se retenant à la muraille.

Il avait glissé et laissé tomber le lourd meuble si malheureusement qu'il avait atteint à la tête le jeune Irlandais.

Lionel fit un signe. On emporta le pauvre Cornélius qui se débattit un instant, en poussant des exclamations et des malédictions. Mais, après quelque résistance, il s'évanouit.

Lionel arriva à la chambre à coucher d'Ellen qu'il posa sur un lit.

— Entrez, dit-il à Cloots, vous êtes mon meilleur, mon seul ami. Jérémiah, tenez-vous à la porte.

Il fit respirer des sels à la malade, qui ouvrit bientôt des yeux effarés.

— Ah ! Lionel, murmura-t-elle, Lionel, mon bien-aimé !

Elle se redressa brusquement.

— Tu me vengeras de l'ennemi qui me tue. Jure-le ! Ah ! mon Lionel, tu n'épouseras jamais une autre femme que moi. Ah ! jure-le !

— Je le jure, et je te fais ces deux promesses sur ce qu'il y eut jamais de plus sacré parmi les hommes.

Ellen était retombée sur son lit.

Cloots s'approcha en tenant un verre à la main.

— Prenez cela, Milady, dit-il d'une voix ferme et froide, c'est la potion que le docteur O'Toole a préparée et qui vous a fait tant de bien jusqu'ici.

Ellen ne répondit pas. Puis elle se releva encore :

— Lionel, je veux que vous envoyiez chercher un prêtre, un prêtre catholique. Où est Cornélius ? Il sait où il demeure. Kevin le sait aussi.

Et regardant le verre que lui tendait Cloots, elle le repoussa doucement.

— Oui, je sais, vous êtes notre ami dévoué. Mais pas

de médecin, pas de drogues jusqu'à ce que le prêtre soit venu.

Cloots tressaillit légèrement. Il parut hésiter. Il alla reposer le verre plein sur un guéridon, dans le voisinage duquel il se tint, comme s'il eût voulu en défendre l'approche.

Lionel ordonna à Jérémiah d'aller chercher le prêtre. L'Écossais protesta qu'il aimerait mieux souffrir le martyre. Sur un geste impérieux du comte, il s'éloigna en maudissant la vieille prostituée des Sept-Collines.

Une demi-heure se passa. Ellen restait les yeux fermés. Parfois un serrement de main montrait à Lionel qu'elle pensait à lui. Celui-ci, qui la voyait si pâle et presque inanimée, sentait son cœur battre à grand bruit, et il lui semblait que lui aussi allait rendre l'âme.

Un vieillard entra bientôt suivi par Jérémiah qui serrait les poings et lançait mille malédictions à mi-voix. Cloots se rendit dans la chambre voisine après avoir caché derrière quelques livres le verre plein. Lionel l'avait précédé. Il était étendu, haletant, sanglotant, sur un sopha. Bientôt on ne l'entendit plus. Cloots lui avait fait respirer un flacon qu'il portait sur lui.

— Mylord a perdu connaissance, dit Jérémiah à voix basse. Que faut-il faire?

— Portons-le, lui aussi, un instant sur son lit. Ce n'est rien. Il vaut mieux qu'il se repose un instant.

— Oui, cela est pour le mieux, dit un nouveau personnage qui entrait sans bruit.

— Sir John Godley Dooblebeer!

— Lui-même, à qui Kevin vient de raconter toute l'aventure. Mais je venais annoncer à lady Ellen que le marquis de Beaurevoir me suit, m'accompagne....

— Ah! sir John, chassez-moi tous ces maudits Français, ils nous ont fait assez de mal...

— Veuillez parler respectueusement de Mlle de Rosèle, monsieur, s'écria vivement le baronnet. Mais vous avez raison. Je vais les congédier et je reviens tenir compagnie à mon pauvre Lionel.

Il s'éloigna. Cloots et Jérémiah laissant Lionel toujours sans mouvement aux soins de Kevin, se dirigèrent vers l'appartement de mylady.

Le prêtre quittait la chambre de la malade. Ils y entrèrent sans bruit. Elle s'était soulevée sur un de ses bras.

— Et Lionel? demanda-t-elle. Ah! Il faut que je le voie..

— Le cher lord, dit Cloots, n'a pu résister à son angoisse. Il s'est évanoui. Il repose dans son appartement.

Elle jeta un regard profond sur le baron.

— C'est égal, murmura-t-elle. Le prêtre ne m'absout qu'à la condition de ne pas conserver ces méchantes pensées. Je ne les garderai pas une minute encore. Jérémiah, apportez-moi de l'encre et du papier. Bien, soulevez-moi, mon vieil ami. Là, reprit-elle après avoir écrit, me voici l'âme en paix. Cachetez cela devant mes yeux. Bien. Maintenant approchez.

Elle lui mit dans la main la lettre qui venait d'être scellée.

— J'espère que demain je serai guérie. Mais quoi qu'il arrive, Jérémiah, jurez-moi que ces papiers, vous ne les remettrez à nul autre qu'à Mylord. Jurez-le.

— Je le jure.

— Bien, mon ami. Maintenant, baron, donnez-moi ce verre. Pourquoi Cornélius n'est-il pas là? Mais cette drogue m'a toujours fait tant de bien!

Anacharsis Cloots apporta vivement le verre.

Qu'y avait-il dans son regard qui étonna Ellen? Recevait-elle quelqu'un de ces étranges et mystérieux avertissements que les chrétiens appellent la voix du bon ange et que les philosophes nomment l'instinct de la vie! Elle hésita, regarda fixement Cloots de ses grands yeux effarés. Celui-ci était redevenu impassible.

— On m'a dit, un voyant d'Écosse, que je serais reine, que je mourrais de mort violente, que mon ombre me survivrait et verrait supplicier mon assassin. C'est folie.

Elle but et elle retomba inanimée sur son lit. Une femme de chambre qui se tenait dans le coin le plus éloigné de la grande pièce s'approcha.

— Elle dort, dit-elle. Mylady n'a jamais voulu que moi seule pour la veiller. Je suffirai à la tâche. Demain Mylady sera guérie. Vous pouvez la laisser reposer. Il n'y a nul besoin de médecin. Je connais ce mal depuis neuf mois que je le soigne.

Les deux hommes s'éloignèrent.

— Savez-vous ce que c'est que ce papier que lady Ellen vous a remis? C'est tout simplement quelque mystère jésuitique pour pousser lord Lionel à se convertir au papisme. Vous connaissez l'influence de Milady sur lui. Et si elle venait à mourir, — car je n'augure pas bien de son état, — Mylord se croirait obligé à dépenser sa vie et sa fortune pour restaurer le pape et les jésuites sur le trône d'Angleterre.

— Je le pensais, murmura Jérémiah!

— Et qu'allez-vous faire? Prêterez-vous les mains, vous...

— Jamais. J'ai juré, continua-t-il en clignant de l'œil avec cette malice écossaise si renommée pour sa four-

berie dans les trois royaumes, que je ne remettrais pas cette lettre à d'autres qu'à Lionel. Eh bien! je vous jure que je ne la remettrai ni à lui, ni à d'autres.

....

Dans la matinée du troisième jour qui suivit cette terrible nuit, lord Lionel et sir John Godley étaient debout à côté du lit où Cornélius était couché. La tête du jeune docteur était entourée de linges, il était pâle, et ses lèvres remuaient convulsivement. Lionel, lui, était livide, ses prunelles brillaient d'une flamme furieuse et tout son corps était agité d'un tremblement violent.

— Nous venons de l'enterrer, dit-il d'une voie rauque. Je n'ai bu, ni mangé, ni dormi depuis trois jours. Maintenant, je vais me soigner. Il faut vivre pour la venger, hé! John? L'aristocratie anglaise l'a tuée. Je déclare la guerre, implacable, mortelle, à l'aristocratie de tous les pays.

— Je suis votre homme, Lionel, mon pauvre vieux camarade. J'adorais celle que..,

— Et le baron von Cloots? demanda Cornélius d'une voix basse.

— Il n'a pu résister à sa douleur. Il est parti pour la France. Nous suivrez-vous, mon ami? Voulez-vous jurer avec nous d'employer tout ce que vous avez de force, d'intelligence, de passion, de colère à écraser cette aristocratie infâme qui a tué Ellen?

— Excusez-moi, Mylord. Il faut que j'apprenne l'hébreu... Je vous répondrai dans trois ans.

PREMIÈRE PARTIE

HÉLÈNE DE BEAUREVOIR

I

DEUX COMMIS VOYAGEURS DES GRANDS CLUBS

Le vendredi 20 juillet 1792, à deux heures du matin, le courrier de Paris à Boulogne-sur-Mer n'était pas encore arrivé — quoique ce fut l'heure réglementaire — à Samer, gros bourg de 1,650 habitants, situé dans l'ancienne province de Picardie, à 52 lieues de Paris, à deux postes (quatre lieues) de Boulogne.

En plein jour, ce retard eût pu causer quelque émotion. L'événement du 20 juin dernier, la facilité avec laquelle la populace des faubourgs parisiens avait pu envahir les Tuileries, l'annonce, qui courait, d'une prochaine et plus violente tentative pour renverser définitivement la monarchie, avaient porté l'inquiétude dans beaucoup d'esprits. Ce retard eût donc aisément changé l'inquiétude en agitation à cette époque où l'exaltation était devenue l'état normal de la France presque entière.

Mais la bourgade paraissait dormir. L'aube s'annon-

çait à peine par une teinte grise qui montait paresseusement à l'orient. Tout était obscur, sauf en un coin, à l'extrémité occidentale de la grande place du bourg, où trois ombres s'agitaient devant deux petites lanternes placées au pied de la muraille d'une grande maison.

Cette grande maison, c'était l'auberge de *La Ville de Versailles*, en face de laquelle le courrier s'arrêtait ordinairement. Deux de ces ombres représentaient les palefreniers qui avaient posé leur lanterne à terre et maudissaient, en baillant, l'incident qui leur enlevait une heure de sommeil.

La troisième ombre appartenait à un voyageur, arrivé la veille à Samer et qui attendait, en jurant furieusement, la venue de cette voiture où il comptait trouver place pour Boulogne.

Un quatrième personnage, venant de l'intérieur de l'auberge, parut sur le seuil où il se tint silencieusement, portant à la main une grosse lanterne. C'était Walleri, aubergiste et garde-sergent du bourg. Le voyageur se tourna vivement vers lui.

— Et vous ne pouvez même pas me garantir une place dans cette maudite voiture qui me fait, depuis près d'une heure, faire le pied de grue ? dit-il d'une voix irritée.

Walleri secoua négativement la tête.

— Eh bien ! que le diable emporte Voltaire, si je n'y monte pas, de gré ou de force !

L'aubergiste haussa ses larges épaules avec un flegme qui acheva d'exaspérer le voyageur. Il se rapprocha du seuil.

— Avez-vous entendu parler d'une feuille qui a pour

titre l'*Orateur du Peuple* et d'un homme qui la rédige et qu'on nomme Fréron ?

— Non, répondit sèchement l'aubergiste.

— Ah ! voilà qui rabat les fumées de l'orgueil. Soit, on n'est pas un grand homme dans le bourg de Samer. On se contentera de l'être à Paris et dans le reste de l'univers. En tous cas, regardez-moi et voyez si je parais homme à faire une vaine fanfaronnade.

Walleri leva sa grosse lanterne qui éclaira une tête expressive, des traits énergiques, une face large, aux pommettes saillantes, au menton carré, des yeux faciles à enflammer jusqu'à la fureur féroce, mais dont l'expression habituelle était très-fine et douce jusqu'à la caresse.

C'était bien ce Fréron qui était devenu célèbre, depuis que nous l'avons présenté, très-sommairement, à nos lecteurs, et en qui les âpres préoccupations de l'ambition n'avaient pas diminué la fatuité. Il éprouvait toujours, à l'âge de vingt-cinq ans où il arrivait, une joie naïve à montrer son visage, qui eût paru, en effet, assez caractérisé à tout homme qui n'eût pas connu la grande figure de son illustre père. Il en représentait tous les traits, mais amollis, presque vulgarisés.

La lèvre énergique du vieux Fréron s'était desserrée et efféminée ; le grand nez aquilin avait perdu la correction des lignes ; le menton n'avait plus l'implacable obstination ; et l'œil qui conservait peut-être plus de la physionomie paternelle, avait pourtant voilé de mollesse le pénétrant rayonnement de la prunelle du grand critique.

— Prenez patience, dit gravement le paysan. Écoutez le roulement. Voilà la malle qui monte à un fameux trot.

Elle arriva bientôt en face de l'auberge. Les palefreniers sautèrent à la bride des chevaux fumants qu'ils dételèrent, tandis que de la Poste, située à l'autre extrémité de la place, on amenait l'attelage destiné à les remplacer.

Walleri éleva la lanterne et en diriga les rayons vers la voiture pour voir s'il n'en sortait pas quelque client. Le courrier réveilla un homme qui ronflait bruyamment à ses côtés.

— Monsieur le voyageur, cria-t-il. ,

— Citoyen voyageur, s'il te plaît, animal ! dit celui-ci en se réveillant brusquement.

— Citoyen voyageur, reprit humblement le courrier, nous voici arrivés au bourg de Samer, où vous désirez vous arrêter.

-- C'est bien, citoyen courrier, conclut le voyageur de sa voix sonore et harmonieuse. Tache de distinguer dorénavant un patriote d'un chien d'aristocrate.

Il tira avec une tranquillité affectée une paire de pistolets de la poche de la voiture, et boucla soigneusement autour de sa ceinture un grand sabre de cavalerie. Malgré cet attirail militaire, il était habillé en civil, fort singulièrement du reste. Son costume était, en effet, un mélange d'élégance et de grossièreté, comme d'un homme que les instincts naturels poussent au luxe, et qui croit devoir sacrifier à la démocratie régnante. Ses bas de soie à larges raies tricolores et ses souliers à fines boucles d'argent juraient avec ses culottes de gros drap roux ; de même qu'une cravate de mousseline, tombant en guise de rabat sur le gilet, paraissait follement coquette à côté de l'habit à pans écourtés qui était l'acheminement vers la carmagnole.

Il enfonça sur son front un chapeau rond, orné d'une cocarde tricolore, et tout autour duquel on voyait tracés à la craie les restes de cette inscription fort à la mode de Paris : *Pétion ou la mort.*

— Le courrier qui va sur Paris, venant de Calais, passe ici dans le courant de la journée, n'est-ce pas, citoyen courrier ? dit-il en sautant lestement hors de la voiture.

— Oui, citoyen voyageur, à une heure de l'après-midi.

— C'est bon. A ton arrivée à Calais, retiens une place pour moi.

Il s'avança vers l'auberge. En même temps, Fréron, qui était rentré dans la maison pour y prendre une valise, en sortit brusquement et se précipita vers la voiture. Il heurta, dans l'obscurité, le nouveau venu, qui poussa un juron :

— Cochon couronné ! hurla-t-il, voilà un provincial qui a trop de deux oreilles !

En entendant cette voix, Fréron tressaillit. Puis il éclata en un rire amer et il reprit d'une voix railleuse :

— Que le diable emporte la carcasse d'Arouet ! Voilà un parisien qui aurait besoin d'une fameuse poche pour y mettre cette langue-là !

Le nouvel arrivé fit à son tour un geste de surprise. Il saisit Fréron par le poignet et l'emmena à quelques pas plus loin, hors de l'ombre des maisons, dans la partie de la place où l'aube blanchissante laissait tomber quelques vagues lueurs.

— Courrier, mon ami, cria-t-il, ne bouge pas avant dix minutes, si tu ne veux pas recevoir un peu de plomb dans la caboche.

— Et on crie contre les anciens aristocrates ! C'est ce gueux-là qui nous a fait perdre près d'une heure, en me forçant de l'attendre dans chaque ville, Walleri, hé, dit le courrier à voix basse à l'aubergiste.

Mais celui-ci fit un signe de tête au courrier et, posant sa lanterne sur le seuil, il s'éloigna en rasant les murailles et en se tenant dans l'ombre. Il s'arrêta devant un petit hôtel, situé sur la place, à trois maisons de distance de l'auberge ; et voyant les deux personnages s'arrêter, eux aussi, en face de cet hôtel, il poussa le montant d'une fenêtre du rez-de-chaussée. La fenêtre céda. Walleri sauta, sans bruit, dans une pièce tout obscure.

— C'est Walleri, dit-il à mi-voix. Êtes-vous là, monsieur le chevalier de Beaurevoir ?

— Oui, répondit une voix sourde à côté de lui.

— Chut. Je viens vous dire qu'il n'y a plus moyen de prendre la malle pour aller à Boulogne au devant de Mlle de Rosèle. Voyez-vous ces deux hommes-là ! Deux républicains, j'en suis sûr ! Mais écoutez. On entend quelques mots de leur bavardage.

— Fréron ! s'était écrié l'homme au grand sabre, je l'avais cru reconnaître à la voix.

— Lui-même, Tallien, mon compère, répondit l'autre en conservant son ton amer et railleur. C'est aussi à la voix que je t'ai reconnu, car, le diable emporte ce vieux singe d'Arouet, tu as réussi à t'encanailler, Jean-Lambert Tallien. Je me demande ce que tu as fait de la distinction de ton langage habituel.

— Je veux rappeler que je suis fils du maître d'hôtel d'un ci-devant marquis, répondit Tallien en raillant à son tour, comme toi tu veux faire oublier que tu es le filleul d'un roi.

— Pas mal. Mais que m'importe si tu courtises le faubourg Saint-Antoine, après avoir courtisé le marquis de Bercy, Alexandre de Lameth et le directeur du *Moniteur*. Tu n'es plus secrétaire, tu n'es plus prote, tu es jacobin. Peut-on savoir ce que tu viens faire ici ?

— Sans doute. Ce que je viens faire ici ? Je viens surveiller les menées de la Cour.

— Vraiment ! les menées de la Cour dans ce bourg perdu, à cinquante lieues des Tuileries ?

— Justement. Tu sais bien que le chevalier de Beaurevoir, dont le père est un des meneurs du parti aristocrate et qui est, lui-même, le chef de la fédération royaliste du nord de la France, doit débarquer cette nuit d'Angleterre à Calais et passer ici ce matin, dans une voiture qui contient, paraît-il, des sommes immenses, des armes, peut-être, et des papiers importants.

— Oui, je sais cela. Je sais aussi que celui qui a donné ces renseignements au Comité secret de la Démocratie est le plus sûr des espions patriotes, celui qu'on connaît uniquement sous le nom de l'*Ennemi*, celui que personne n'a jamais vu, mais qui n'a jamais trompé, car il a un rang à la Cour et il sait tout ce qui s'y passe. Eh bien ?

— Eh bien, je pourrai bien mieux surveiller le maudit Beaurevoir et diriger tout ici que dans une grande ville comme Boulogne.

— Diriger quoi ? dit vivement Fréron. Tu n'oublies pas qu'après un gros débat, il a été décidé qu'il y avait intérêt à laisser Beaurevoir en sécurité pour quelque temps et qu'il fallait ne pas arrêter cette voiture.

— Eh ! je le sais bien ! riposta Tallien d'un ton maussade. Cela empêche-t-il de se renseigner sur les menées

des royalistes ? Mais toi, que viens-tu faire dans ces parages ?

— Je viens surveiller les menées de Philippe d'Orléans.

— Comment ! ici ?

— Eh ! oui, j'attendais hier au passage un Anglais, un de nos *frères* d'Angleterre, dit-il en ricanant ; mais de ces *frères* qui sont surtout amis d'Orléans, lord Saint-Albans, dont tu as souvent entendu prononcer le nom. Il n'est pas arrivé. Je pousse jusqu'à Boulogne pour savoir d'où vient le retard.

— Et tu es bien sûr que ce lord Saint-Albans doit passer par ici ?

— Parbleu ! s'écria-t-il en élevant la voix. C'est toujours l'*Ennemi* qui a donné le renseignement.

Dans la pièce obscure, le chevalier de Beaurevoir, qui écoutait de son mieux, saisit brusquement le bras de Walleri.

— Je donnerais ma vie, dit-il, pour savoir qui est cet espion si bien renseigné sur ce qui se passe à la Cour. Mon père a des soupçons et mon frère, l'abbé de Saint-Sauve, nous a écrit d'Angleterre que son ami Cornélius O'Toole croit être sur la trace.

— Oh ! oh ! dit Fréron, en montrant la maison où le chevalier venait de heurter un meuble, il me semble que j'entends du bruit, là, dans cette direction. Hé ! oui, c'est bien la maison qu'on m'a indiquée comme celle d'un aristocrate, un nommé M. de Montolieu, commandant la milice du bourg.

Ils se rapprochèrent de l'hôtel de Montolieu. La croisée avait été repoussée sans bruit.

— Nous nous sommes trompés; mais, reprit Tallien, qu'est-ce que tu dois faire de ton lord anglais?

— Hum! c'est délicat. Nous sommes encore un peu les alliés de ce scélérat d'Orléans, que nous avons berné et dont nous n'avons pas encore tiré tout ce qu'il peut donner. Voici ce qui est convenu avec l'*Ennemi :* Si la voiture de lord Saint-Albans contient, en effet, quelque chose qui vaille la peine d'être saisi, il y aura, quand la voiture passera dans un endroit, aux environs d'Abbeville, où nos amis sont rassemblés, un mouchoir à la portière. Alors on verra à traiter mylord et son équipage révolutionnairement.

Ils firent quelques pas en s'éloignant. Walleri ouvrit de nouveau la fenêtre :

— Nous n'avons pas entendu grand chose, dit-il, mais assez combien heureusement vous avez été inspiré en revenant d'Angleterre deux jours plus tôt, ainsi que Mlle Hélène de Beaurevoir.

— Oui, et il n'y a pas moyen d'aller au-devant de Louise de Rosèle, qui débarque cette nuit à Boulogne; je ne ferais que la compromettre. Je laisse Mlle de Beaurevoir, la chère Hélène, ici, sous la garde de M. de Montolieu et la tienne. Moi, il faut que je parte dans une heure, et que je passe la journée à parcourir tout le pays. Hélène sait qu'elle doit partir, quoi qu'il arrive, aujourd'hui même pour Paris; oui, quoi qu'il arrive. Heureusement, aucun des coquins d'ici ne connaît notre parenté avec Louise de Rosèle. Je rejoindrai en chemin, auprès d'Abbeville, la chaise que celle-ci amène d'Angleterre.

— Bien, monsieur le chevalier, soyez en paix. Je sais tout ce que cette voiture contient de précieux. C'est le salut de Sa Majesté, et peut-être de la pauvre France.

Il sauta légèrement sur la place et regagna sans bruit la porte de son auberge. Le courrier claquait mollement du fouet, pour témoigner prudemment de son impatience.

Les deux démocrates étaient revenus près des chevaux. Fréron, qui était muet et réfléchi depuis un instant, monta sur le marchepied de la voiture. Puis il fit un saut en arrière et saisissant, à son tour, Tallien par le poignet :

— Tallien, dit-il à mi-voix, tu me caches quelque chose, et quelque chose de nuisible à la Révolution. Tu as une passe avec le sceau du club des Jacobins ?

— Comme tu en as une avec le sceau du club des Cordeliers, Fréron.

— Et contre-signée Robespierre, Tallien ?

— Comme la tienne est contre-signée Danton, Fréron.

— Robespierre, vois-tu, c'est un endormeur. Il s'est niché dans la Constitution comme le rat dans le fromage. Il rêve de devenir le pédagogue et le régent d'un prince constitutionnel et il veut tout arrêter à l'endroit où il se trouve bien. Je te dis que c'est un plat ambitieux.

— Tu le confonds avec Danton, Fréron. C'est lui qui, habitué au tumulte, n'ayant rien à gagner et tout à perdre à l'apaisement et à un ordre régulier de gouvernement, n'ayant plus rien à voler à Philippe-Égalité, qui est ruiné, ni à la Cour qu'il a trop souvent trompée, c'est lui qui veut le tapage pour montrer la force de ses poumons, et qui trouble l'eau pour y pêcher de nouveaux poissons.

Fréron laissa échapper un éclat de rire.

Il sauta dans la voiture, se promettant de revenir dans la matinée pour surveiller Tallien. La malle partit.

Tous deux avaient raison. La politique de Robespierre — politique fort bien dissimulée du reste — avait pour but de garder la monarchie dans cet état de faiblesse qui en faisait l'esclave de la démocratie. La politique de Danton voulait, au contraire, donner à la Cour quelque hardiesse qui l'encourageât à la lutte et la poussât à tenter quelque mouvement contre-révolutionnaire.

Tallien, reprenant ses allures de tranche-montagne, entra dans l'auberge à la suite de Walleri. Ils s'arrêtèrent dans une grande cuisine obscure. L'aubergiste posa sur les carreaux rouges recouvrant le sol sa lanterne, qui répandit autour d'elle une petite lumière brumeuse.

— Décidément, murmura Tallien en reniflant, ça sent toujours les choux. C'est étonnant comme ce légume me persécute depuis que je me suis mis à aimer la patrie. Citoyen, continua-t-il d'une voix emphatique, je suppose que tu es un bon citoyen? Dis oui, ou je te passe mon sabre au travers du corps.

— Je dis que je suis un vieux soldat du régiment de Picardie, et que vous ne me passerez pas votre sabre au travers du corps.

— Ah! fit Tallien en s'avançant vers la lanterne qu'il prit et qu'il leva à la hauteur du visage de l'aubergiste.

Celui-ci se tenait les bras croisés, et son regard calme se fixait sur la figure de Tallien, figure agréable et sans vigueur, dont l'ovale un peu rétréci faisait ressortir la largeur du front.

Le nez fort long, qui commençait en bec d'aigle et finissait en pied de marmite, décélait ainsi tout le caractère du personnage, de ce Tallien sans grandeur qui fit une grande chose; de cet homme sans génie qui sauva la France; de cet être sans fierté qui rendit la fierté à la jeunesse parisienne, et dont l'esprit souple et prompt aux assimilations lançait des éclairs qui semblaient présager la foudre et qui servaient simplement d'annonce à une farce des Folies-Dramatiques.

La bouche sensuelle, grossière, mais largement ouverte et fort mobile, était bien celle qui convenait à cette nature plate et vulgaire, admirablement douée pour la comédie et la rhétorique, plus corrompue que foncièrement méchante, et aussi capable d'un élan vigoureux qu'impropre à la persévérance.

— Tu es un brave, dit-il en reposant la lanterne sur les carreaux. Donne-moi un renseignement. Le président du club des patriotes du pays se nomme Vasseur, n'est-ce pas ? Où demeure-t-il ?

Walleri s'avança sur le seuil, suivi de Tallien. L'aube claire s'était illuminée de rayons jaunes qui rendaient les objets distincts autour de la longue place, calme et encore déserte.

— Voyez-vous cette rue là-bas, au bout de la place, dans la direction du soleil levant. A gauche de la rue, c'est la Poste-aux-Chevaux, à droite c'est l'église. En dessous de l'église, vous voyez une petite maison. C'est celle de Vasseur, *pansu* Vasseur, comme on dit, mauvais cordonnier et bon patriote.

— Cet aubergiste me plaît, cria Tallien qui s'éloigna en riant; quelque chose me dit qu'il ne mourra que de ma main.

Walleri avait fermé son auberge et s'était rendu chez M. de Montolieu.

Tallien, arrivé en face de la maison indiquée, frappa rudement à la porte. Une tête salement embeguinée parut à une petite fenêtre et une voix féminine se mit aux injures champêtres. Une tête mâle, ornée d'un bonnet de coton bleu, parut derrière les coiffes, et après avoir échangé quelques mots avec Tallien, reparut à la porte qui s'ouvrit.

Le jacobin entra et se trouva en face d'un gros homme en chemise courte.

— Tu es le citoyen Vasseur qu'on surnomme le *Pansu* et le *Patriote*. J'espère, dit sincèrement Tallien, que tu mérites autant l'un de ces surnoms que l'autre! Tu connais çà?

— Ha, *merdiu!* c'est le sceau de la Société des Amis de la Constitution.

— Appelle-nous le club des Jacobins. La Constitution est une vieille loque que tu peux ajouter, si tu veux, au bout de ta chemise qui a été faite économiquement. Connais-tu ça?

— La signature de Robespierre, s'écria Vasseur avec émoi.

— Maintenant, lis.

— « Ordre à tous les frères, amis, affiliés de la Société, d'obéir, au risque de la vie et de la fortune, aux ordres du porteur. Le salut de la patrie le requiert. » Je suis prêt, dit Vasseur, en se redressant orgueilleusement dans son vêtement insuffisant.

— Je soupçonne que la citoyenne ton épouse est sourde, sinon muette.

— Hum! ni l'un ni l'autre.

— Ferme donc la porte de la chambre où reposent ses chastes appas. Je suppose que c'est là que tu déposes tes vieilles bottes. Phu! phu! C'est effrayant comme ce climat développe les odeurs. Ca sent terriblement le vieux cuir en Picardie. Allons, j'espère que ton haleine respire la haine de la tyrannie. Ne réponds rien. Nous n'avons pas le temps de nous réjouir. Il faut sauver la patrie. Il s'agit... Tu m'écoutes attentivement.

— Merdiu! si je vous écoute, dit Vasseur en mettant un vieux tablier de femme pour se réchauffer. Je n'ose même pas me baisser pour chercher mes grègues.

— Il s'agit donc d'arrêter ici, tu entends, une voiture qui va passer dans quelques heures et qui contient le chevalier de Beaurevoir et une jeune fille, sa sœur, et peut-être un jeune homme, un abbé de Saint-Sauve, son frère. Tous scélérats, ces brigands de Beaurevoir, et les plus grands ennemis de la patrie, les plus grands amis du cochon couronné. Ils tiennent entre les mains les fils de la conspiration destinée à faire réussir, d'ici à un mois, la contre-révolution royaliste. Il faut que cette voiture soit pillée ici, et les voyageurs exterminés, tu entends.

— Ça, c'est impossible, répondit nettement Vasseur. Le pays n'est pas encore suffisamment régénéré. Il est encore abruti sous les préjugés et le fanatisme. Mais je puis arrêter la voiture.

— Voyons ça?

— Je puis créer une sorte d'émeute. Je vais faire courir le bruit que les Anglais débarquent et que les parents d'émigrés s'arment pour venir égorger les patriotes. Une fois ce bruit lancé, je jure d'arrêter la voiture jusqu'au soir, de façon à ce que, partant de nuit, vous

puissiez arranger, sur la route, dans un endroit plus avancé que les gens d'ici et pendant qu'il ne fait pas clair, le pillage qu'il vous faut.

— Tu es un homme fort. Robespierre saura ton nom. Et moi je te permets de me tutoyer. Ah! bon, allons bon! voilà une odeur de choux qui perce sous les vieilles bottes. Mais c'est une persécution. Qu'est-ce que j'ai fait à ce maudit légume. Adieu. Nous nous sommes bien entendus. Au revoir. Je t'accorde le droit de me tutoyer au fond de tes pensées. Que le diable emporte cet infernal végétal!

Il s'éloigna vivement. Quelques instants après, Vasseur, après avoir ajouté quelque chose à son costume étrangement succinct et notamment une des trente vieilles paires de bottes confiées à ses soins négligents, sortit pour préparer le débarquement des Anglais.

II

PANORAMA D'UNE BOURGADE EN 1792

Peu d'heures après cette conversation, le bourg s'était rempli de bruit. La place, tout à l'heure si calme, devint aussi animée qu'en un jour de foire, mais pleine d'une foule autrement violente. Le tambour battait, la cloche de l'église et la clochette de l'abbaye sonnaient le toscin d'alarme.

Tout d'abord, au milieu de cette place, on n'apercevait qu'une masse confuse et bouillonnante, suivant des courants divers qui se déplaçaient brusquement en s'entrechoquant; et l'on n'entendait qu'un murmure puissant et menaçant. Mais bientôt l'œil, l'oreille et l'esprit s'habituaient au tumulte, et au milieu de ce pandémonium l'on distinguait la multiplicité des bruits, on percevait la variété des impressions.

La plus fiévreuse impulsion était donnée par une troupe hurlante, composée de gens déguenillés, mais qui compensaient la modestie de leur accoutrement par un grand déploiement de tyrannie. La troupe portait un drapeau sur lequel était écrit : *Société des amis de la Constitution;* et commandée par les lieutenants de Pansu Vasseur, elle courait autour de la place, en enjoignant aux citoyens de hisser le drapeau tricolore.

La milice nationale se rassemblait lentement. Elle formait quatre compagnies de cinquante hommes chacune, dont quelques-uns seulement portaient l'habit d'uniforme, bleu, à revers blancs, parements et collet rouges, boutons jaunes chargés d'une couronne. Par contre, la plupart des officiers avaient conservé l'uniforme de l'ancienne milice royale du Boulonnois : épaulettes noires, collet rose, boutons blancs, revers et parements cramoisis. Cette troupe se portait autour de l'arbre de la Liberté planté à l'extrémité orientale de la place, en face de l'église.

Non loin de là, se tenaient une douzaine de jeunes paysans, en blouse et en sabots, armés de fusils rouillés et de sabres sans fourreaux. Cette petite bande était divisée en deux escouades fort différentes l'une de l'autre. La première comprenait quatre individus, graves et si-

lencieux, debout à côté d'un drapeau sur lequel on lisait : *Volontaires du Boulonnais*. Les huit autres, qui portaient écrit sur une bannière : *Fédérés du Pas-de-Calais*, se remuaient, gesticulaient, et menaçaient leurs voisins. Ils agitaient la grande querelle qui divisait alors une partie de la jeunesse française.

Les chefs de la démocratie parisienne qui sentaient que la partie suprême allait se jouer, déployaient la plus infatigable activité pour faire affluer à Paris la plus énergique portion des volontaires. L'ordre était donné aux 400 clubs, affiliés à la Société séant aux Jacobins, de trier ceux des jeunes gens que leurs opinions, leur inconduite ou leur misère pouvaient rendre absolument dociles aux injonctions du grand comité révolutionnaire. Sous prétexte de gagner le camp de Soissons, ils devaient se diriger, par petites bandes, vers la capitale où l'on ne tarderait pas à les utiliser.

Pansu Vasseur avait, à force de promesses et d'eau-de-vie, décidé la majeure partie des volontaires du canton à passer sous la bannière des fédérés et sous la conduite d'un drôle nommé Sanado, qui s'était nommé sergent de la bande. Trois autres, encouragés par leur compagnon Feramus, tenaient bon pour le projet primitif, qui était de gagner l'armée du Nord.

Tout au bout de la place, à l'extrémité occidentale, à peu près en face de l'auberge de Walleri, se tenaient six jeunes gens, portant l'épée, montés sur de vigoureux chevaux de chasse. Ils restaient aussi immobiles que le permettaient les courbettes de ces chevaux, et leurs regards vigilants ne quittaient pas la scène qui se développait devant eux.

Les femmes, les enfants, les vieillards, les curieux de

toute classe, courent, se groupent, pérorant, discutant, criant aux fenêtres, sur le seuil des maisons, au milieu de la poussière des rues. L'écho des tambours, des cloches et des clameurs confuses est dominé par ce grand cri, coupé en mille pièces, retourné en cent façons différentes et orné de tous les commentaires possibles :

« Les Anglais ont débarqué; ils sont conduits par les émigrés, et ils arrivent sur Samer. »

Un ex-oratorien de Boulogne, Varnier, qui s'est jeté désespérément dans le mouvement révolutionnaire, raconte au milieu d'un groupe de gobe-mouches les nouvelles apportées par les gazettes de la semaine dernière.

— L'armée du Nord bat en retraite. L'Assemblée législative en a reçu la nouvelle officielle le 2 juillet. Trahison! trahison! C'est l'Autrichienne qui a appelé les Autrichiens sur nous, comme son fainéant d'époux a mis ses frères à la tête des Prussiens qui passent le Rhin. Les aristocrates empoisonnent les vivres de nos armées.

— C'est ça, hurle le peuple. A bas les Anglais, à bas les aristocrates! A mort! à mort!

— Bravo, dignes patriotes, peuple de braves! criait Tallien, qui circulait de groupe en groupe pour entretenir le feu sacré.

— Qu'est-ce que vous dites de ça, vous? cria Vasseur au maire, Le Roy d'Ambreville, qui traversait la place pour se rendre à l'église, où la municipalité venait de se rassembler.

— Que voulez-vous dire?

Pansu montra le petit groupe de cavaliers :

— Ils attendent les Anglais, leurs alliés. Ne savez-vous pas que ce sont des émigrés? Êtes-vous leur com-

plice, citoyen maire? Si vous ne l'êtes pas, venez et faites exécuter la loi sur les émigrés! La mort!

Avant qu'il eût pu répondre, le maire se trouva entouré, tiraillé, entraîné en présence des cavaliers.

Ceux-ci, en voyant rouler ce flot de peuple, débouclèrent leurs fontes et portèrent la main à la garde de l'épée, en essayant si la lame jouait bien dans le fourreau.

Ce mouvement parut porter à la réflexion la partie la plus enthousiaste de la foule. Le maire, accompagné du seul Tallien, se trouva en face des jeunes gens, au milieu d'un hémicycle dont la populace formait les bords, assez éloignés.

— Vous êtes des aristocrates et des émigrés, dit Tallien de sa belle voix sonore.

— Tu me parais un homme ingénieux, malgré tes bas tricolores, répondit un beau jeune homme à l'œil vif, qui paraissait être reconnu comme le chef de la petite bande. Et comme tu as un beau sabre et des pistolets d'un port majestueux, je ne veux pas te dissimuler que nous sommes peut-être bien ce que tu dis là. Mais, dis-nous ton nom, jeune voyageur, afin que je le garde dans mon souvenir.

— Moi, je suis Tallien, rédacteur de l'*Ami des citoyens, journal fraternel*, et secrétaire intérimaire de la Société des Jacobins. Maintenant, si vous n'êtes pas des lâches, nommez-vous tous, comme je me suis nommé.

— Ah! ah! s'écria le jeune cavalier en éclatant de rire, l'argument est du dernier bon. Mais que pourrait-on vous refuser, gazetier fraternel, mon bel ami! Moi, je suis Vulmer Le Roy de Lozembrune, et voici (sans que le rang où je les nomme puisse en quoi que ce soit por-

ter atteinte à leur droit de préséance) Louis Le Vasseur de Thubeauville, Winock de Mandinier, Jean Le Tueur de Jacquant, Omer de Sanghehem, Joseph de Brédoult.

— Ta, ta, ta, ça sonne comme un couperet de guillotine. Et, comme ça, vous êtes de pauvres émigrés égarés ?

Il se fit un grand silence dans la foule, car de la réponse à cette question paraissait dépendre la perte ou le salut des jeunes gens.

— Égarés ! où prends-tu ces mots extraordinaires, jeune gazetier aux bas brillants ? Nous sommes tout simplement des émigrés, sans épithète.

— Eh bien ! cria Tallien d'une voix de tonnerre, vous connaissez la loi. C'est la mort. Citoyen maire, je te requiers.....

— La mort ! la mort ! hurlèrent Pansu Vasseur et ses frères, rassurés par le calme des gentilshommes.

Des murmures, toutefois, s'élevèrent de la foule qui était, en majorité, sympathique non pas aux opinions, mais à la personne des accusés. Lozembrune, toujours souriant, fit un signe de la main.

— Citoyen Tallien, puisque tu es l'ami du citoyen Robespierre, qui est, je crois, une espèce d'avocat, tu dois avoir quelque notion des lois. Or cherche, là, un peu, dans ta mémoire, ce que dit la loi du 30 juin dernier. Voyons, veux-tu que je t'aide? Elle dit qu'il y a amnistie pour tout émigré qui sera rentré à cette date. Voici nos passe-ports. Je suppose, gazetier fraternel, que tu sais lire. Lis, ils constatent que nous sommes rentrés en France le 29 juin.

— Cochon couronné ! s'écria Tallien avec colère.

Lozembrune fit bondir son cheval vers lui. Tallien ne

recula pas et prit un pistolet à sa ceinture. Le cavalier modéra sa bête et s'approcha très-près.

— Tu n'es pas un lâche comme beaucoup des tiens, dit-il en se baissant. Tu retournes à Paris, j'y vais. Garde mon souvenir, comme je garde le tien... Nous nous reverrons.

— Ah! vous allez à Paris, dit Tallien en ricanant; eh bien, mes braves gentilshommes, tâchez de ne pas... rester en chemin.

En ce moment on vint chercher le maire et Tallien, que la municipalité attendait avec impatience, pour délibérer sur les dangers de l'invasion anglaise.

— Soit, dit le maire aux cavaliers, vous avez le droit d'être en France. Mais que faites-vous ici réunis en armes?

— Monsieur, répondit Vulmer avec son fin sourire, nous avons entendu sonner le toscin, on nous a affirmé que cette illustre bourgade était assiégée par les Anglais, nous sommes accourus; et nous vous supplions de nous pardonner si nous n'avons pas d'artillerie avec nous.

— Nous n'avons pas besoin de vous, messieurs, qui étiez, il n'y a pas encore un mois, parmi les ennemis de la France, répondit sèchement Le Roy d'Ambreville. Si dans dix minutes vous n'avez pas quitté cette place, je vous fais charger par les miliciens.

— Pauvres miliciens! qu'est-ce qu'ils vous ont fait! s'écria Vulmer.

Mais ses paroles furent couvertes par les applaudissements qui avaient accueilli les paroles du maire.

Celui-ci s'éloigna suivi de Tallien.

Les gentilshommes s'étaient rapprochés les uns des

autres et discutaient. Après quelques minutes d'entretien, ils décidèrent qu'il valait mieux se séparer.

— Mais, dit à voix contenue Omer de Sanghehem, Mlle Hélène de Beaurevoir a dû arriver d'Angleterre cette nuit, elle va passer par ici dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être. N'est-ce pas honteux de l'abandonner ainsi au milieu de ces drôles en effervescence?

— C'est vrai, dit Winnock de Mandinier, d'autant plus qu'elle n'est pas seulement pour nous une femme charmante, une noble fille qui risque sa vie et sa liberté pour la cause que nous défendons, une héroïne qui déploie, pour le salut du roi et de la France, la plus rare énergie comme la plus ferme intelligence; c'est pour nous presqu'un chef, et nous sommes prêts à lui obéir comme nous avons juré de le faire à son frère.

— Puis, conclut Louis de Thubeauville à voix plus basse encore et après avoir de nouveau constaté qu'il n'y avait nul étranger dans le voisinage, vous savez que ce serait notre perte, la perte du roi, si l'on parvenait à saisir sur elle...

— Tout cela a été pesé par Beaurevoir, dit Lozembrune. Il adore sa sœur et il a pensé qu'elle courait moins de risques se trouvant seule. Notre escorte ne ferait qu'attirer l'attention sur elle. D'ailleurs nous en sommes arrivés là qu'il faut tout sacrifier pour la dernière partie que la monarchie française à encore à risquer : Mlle de Beaurevoir s'est sacrifiée. Enfin notre chef a commandé et nous avons juré de lui obéir aveuglément.

— Allons! dit Mandinier. Le rendez-vous tient toujours pour cette nuit aux environs d'Abbeville?

— Oui. Vous n'avez oublié aucun des noms des hameaux où doivent être établis nos relais entre ici et Paris. A ce soir donc. Tirons chacun de notre côté. Messieurs, que Dieu vous garde!

Pendant ce temps, le Conseil-général de la commune avait délibéré et le crieur public, escorté par un tambour, publiait le manifeste municipal dans toutes les rues du bourg.

Tallien, voyant les choses en bonne voie, avait décidé de ne pas attendre le passage du courrier de Calais. Il prit Vasseur à part et lui confia qu'il avait besoin d'être le plus tôt possible à Abbeville « pour préparer la suite des choses et notamment une bonne réception au carrosse des Beaurevoir. » Il allait donc faire en poste les quinze lieues qui séparaient Samer de cette ville.

Il ne dissimulait pas à Vasseur qu'il avait, lui Vasseur, en ses mains les destinées de la patrie. Il pouvait compter sur un dévouement absolu de Robespierre l'aîné et sur la reconnaissance sans bornes de tout le club des Jacobins, s'il parvenait à arrêter jusqu'au soir la chaise de poste qui portait vers Abbeville, vers Paris, ces scélérats de Beaurevoir. S'il manquait ce coup-là, tout était perdu, les patriotes étaient vaincus, l'Autrichienne et les émigrés triomphaient, les amis de la liberté étaient pendus, et les présidents des clubs populaires seraient brûlés à petit feu.

Après avoir ainsi remonté le moral de Vasseur et l'avoir appelé son ami, il lui remit un assignat, un assignat de cent livres, pour entretenir le zèle des bons citoyens et il partit en reniflant.

Vasseur s'en alla dans les cabarets voisins de la Poste-aux-chevaux. Il y installa les membres les plus

ardents du club populaire. Il y appela Sanado et les autres fédérés. Mais il ne put séduire Feramus et les trois volontaires, qui, tirant leur déjeuner des poches de leurs chausses, vinrent s'asseoir sur un banc placé à la porte de l'auberge du *Croissant*.

Cette auberge — nous prions le lecteur de ne pas l'oublier — était située entre la Poste-aux-chevaux et la rue par où la route de Boulogne débouche sur la place.

Le commandant de la garde nationale, M. de Montolieu, en disposant ses quatre compagnies, avait eu soin d'envoyer sur la route de Boulogne celle de ces compagnies qui avait le mieux résisté aux influences révolutionnaires. Il accompagna jusqu'aux avant-postes le lieutenant Leleu, jeune fermier très-royaliste, qui devait y commander, et il le tira à part.

— Tu connais tous les membres de la famille Beaurevoir, Leleu? Ton père a été pendant trente-six ans dans une ferme qu'ils possèdent en ce pays. Leur voiture doit passer bientôt par ici, tu la protégeras de ton mieux. Je ne puis t'en dire plus, car moi-même, tout commandant que je suis, je ne pourrais protéger ouvertement ma propre fille.

Et le vieil officier remonta vers la place, lentement et la tête basse.

Le calme rentrait peu à peu dans la bourgade.

Le Conseil-général de la commune était allé voir si les émotions civiques n'avaient pas fait oublier aux ménagères l'heure du dîner, car il n'était pas très-loin de midi. Les miliciens, en attendant l'arrivée des armées ennemies, s'étaient rendus à leur besogne journalière. Les membres du club populaire n'avaient pas quitté les cabarets.

Les sentinelles seules restaient aux quatre coins de cette place, tout à l'heure si tumultueuse. Feramus, assis sur son banc de bois, sommeillait le front dans ses mains ; ses camarades s'étaient étendus le long des murs du *Croissant* et, le nez contre terre, dormaient sous les caresses brûlantes du soleil de juillet.

Sanado, qui avait été posé de guet par Pansu aux abords de la Poste, secouait les oreilles aux chants patriotiques qui sortaient des auberges voisines ; des chants arrosés de tant de cidre !

Tout à coup de grands cris qui s'élevèrent de la route de Boulogne réveillèrent les dormeurs, firent sortir les patriotes des cabarets, les miliciens de leur maison, et ramenèrent le tumulte.

Feramus s'était éveillé en sursaut. Il vit tout le bourg se précipiter vers cette route de Boulogne. Il était fort indifférent à cette fièvre et à cette curiosité grossière. Il était le fils d'un petit propriétaire champêtre. Il se sentait aussi éloigné des nobles que des sans-culottes. Il songeait uniquement à la gloire militaire. Il allait donc se rendormir, quand il fut frappé par l'aspect d'un tout jeune homme qui sortait, accompagné par Walleri, de l'hôtel de Montolieu. La démarche de ce jeune homme avait quelque chose de si leste, de si ferme et pourtant de si particulier que notre soldat, tout en ayant, par discrétion et timidité champêtre, l'air de ne pas regarder les deux personnages, ne les perdait pas de vue.

Walleri et son compagnon s'avancèrent vers l'auberge du *Croissant*, suivis par un vieillard à la figure austère et niaise, qui était vêtu comme un bourgeois de ville.

Le jeune homme était, malgré la saison, enveloppé

dans une de ces longues et amples redingotes dont nous venions d'emprunter la mode à l'Angleterre. Ce vêtement ne laissait apercevoir qu'un pied d'une finesse rare et cachait presque entièrement, sous une manchette de dentelle, une main mignonne qui s'appuyait sur une canne à bec de corbin. La figure, elle aussi, était presque cachée par une perruque à boucles tombantes et par un chapeau rond.

Mais rien ne voilait les yeux, et ils étaient admirables de couleur et d'expression. Ils étaient de ce bleu très-pur et très-uni des belles matinées d'été, de ce bleu qui devient graduellement plus foncé à mesure que la journée s'avance et que le soleil monte. Ainsi cette prunelle, si large qu'elle laissait à peine apercevoir le blanc nacré au milieu duquel elle nageait, semblait-elle s'élargir encore et se faire presque noire quand une puissante émotion agitait l'âme. Ces yeux devenaient alors aussi irrésistibles par leur puissance qu'ils parurent au jeune volontaire irrésistibles par leur langueur quand ils s'arrêtèrent sur lui avec une gravité presque suave.

Les trois personnages étaient, en effet, arrivés devant la porte de l'auberge du *Croissant*, et les regards du jeune homme s'étaient fixés sur Feramus. Puis il se tourna vers Walleri, et, avec un signe de tête d'une fierté à la fois simple et souveraine, il dit :

— Monsieur est honnête homme, Walleri ; il ne me trahira pas. Il ne dira pas que je suis entré ici.

La voix était harmonieuse comme une voix féminine et ferme comme un commandement de capitaine.

Le jeune homme entra, suivi de Walleri, dans l'hôtel. Feramus s'était levé et restait rouge, muet, la gorge serrée. Le vieux petit bourgeois à la figure solennelle et

niaise s'avançait mélancoliquement. Le volontaire lui toucha le bras.

— C'est une femme, n'est-ce pas? demanda-t-il d'une voix étranglée. Je donnerais ma vie pour....

— Monsieur, dit le vieillard d'une voix chevrotante et après s'être incliné avec une politesse exquise, j'ai donné plus que ma vie, j'ai donné mon honneur.

— Votre honneur! répéta Feramus avec une sorte d'effroi.

— Oui, monsieur, mon honneur, si vous me permettez de le dire. Cet habit, — et il touchait avec une grimace de dégoût un habit carré de fin drap marron, — cet habit me déshonore. Un habit de petit bourgeois, un habit de marchand retiré du négoce, un habit d'homme de plume, monsieur! Et j'ai le droit, oui, le droit de porter une livrée, monsieur. Je vous jure que jusqu'à ce jour néfaste je n'ai jamais revêtu ces vêtements de croquant. Oui, monsieur, j'ai le droit de porter d'or et de gueules, couleurs de Beaurevoir; des culottes d'or, jaunes, je veux dire, avec la veste de même et un habit de gueules, c'est-à-dire rouge. Oui, monsieur, les couleurs de..... Mais je n'ai nommé personne, n'est-il pas vrai, monsieur? Ah! les temps deviennent cruels pour tout ce qui sort du commun, et il faut se déguiser en des costumes vulgaires. Quand je pense que mon père, monsieur, portait une hallebarde.....

— Monsieur Joseph, cria de la maison la voix de Walleri.

Le vieillard s'inclina profondément devant le jeune soldat, entra dans le corridor de l'hôtel. Il rejoignit le jeune homme et Walleri dans une grande pièce dont la porte s'ouvrait sur ce corridor.

— Voilà, disait Walleri à mi-voix à son jeune compagnon, ce qu'on peut vous offrir de mieux. Cette auberge-ci, qui est tenue par ma sœur, est pleine de mondc, il est vrai, et cette salle sent le moisi ; mais on ne l'ouvre guère que les jours de foire ; et elle est au rez-de-chaussée, elle donne sur la place ; la fenêtre n'est pas haute, vous pourrez voir tout ce qui va se passer dehors. Puis je ne pouvais vous garder chez moi sans danger ; vous n'étiez plus en sûreté chez M. de Montolieu. D'ailleurs, il nous fallait être tout à côté de la Poste-aux-chevaux.

— Mais s'il vient du monde, et qu'on veuille entrer ici, Walleri?

— Nous ne pouvons pas l'empêcher, sous peine d'exciter les soupçons. Mais voilà ce que je vais faire. Je fermerai la porte à double tour en laissant la clef dans la serrure. Aussitôt que vous y entendrez toucher, vous vous jetterez dans la cachette.

Il ouvrit une large armoire en chêne, à moulures et à corniche, qui était scellée dans la muraille à côté de la fenêtre.

— Vous voyez, c'est une armoire vide. Vous entrerez là, vous retirerez la porte sur vous. On entend assez bien de là-dedans et on voit par les fentes. D'ailleurs, quand le moment sera venu, je jetterai une pierre dans les vitres.

— C'est bien, mon bon Walleri. Quant à vous, Joseph, endossez cette blouse bleue que Walleri porte sur le bras et mettez ce bonnet de coton bleu.

— Seigneur ! Seigneur ! murmura le vieillard, c'est le faîte du déshonneur ! Ce n'était donc pas assez de descendre jusqu'à paraître un bourgeois, il faut que je m'habille en marchand de pourceaux !

— Crois-tu donc, mon bon Joseph, dit tristement l'étranger en montrant sa longue redingote, que ce soit là le costume que je dusse porter !

— Oh ! misérable égoïste que je suis ! s'écria le vieillard en saisissant la blouse. Dites un mot et je salis mes cheveux blancs : Je me précipite sur la place de ce bourg en manches de chemise. Et penser, Walleri, dit le bonhomme en passant les manches du vêtement champêtre, qu'en ce moment je devrais être de gueules sur fond d'or ! Vous avez connu mon père.....

— Tirez davantage le bonnet de coton sur vos yeux.

— Maintenant, vous allez tous deux, dit le jeune homme, sur la place, à côté de la Poste. Nous surveillons un homme qui doit revenir d'Angleterre aujourd'hui, par Samer. Je vous l'ai dépeint, Walleri. Aussitôt qu'il descendra de voiture, vous Walleri, vous direz en vous penchant sur son épaule : — *L'Ennemi.* Toi, Joseph, tu diras à voix basse, de l'autre côté : — *Baron Plattzoll.* Et observez attentivement ses gestes. S'il fait un mouvement, vous frapperez à la fenêtre. S'il demeure comme un homme pour qui ces mots n'ont aucune signification, vous viendrez frapper à cette porte. Nous chercherons un autre moyen d'éclaircir les soupçons de mon père. Mais auparavant, allez donc voir ce qui occasionne tout ce bruit sur la route de Boulogne.

Ce qui occasionnait tout ce bruit, c'était un carrosse de louage, qui arrivait sur la Place, entouré d'une centaine d'énergumènes montrant le poing à la voiture et hurlant sur tous les tons :

— Ce sont des émissaires des Anglais, des Anglais eux-mêmes !

Et tandis que les hommes bienveillants demandaient

qu'on assommât sur place les voyageurs, les autres insistaient pour qu'on les brûlât vifs.

Toutefois la foule céda, sans trop de résistance, aux efforts de MM. Le Roy d'Ambreville, de Montolieu et de quelques autres notables, qui s'efforçaient d'arriver au premier rang.

Un jeune homme descendit d'abord, un grand jeune homme dont un frac — vêtement peu connu encore de la population samérienne — serrait les larges épaules et la taille fine. Un chapeau rond était placé sur des cheveux blonds, sans poudre. Il ombrageait une physionomie qui frappait tout d'abord par l'expression d'un flegme morne et que relevait de temps en temps un regard ardent, presque égaré, sortant de larges prunelles bleues.

A peine descendu, il se retourna vivement vers la portière sans s'inquiéter des murmures menaçants de la foule. Il tira de la voiture une caisse assez ample. Il offrit le poignet à un vieillard qui sortit lentement et en poussant les plus attendrissants soupirs.

Il était difficile de prendre une notion précise de ce dernier personnage, dont toute la face était envahie par une de ces immenses perruques, chères aux médecins, et qu'on nommait à trois marteaux ou à trois circonstances. Les poils en étaient défrisés, si bien qu'ils couvraient presque tout le visage. Une ample lévite enveloppait le corps, fort grand, mais qui était courbé par l'âge. Une paire de lunettes fort larges voilaient les yeux ; un chapeau rond, très-enfoncé, couvrait le front et exhibait la plus majestueuse des cocardes tricolores.

Il fit quelques pas et regarda autour de lui avec sérénité. On eût dit qu'il cherchait à se reconnaître dans un pays qu'il n'avait jamais vu, mais qu'on lui avait dépeint

soigneusement. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur la Poste et l'hôtel du *Croissant*.

Il se retourna vers M. d'Ambreville, qui l'interrogeait. Il fit un signe de tête et dit quelques mots en allemand au jeune homme, qui répondit en un français très-pur :

— Monsieur, mon père me charge de vous dire qu'il ne comprend pas votre langue, bien qu'il soit Français de naissance, comme ce papier va en faire foi.

Il présenta en même temps un passeport en règle, dans lequel le roi recommandait à ses fidèles sujets de prendre un soin tout particulier du sieur Fritz Wilhelm, sujet français, né à Strasbourg, négociant, accompagné d'un serviteur, et se rendant en Angleterre pour achat d'armes propres à la défense de la patrie.

Cette dernière phrase produisit un certain effet. Mais comme le bon peuple depuis trois ans avait été quelque peu berné par les grandes phrases, il garda ses soupçons. M. d'Ambreville, qui avait cette qualité, — à laquelle les administrateurs arrivent si vite en temps révolutionnaire, — de se tenir en communication constante avec la majorité, de sentir toujours le pouls de la foule, M. d'Ambreville reprit :

— Pourquoi ne pas continuer votre route jusqu'à Paris ? Il n'y a pas d'armes à acheter ici. Nos armes, nous les gardons pour nous défendre contre tous les tyrans, dit le maire en se tournant vers ses administrés.

Ceux-ci lui répondirent par un murmure flatteur.

— Nous le faisons par économie, dit le jeune homme. Mon père doit rencontrer ici des amis qui le prendront dans leur chaise de poste. Moi, on m'a recommandé pour ma santé le climat du nord de la France, et nous

avons entendu vanter l'air salubre et la situation ravissante de cette cité.

C'était prendre les gens de Samer par leur faible. Le cercle se desserra un peu, puis s'allongea décidément et se changea en deux lignes parallèles, au milieu desquelles les deux voyageurs s'avancèrent vers le *Croissant.*

— *Baron Plattzoll*, dit-on à la droite du vieillard.

— L'*Ennemi,* dit-on à sa gauche.

Le bonhomme n'avait pas bronché. Seulement il dit en allemand à son fils qui marchait devant lui :

— Retourne-toi brusquement. Que vois-tu à mes côtés?

— Deux paysans.

— Des paysans ! murmura le père avec quelque agitation. Les Beaurevoir se sont embarqués un jour plus tôt que nous ne l'avions pensé. Ils sont déjà passés.

Arrivé sur le seuil de l'auberge, le vieillard se retourna; il fit un salut dont la courtoisie parut une raillerie méritée et qui acheva de mettre le peuple en fuite. D'ailleurs la *none*, c'est-à-dire l'*Angelus* de midi, était sonnée, et dans toute maison bien réglée la *none* ne sonnait pas sans que la soupe ne fumât sur la table.

La place se vida encore une fois. Mais Pansu avait doublé le nombre de ses émissaires et le Club populaire était en permanence moins légalement, mais plus effectivement que le Conseil-général de la commune.

III

OU LE BARON DE PLATTZOLL EXPLIQUE LES CAUSES DE SON AMOUR POUR LA RÉVOLUTION

Le vieillard et son fils, entrés dans l'auberge, avaient si bien parlementé, ils avaient si bien fait valoir le besoin que le vieillard avait d'une chambre tranquille pour se reposer, d'une chambre donnant sur la place pour voir arriver les amis attendus, qu'on avait été forcé de les introduire dans la salle dont nous avons parlé, et où le jeune étranger était caché.

Le vieux voyageur demanda quelque rafraîchissement, et requit qu'on le laissât reposer tranquillement dans un fauteuil en paille qu'il voyait là. Mais à peine la porte fut-elle fermée qu'on vint y frapper à grand bruit. Le fils se précipita, ouvrit et se trouva en face de Walleri.

— Je viens de la part du maire, dit celui-ci, vous assurer que vous pouvez être tranquilles.

Il venait tout simplement indiquer, comme il avait été convenu, que l'étranger n'avait fait aucun geste en entendant prononcer le nom de Plattzoll.

— C'est bien, répliqua brusquement le jeune homme.

Il referma la porte à double tour et dit au vieillard :

— Cet homme-là, c'est un des deux paysans que j'ai vus tout à l'heure auprès de vous, mon père.

— Oui, les Beaurevoir ont passé par ici. Nous avons perdu cette manche de la partie engagée entre moi et

eux. Et moi qui avais compté que ce voyage-ci serait la mort pour quelques-uns d'entre eux, les maudits!

Il se leva brusquement et fit le tour de la pièce en frappant la muraille pour voir si elle n'indiquait pas quelque fausse porte. Il se pencha dans la cheminée, fit résonner les parois de l'armoire.

— Oui, un bon son demi-creux d'une armoire à demi-pleine de linge.

Il regarda à travers la croisée et constata qu'il était impossible à une voiture d'arriver à la Poste sans être aperçue par lui. Il se retira ensuite jusqu'au fond de la pièce, enleva vivement ses lunettes et sa perruque; et se redressant, il laissa voir le grand et vigoureux personnage que nous avons déjà présenté sous les noms de baron de Plattzoll et de Magrovius.

Il était toujours fort reconnaissable à sa haute et puissante taille, à son front proéminent, à ses arcades sourcilières développées, à ses pommettes très-saillantes, à son nez court. Mais l'âge et l'usage des passions avaient exagéré tout ce qui indiquait sur cette face une nature dissimulée, envieuse, d'ailleurs énergique, obstinée et perspicace. Ses petits yeux enfoncés, ses tempes sèches s'étaient creusés davantage, les lèvres droites et serrées de sa grande bouche s'étaient amincies encore, les angles de son menton carré, plat et osseux, s'étaient accusés. Tout indiquait une volonté de fer et une habileté diplomatique des plus raffinées mise au service des instincts les plus haineux et les plus implacables.

— Toute cette défroque me gêne et me rend malade, dit-il en secouant ses cheveux blonds grisonnants. Ah! que je voudrais combattre ces misérables Français debout, la face découverte, comme nous aimons à le faire,

nous autres francs Allemands ! Écoutez-moi, Max. Je vous ai élevé pour épouser mes haines et pour suivre mon but. J'ai fait de vous un homme prudent avant l'âge. Vous avez dix-huit ans et vous pouvez agir comme un homme de cinquante. Écoutez-moi bien. Car les fils sont assez tendus pour que, si l'on s'embrouille, tout soit perdu.

Le jeune homme s'était incliné avec ce mélange de tristesse et de fermeté qui était si remarquable en lui. Son père ne lui avait montré, dès l'âge le plus tendre, qu'un but, la vengeance, qu'une joie, la haine, qu'une activité, l'envie. On avait ainsi violemment, et comme à plaisir, dépravé ses instincts nobles et aimants. On lui affirmait que toute noblesse, toute tendresse n'étaient qu'hypocrisie ou ridicule préjugé. On avait essayé sur son âme le même travail que les lutteurs antiques faisaient subir à leur corps. On l'avait armé pour la guerre. Il était devenu une arme. Il savait qu'il devait vivre surtout pour porter deux blessures mortelles et pour voir un immense massacre.

Peut-être luttait-il encore contre l'impulsion qu'on lui donnait depuis tant d'années, et sa face mélancolique semblait indiquer que ses instincts se débattaient parfois encore contre leur esclavage. Mais sa volonté était conquise et sa prunelle aux lueurs scintillantes dénotait la conviction fervente du fanatisme. Toutefois la tendresse n'avait pas suivi la volonté. C'était l'intelligence, non le cœur, qui unissait Max et Plattzoll. Ils étaient deux conspirateurs bien plus qu'un père et un fils. Jamais Max n'avait ressenti le moindre amour pour ce père, qui ne lui en avait jamais demandé.

Outre Max, Plattzoll avait encore un enfant; une fille

qu'il adorait avec une passion furieuse, comme toutes les passions de cet homme. Et Max s'était bien souvent demandé pourquoi, quand il se montrait ainsi capable de tendresse et qu'il aimait tant Gretchen, il n'aimait pas le frère de celle-ci.

— Vous le savez, dit Plattzoll en allemand, je poursuis ces Beaurevoir d'une haine implacable et plus raffinée que vous ne le supposez encore. — Et une fauve lueur sortit des yeux durs du Prussien pour se fixer sur Max. — Quant à la France et aux Français, je les hais d'une haine patriotique, et puissante comme la colère divine. Moi, au nom de mon pays, de mes forces et de ma propre fureur, j'ai déclaré la guerre à un homme de cette nation et à toute cette nation, et l'homme mourra désespéré et déshonoré, et cette nation disparaîtra dans la honte et l'ignominie. Moi, faible, je le veux et cela sera.

C'est en entendant ces puissantes et haineuses paroles que l'œil morne de Max s'animait.

— Je sais tout cela, mon père. Je sais que vous avez besoin de la Révolution pour arriver à cette ruine et à ce déshonneur de la France, et que vous avez fait vivre et développé la Révolution. C'est vous qui avez dirigé l'ambition du duc d'Orléans, qui lui avez donné des renseignements précieux que votre position à la cour de France vous mettait à même d'acquérir. Vous en donnâtes d'aussi importants aux révolutionnaires de toute nuance. Ainsi habilement vous avez dévoilé et fait avorter tous les plans de la Cour, désorganisé la défense des royalistes, paralysé leurs attaques. Vous avez, le 6 octobre, ouvert les portes du palais de Versailles et conduit les insurgés dans la chambre de la Reine ; vous

avez dévoilé la trahison de Mirabeau, vous l'avez fait périr; vous avez fait avorter l'affaire de Varennes; vous avez préparé l'émeute du 20 juin dernier. Ah! je sais tout cela.

— Oui, partout où la royauté était trahie par cette puissance mystérieuse que les imbéciles appellent la main de la Providence, c'était la main de Plattzoll qui agissait. Et je me réjouissais, car à la tête des zélés royalistes se trouvait l'homme que je hais, le Beaurevoir maudit. Comme c'étaient ses plans que je faisais avorter de préférence, je me réjouissais de le voir soupçonné par son roi, par sa reine, de le voir se tordre sous ces soupçons. A la longue pourtant, le marquis de Beaurevoir et son enragé ami le baron de Batz sont entrés en défiance. Ils veulent me cacher les dessous de la partie suprême qui s'engage en ce moment, et ils se demandent si ce n'est pas moi qui suis l'insaisissable espion que les démocrates vénèrent sous le nom de l'*Ennemi*.

— Voulez-vous me permettre de vous demander, mon père, comment il se fait que le baron de Plattzoll ne fut jamais suspect à la police de la Cour?

— C'est que j'avais été chaudement recommandé à Marie-Antoinette par l'impératrice sa mère, qui avait oublié que je ne suis pas Autrichien. D'ailleurs comme je me moque, au fond, de Philippe d'Orléans et des démocrates et que je cherche seulement à entretenir le trouble et la guerre civile en France, j'ai pris soin de dévoiler aussi aux royalistes bien des secrets des révolutionnaires et donné des preuves apparentes du dévouement le plus actif.

Il resta un instant muet et réfléchi.

— Je savais, reprit-il, que le chevalier de Beaurevoir,

avec son frère et sa sœur, étaient allés en Angleterre, pour préparer avec Pitt, qui commence à s'effrayer, je ne sais quel mouvement royaliste. J'en ai fait avertir Philippe d'Orléans et les Jacobins. J'avais donné le signalement de ces voyageurs, j'avais indiqué qu'ils étaient porteurs d'argent et de papiers importants. J'avais demandé qu'on les arrêtât à leur débarquement à Boulogne, ou qu'on leur fit un mauvais parti, soit ici, soit à tout autre point de la route. Leur arrivée hâtive a dérangé ce plan, sans compter qu'avec les ambitions diverses des dix chefs différents de la démocratie, on ne sait jamais si un plan indiqué sera bien suivi.

— Et c'est alors pour surveiller ces Beaurevoir que vous fûtes, vous aussi en Angleterre, à l'insu de la Cour?

— Non, j'y allais dans l'intérêt des Jacobins, car vraiment je voyais bien que, si je ne les aidais énergiquement, la Cour avait toute chance de triompher dans le combat qui va s'engager; et le triomphe du roi Louis XVI, c'est la France restaurée, purifiée et plus puissante que jamais. C'est surtout le triomphe des Beaurevoir. J'ai donc dû m'aboucher avec le parti révolutionnaire de Londres.

— Et cette valise renferme, n'est-ce pas? les notes, lettres, renseignements, promesses, les plans arrêtés, enfin, les résultats écrits de votre voyage?

— Oui. Mais je crains bien d'avoir été découvert par ce fin renard d'abbé de Saint-Sauve, qui doublé de son ami, le docteur Cornélius O'Toole, semble avoir pris la mission de surveiller les républicains anglais. Vous voyez bien qu'il faut que ces Beaurevoir soient exterminés.

— Il faut pourtant prévoir le cas, reprit-il, après un

moment de silence, où ils donneraient à la police de la Cour la preuve de mes relations avec les Jacobins. Eh bien, alors, je brûle mes vaisseaux. Je livre ces papiers à l'Autrichienne et je prouve ainsi que j'ai passé la mer dans l'intérêt de la cause monarchique et pour éclairer le parti royaliste sur les menées des Jacobins anglais.

— J'ai compris, monsieur. Vous m'avez dit, en outre, que je dois rester ici avec cette valise, prêt à vous porter les papiers à droite ou à gauche, selon les circonstances.

— C'est cela, d'ailleurs les heures de votre séjour ici ne seront pas perdues. Les Beaurevoir ont beaucoup d'adhérents dans ce pays. Surveillez-les. Surtout, n'oubliez pas que, quoi qu'il arrive, je ne romprai jamais absolument avec les démocrates. Je me suis même arrangé de façon à leur rendre aujourd'hui un grand service. Vous savez que je dois rencontrer ici un représentant de l'aristocratie anglaise, lord Saint-Albans, un de ceux qui se sont si niaisement enthousiasmés pour Philippe d'Orléans et sa monarchie révolutionnaire. Il apporte à ce dernier les moyens d'arriver plus vite au trône de France. J'ai livré cet Anglais, lui et sa bourse, qui est plusieurs fois millionnaire, aux Jacobins.

En ce moment, un bruit sourd, comme d'une lourde voiture lancée au trot de plusieurs chevaux, se fit entendre. Les deux Allemands s'avancèrent vers la fenêtre.

— Nous sommes sauvés, s'écria Plattzoll. C'est le fameux carrosse à secret des Beaurevoir. Ils n'étaient donc pas encore passés! Max, courez sur la place. Revenez me dire qui vous avez vu dans cette voiture. Répandez dans la foule le bruit que c'est un carrosse d'émigrés.

Max ouvrit la porte et s'éloigna.

Le grand bruit continuait de se faire entendre près de l'auberge, en face de la Poste, où le carrosse s'était arrêté.

Quelques instants après, on frappa d'une façon particulière à la porte de la salle. Plattzoll ouvrit. Max reparut.

— C'est une belle jeune fille qui est dans le carrosse, dit-il.

— Par le diable du Hartz! c'est la plus redoutable de nos ennemies, c'est la fière fille de Beaurevoir. Elle est prise! s'écria le Prussien en français.

— Vous vous trompez, baron de Plattzoll, dit une voix vibrante.

Le jeune homme que Walleri avait caché dans l'armoire arrivait en bondissant devant Plattzoll, sans que celui-ci pût comprendre d'où il sortait.

Malgré son merveilleux sang-froid, il resta un instant confondu. L'étranger en profita pour s'avancer vers la porte qui était restée entre-bâillée. Il aperçut par l'ouverture le regard fixe du jeune volontaire, Feramus. Plattzoll était déjà remis.

— Mademoiselle de Beaurevoir, s'écria-t-il, vous allez mourir.

Il tira un pistolet de dessous sa lévite.

— Jeune homme, à moi! s'écria Hélène à Feramus.

Mais Max avait refermé la porte.

Puis, par un geste inconscient, il avait mis la main devant la bouche du pistolet.

— Misérable, hurla son père au comble de la fureur, vas-tu donc t'opposer à ma vengeance?

Il leva sa main libre comme s'il voulait le souffleter. Max rougit; son œil brilla d'un feu si sombre que Platt-

zoll s'arrêta. Il se contenta de le repousser en lui frappant le front du pistolet.

— Si vous avancez, disait Hélène de sa voix vibrante et calme — quoique son beau visage eût pâli légèrement — je vous fais écharper par ce peuple imbécile en criant que vous êtes le secrétaire de la reine.

Feramus frappait la porte à coups redoublés de la crosse de son fusil.

— Ils viendront trop tard. Je vous tuerai sur le coup.

Il leva l'arme lentement, comme par un raffinement de vengeance.

— Mon pauvre père! murmura Hélène.

Et elle releva fièrement le front, tandis que ses lèvres mignonnes murmuraient une dernière prière.

Max s'avança encore.

— Alors tous les deux, en famille, hurla le Prussien, sans avoir conscience de ce qu'il disait et en armant de la main gauche un second pistolet.

Un pavé lancé du dehors fit voler la croisée en éclats. Walleri et Feramus apparurent sur l'appui de la fenêtre, le premier sauta dans la pièce, en entendant Hélène crier:

— A moi, Walleri.

Un rire amer crispa la face blême de Plattzoll.

— Ces brutes m'échapperont encore cette fois, pensa-t-il. Heureusement nous avons parlé allemand et elle ne sait que le français. Tout n'est pas perdu. Partez, mademoiselle, puisqu'il le faut, dit-il. Vous savez désormais que vous avez en moi un ennemi mortel, que vous vous êtes créé par les calomnies que vos parents ont répandues sur mon compte. Toutefois, gardez le silence sur moi, aujourd'hui, toute cette journée-ci, vous m'enten-

dez, ou bien j'annonce à ce *peuple imbécile* que cette voiture renferme bien des choses précieuses.

— Soit, dit gravement Hélène. Il y a trêve entre nous jusqu'à Paris. Là, vous aurez à répondre de vos voyages.

— Trêve jusqu'à Paris! répliqua le Prussien en ricanant. Je vais faire mes efforts pour que vous y arriviez sans encombre, tant je suis fort de mon innocence.

Hélène, suivie de Walleri, mit le pied sur la fenêtre, de là sur le banc, et elle se trouva au milieu de la foule qui entourait la voiture avec un tel bruit, que l'incident de l'auberge avait passé inaperçu.

— Nous sommes encore une fois vaincus, dit Plattzoll, en reprenant son déguisement; par votre faute. Vous avez oublié...

— Je n'oublie rien. Vous m'avez dit que le marquis de Beaurevoir avait insulté et déshonoré ma mère. Je la vengerai. Mais si vous m'aviez souffleté, je ne sais ce que j'eusse fait. Je me serais tué.

— C'est bon à savoir, pensa Plattzoll en haussant les épaules. Mais quelle est donc l'idée qui vous a poussé à protéger cette jeune louve?

— Je ne sais! un instinct plus fort que moi! Puis, c'est une femme!

— Vous n'êtes pas aussi avancé que je le croyais, dit Plattzoll avec un de ces ricanements amers qui exaspéraient comme une insulte. — Il faut qu'il goûte du sang, grommela-t-il. — Regardez donc ce qui se passe autour de cette voiture, reprit-il froidement, là sur la Place.

IV.

LOUISE DE ROSÈLE.

La voiture était arrivée sans accident devant la Poste. Sanado, qui sommeillait sur une borne, entr'ouvrit l'œil, et il se préparait à le refermer, n'ayant rien vu qui ressemblât aux personnages signalés, lorsque le postillon l'interpella :

— Donne-moi donc un coup de main, Sanado, les pauvres bêtes soufflent comme si elles avaient traîné le diable. Je réponds qu'il n'y a pas deux voitures lourdes comme celle-là, et que celle-là est déjà venue dans le pays.

— Tiens, tiens, tiens! Il me semble en effet que je connais ce carrosse d'aristocrate!

Un laquais de petite taille, à la figure jaune, à l'œil noir et pétillant de ruse, descendit du siége de derrière, et après avoir, à la portière, échangé quelques mots avec une jeune femme qui était dans la voiture, il s'approcha de Sanado et lui demanda poliment l'adresse de M. de Montolieu.

Sanado indiqua d'un geste maussade l'hôtel du commandant de la garde nationale.

— Hum! marmotta le fédéré, voilà une voyageuse qui est en relation avec les aristocrates du pays! Et cette voiture que je l'ai vue, bien sûr, avec des aristocrates

d'autrefois qui sont, sans doute, des émigrés, aujourd'hui.

Il poussa un cri d'appel. Au bout d'un instant, Pansu, les fédérés, les principaux membres du club populaire sortirent des cabarets. Beaucoup de flaneurs accoururent, puis tout le bourg. Sanado échangea quelques paroles à voix basse avec Vasseur.

Celui-ci avait l'habitude de diriger la foule à son gré. Mais si grossier qu'il fut d'ailleurs, il avait cette intelligence des instincts de la multitude qui explique, pendant la Révolution, la fortune de beaucoup d'ineptes démagogues, petits et grands. Il savait que s'il se trompait sur la présente voiture, son crédit et son autorité seraient diminués; et la foule ne lui obéirait plus quand le moment viendrait de retenir les vrais Beaurevoir.

Ceux-ci avaient quelque bien dans le Boulonnois. Ils avaient parfois traversé le bourg, se rendant dans les gentilhommières du voisinage. Vasseur croyait, un peu légèrement, qu'il les reconnaîtrait. Il s'approcha de la portière dont la glace était ouverte.

— Citoyenne voyageuse, dit-il rudement, si j'étais un ci-devant, je te prierais, avec beaucoup de *salamalecs* de relever ton voile, et tu le retirerais jusqu'au chignon pour montrer que tu es jolie. Eh bien, je suis un honnête citoyen, cordonnier vertueux et président du club patriotique, au nom de la patrie, je te somme de lever ça.

La jeune femme tourna vers lui ses regards, mais ne répondit pas.

— Voilà ce que c'est que la politesse avec ces maudits aristocrates!

— Eh bien! continua-t-il en montrant le poing à la voyageuse, je me suis mis à tes pieds, tu n'obéis pas!

Maintenant, je te somme. Car maintenant le peuple se relève, ce n'est plus aux pieds des aristocrates qu'il parle, c'est à leur tête.

— Je m'en aperçois, dit la jeune femme d'une voix moqueuse, et en portant son mouchoir au nez.

— Ah ! tu trouves que je ne sens pas le musc ! C'est le devoir d'un bon sans-culotte...

Un éclat de rire que la voyageuse ne put retenir plus longtemps exaspéra plus encore Vasseur, qui se mit à donner des coups de pied dans la portière.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda M. de Montolieu qui accourut. Depuis quand démolit-on les voitures sur les grands chemins du roi ?

— Au diable le roi et les aristocrates ! cria Vasseur. Mêlez-vous de vos affaires. Vous n'êtes rien ici tant que la Commune ne vous a pas requis. Moi, je suis tout. Comme président du club, je représente le peuple en révolution, c'est-à-dire tous les droits. Allez-vous en au diable, je vous...

— Misérable, cria à son tour le vieil officier en touchant la garde de son épée.

— Au nom de la loi et de la commune en permanence, que se passe-t-il donc ? cria le maire, qui arrivait suivi du maître de poste, le plus respecté des membres du Conseil-général de la Commune.

Cent réponses furent lancées. La jeune femme, que tout ce tapage n'avait point paru troubler, s'était approchée de la portière et elle tournait de tous côtés son visage voilé, comme si elle cherchait quelqu'un au milieu de la foule. M. d'Ambreville s'approcha, et avec un salut qui sentait son gentilhomme :

— Madame, dit-il, les circonstances nous obligent à

vous prier de vouloir bien lever votre voile et de nous donner votre passeport.

La jeune femme obéit et montra le plus attrayant visage, la plus spirituelle physionomie qu'on pût voir : une figure rondelette, brune avec des yeux très-noirs, brillants, d'une malice jeune et joyeuse, un de ces fins nez à la Roxelane que M. de Voisenon chantait comme le nez typique de la femme française; une bouche un peu grande aux lèvres fermes, fines, très-rouges, encadrant les dents les plus éclatantes. Il sortait de cet ensemble un je ne sais quoi de charmant, de hardi, de dignement fier, et de modestement pimpant qui provoqua immédiatement la sympathie de tous les citoyens tièdes du bourg.

Mais les patriotes purs surent résister aux attraits de la beauté, et ils crièrent avec ensemble :

— Le passeport! le passeport!

La jeune femme jeta un regard gaiement railleur sur ces austères citoyens, et sortant de la voiture une petite main à demi-cachée dans la dentelle de son étroite manche, elle présenta un papier plié au maire.

Le maire lut : « Mademoiselle Louise de Rosèle, âgée de vingt-deux ans... »

— D'où vient-elle? demanda une voix.

— Pardienne! on voit bien à son habit qu'elle vient d'Angleterre, s'écria Vasseur.

Cela était vrai, et les vêtements de Mlle de Rosèle avaient une physionomie insulaire légèrement adoucie par un effort du goût français. Elle portait un schall à fond blanc, bordé d'un dessin de feuilles vertes et de fleurs rouges. Or le schall commençait seulement à se porter en France, et encore en grand négligé. Le cha-

peau de paille à forme très-haute, se sentait aussi de son origine exotique. Un ruban bleu de ciel formait cocarde autour de cette forme, et se croisant sur le chapeau, venait se nouer sous le cou. Autour du front, un *pli-rond* de gaze cachait les cheveux qui tombaient derrière la nuque en boucles épaisses et longues. Un fourreau de mousseline, au bas tuyauté, s'étalait sur une jupe ou transparent rose; et la jeune fille tenait à la main un éventail d'un jaune ardent.

— Eh bien, dit un des citoyens tièdes, si l'on revient d'Angleterre, c'est une preuve qu'on n'y va pas; et émigrer, c'est sortir de France et non pas y entrer.

Que répondre à cela? Les sans-culottes étaient vaincus, bien que cette diablesse de voiture tînt toujours au cœur de Sanado.

— Partez, mademoiselle, dit le maire à voix basse et en jetant un regard expressif. Partez vite.

— Je ne suis pas pressée, répondit la jeune femme de sa voix métallique et vibrante qui paraissait toujours lancer une raillerie.

Ses regards parcouraient avidement la foule. Ils s'arrêtèrent un instant sur la figure ridée d'un personnage en bonnet de coton, qui souriait à la voiture comme à une connaissance très-chère, et qui envoyait cent gestes dans la direction de la jeune fille.

— Pauvre Joseph! murmura celle-ci, en se rejetant dans le fond de la voiture. Si je ne me cache, il est assez niais pour me crier: « Attendez un instant, Mlle Louise; Mlle de Beaurevoir va venir.

Les gestes de Joseph avaient été aperçus par d'autres encore.

— Va donc faire parler ce vieux en bonnet de coton.

Il paraît en connaissance avec cette étrangère, dit Vasseur à Sanado.

Toutefois la foule commençait à se dissiper, à la suite du maire qui s'éloignait, après avoir insisté de nouveau pour qu'on partît immédiatement.

Tout à coup une voix puissante, la voix de Max, s'écria :

— Attention, bons Français! On vous trompe! C'est la voiture du marquis de Beaurevoir.

Une clameur étourdissante se leva.

— Je la reconnais, cria Sanado en saisissant Joseph par le bras.

— Nous la reconnaissons, hurlèrent vingt voix.

Et la foule entoura de nouveau le carrosse, tandis que Max rentrait à l'auberge. Le tumulte s'accrut, et l'on commençait à se gourmer, car les yeux pétillants de Mlle de Rosèle avaient convaincu quelques jeunes gens de sa parfaite innocence.

Elle paraissait toujours chercher, — et cette fois avec un commencement d'inquiétude, — quelqu'un dans la foule. Un sourire détendit bientôt son visage et rendit à sa physionomie mutine son expression délibérée. Walleri fendait la presse, suivi de son compagnon, avec lequel Louise échangea un signe, et qui, s'approchant du carrosse, monta lestement sur le siège de derrière. Crispinet, — le laquais à l'œil rusé, qui était descendu tout à l'heure, et qui s'en revenait de l'hôtel de Montolieu, — voyant sa place prise, s'éloigna.

Hélène, — c'était bien elle qui venait de monter sur le siége, — ramena son chapeau rond sur son front, pour se garantir des rayons du soleil; puis, s'enveloppant dans sa longue houppelande de voyage, elle

s'étendit dans la posture indifférente d'une domestique de bonne maison.

— Maintenant, monsieur, dit Louise en tournant vers le maître de poste ses beaux yeux brillants, faites, s'il vous plaît, que nous puissions partir.

— Il est trop tard, dit poliment celui-ci, montrant la foule; trop tard ou trop tôt. Attendons un peu.

Et se baissant vers un de ses postillons :

— Cours chercher le lieutenant Leleu avec sa compagnie. Au grand trot. Tu diras qu'on a voulu maltraiter le commandant.

Louise continuait de promener son regard intelligent sur cette tourbe qui commençait à s'exaspérer. La jeune fille était comme le pilote au gouvernail pendant la tempête. Elle cherchait à profiter de toute occasion de salut.

— Oui, il y a une conspiration, criait Vasseur. Voilà ce vieux qui n'est pas connu dans le pays. C'est donc un espion.

Joseph haussa les épaules. Cette accusation ne pouvait pas évidemment blesser un homme comme lui.

— Oui, hurlait Sanado, je suis prêt à jurer que c'est une conspiration, car celui qui est maintenant assis sur e siége n'est pas le même que celui qui y était quand le carrosse est arrivé. Exterminons tout. C'est un nid d'aristocrates.

Le personnage assis sur le derrière de la voiture se retourna, et il laissa tomber sur la troupe hurlante un regard si doux, si fier, si expressif, que Feramus se sentit remuer jusqu'au fond de l'âme. Il éprouva un moment d'angoisse profonde. Il était sincèrement patriote et noblement amoureux de la Liberté; il était convaincu

que les personnages accusés étaient bien les acteurs d'un complot royaliste. Pourtant, il ne put résister.

Il bondit sur l'essieu de la voiture, et étendant son fusil :

— Ah ! je voudrais bien, s'écria-t-il d'un accent animé, n'avoir devant moi que des étrangers, séides du despotisme, et que les Français fussent tous frères. Mais au moins personne ne dira que je suis un aristocrate. Et, je le déclare, ce jeune homme est... mon ami.

Il se tourna vers Hélène dont le visage resta froid et impassible.

— Et le premier, reprit Feramus avec colère, qui l'insultera, aura affaire à moi.

Il agita son fusil d'un air menaçant.

Walleri et quelques-uns de ses amis s'étaient jetés au milieu de la tourbe. Louise ouvrit précipitamment la portière, et se tenant sur le marchepied, dans une pose hardie, elle agita son mouchoir.

— Qu'elle parle! qu'elle parle! affirma la portion bienveillante ou indifférente de la foule.

— Oui, oui, qu'elle parle! répétèrent les spectateurs qui n'avaient pas résisté à ces yeux brillants.

— Monsieur, dit la jeune femme de sa voix si étrangement nette et moqueuse, seriez-vous assez bon pour me dire ce que vous trouvez d'étrange à ce qu'un domestique échange des signes avec sa maîtresse. Ce brave homme est mon valet de chambre. N'est-il pas d'âge assez respectable pour que la médisance n'ait rien à dire ?

— Sans doute, sans doute, cria la foule, qui, comme toujours, n'était frappée que de la dernière idée du discours.

— Eh bien! relâchez-le. Vous allez avoir le plaisir de le voir monter sur ce siége et si vous voulez venir à Paris, vous pourrez le voir dans l'exercice de ses fonctions.

Un puissant murmure d'approbation se fit entendre. Mais Pansu, désespéré à l'idée d'être déshonoré dans l'esprit de Tallien, de Robespierre et des grands chefs de la démocratie, s'attacha désespérément au vieillard.

— Frères, bons patriotes de Samer, vous laisserez-vous toujours duper par ces aristocrates à la langue de serpent? Je veux bien lâcher ce vieil imbécile. Mais il est certain que c'est la voiture de Beaurevoir.

— Ça, c'est vrai, crièrent les sans-culottes champêtres.

Mais l'écho était fort amoindri, et la jeune femme éclata de rire.

— Admettez que ce soit vrai, dit-elle. Mais admettez aussi que, en achetant cette voiture, je n'avais pas à m'informer du nom du précédent propriétaire. Depuis quand, je vous en prie, demande-t-on son passeport à une voiture? Parce qu'une chaise a appartenu à un émigré, est-elle entachée d'incivisme, et suspendue à la lanterne comme partisan de Pitt et de Cobourg?

Cette fois, un éclat de rire formidable fit retentir les échos de la place. La cause allait être gagnée, lorsqu'un enfant, se faufilant au milieu des groupes, vint dire tout bas à Vasseur :

— On m'envoie vous annoncer que la compagnie de Leleu remonte pour vous prendre.

— Ah! bien, ça nous sauve! et se penchant à l'oreille de Sanado, Vasseur ajouta :

— Va annoncer à Grabat, l'aîné, qui commande sa compagnie au haut du Pont-à-Loques, que ces aristo-

crates de la compagnie Leleu veulent exterminer les patriotes.

En ce moment une troupe d'une trentaine d'hommes déboucha sur la place.

— En avant, marche ! mes gens ! cria le fermier Leleu. Ne laissons pas maltraiter le brave commandant Montolieu par cette canaille de Vasseur.

La troupe s'avança en rompant la foule à droite et à gauche.

— Allons, dit Walleri à Joseph, montez vite.

Le vénérable valet monta à côte de Mlle de Beaurevoir.

— Ah ! mademoiselle, dit-il tout bas avec une expression touchante, que je suis fier de vous voir sous ma protection et combien ce siége est honoré ! Mais si j'avais la hallebarde que mon père...

De grands cris annoncèrent une péripétie nouvelle.

— Monsieur, dit Louise de Rosèle en se penchant vers le maître de poste, dites à vos palefreniers qu'il y a un louis pour eux si nous partons avant l'arrivée de cette nouvelle troupe de milice.

Elle montrait la troupe de Grabat, qui accourait au pas de charge.

Cette compagnie de Grabat se recrutait parmi les manouvriers, les faiseurs de briques et de chaux, des plus misérables coins de la bourgade, et elle était notée comme très-révolutionnaire, tandis que la troupe de Leleu, comprenant les agriculteurs des hameaux voisins, se montrait franchement royaliste.

Il y avait eu déjà des rixes entre les deux bandes. La compagnie du Pont-à-Loques accourut donc volontiers au secours de Pansu. Walleri constata avec angoisse

qu'elle était deux fois plus nombreuse que la troupe rivale.

M. de Montolieu n'avait pas quitté la place.

Les chevaux sortaient de la poste. Plusieurs palefreniers se précipitèrent pour atteler. Encore quelques minutes, et la voiture partait.

— Attention! Grabat, hurla Vasseur d'une voix désolée; les ennemis de la patrie vont rejoindre les tyrans coalisés.

— Capitaine! si vous bougez, s'écria M. de Montolieu, je vous passe mon épée...

Trois ou quatre clubistes saisirent le commandant par les épaules.

— En joue! commanda Grabat. Tirez sur la voiture, criblez-la, si elle bouge.

Une grande clameur s'éleva, composée des gémissements des femmes et des imprécations des curieux. Un moment de grande angoisse suivit cette clameur. Joseph se plaça devant Mlle de Beaurevoir, qui était restée immobile.

On entendit la voix du commandant lancer un juron énergique et crier à la petite troupe de Leleu :

— A moi! gardes. Tombons sur ces drôles.

Quelques hommes s'avancèrent et échangèrent des coups de crosse. On eût pu voir à la fenêtre de l'auberge du *Croissant* Max ajuster un pistolet dans la direction d'Hélène; puis, malgré les exhortations du vieillard qui grimaçait derrière lui un sourire de satisfaction haineuse, il laissa retomber le bras et refusa de tirer.

Les chevaux, arrachés aux mains des palefreniers, commencèrent à se cabrer. Une masse confuse de gens luttaient autour de la voiture. Féramus, debout sur l'es-

sieu, menaçait de son fusil tous ceux qui approchaient du siége. Louise était descendue bravement, après avoir refermé soigneusement la portière, et elle suppliait les postillons d'atteler. Walleri et quelques autres essayaient de la protéger contre les ruades des chevaux et les gourmades des compagnons de Sanado.

Tout à coup le son du tambour se fit entendre, battant une marche pressée. On vit un immense drapeau s'approcher et s'agiter sur la tête des combattants. Le maire arrivait, accompagnant l'étendard des jours de péril, suivi des membres du Conseil-général de la commune et du reste de la milice.

M. d'Ambreville, le maire, avait du bon sang dans les veines. Il était plus prudent que couard. Il s'avança bravement au milieu de la mêlée. Les tambours battirent un ban. Le porte-drapeau agita l'étendard qui jeta des ondées d'ombre sur cette masse. Une sorte de silence s'établit, les gourmades cessèrent, les éclopés se redressèrent, les abattus se ramassèrent :

« Au nom de la loi, considérant que l'Assemblée
« législative a décrété que la Patrie est en danger et
« que, dès lors, toute l'autorité est remise à la Com-
« mune, moi, maire de Samer, je déclare traître, rebelle
« et hors la loi, tout citoyen qui continuerait cette lutte
« fratricide. »

Un long roulement se fit entendre de nouveau. Quand il cessa, les antagonistes étaient sensiblement éloignés les uns des autres.

— Capitaine Grabat, demanda le maire, que faites-vous ici, quand votre poste est au coin de l'Abbaye?

— Monsieur le maire, répondit Grabat aîné, qui ergotait volontiers, le même décret qui vous a confié les

pouvoirs extraordinaires, a déclaré que tous les citoyens ou étrangers devraient porter la cocarde tricolore.

C'était vrai. Mais personne, même Vasseur, n'y avait songé jusque-là.

— En voyant ces voyageurs sans cocarde, j'ai dû penser qu'ils étaient suspects.

— Soit, répliqua le maire avec impatience. Mais j'ai constaté moi-même que les papiers de cette dame étaient en règle.

— Depuis lors, dit Vasseur, il s'est passé des choses qui ont excité les soupçons du peuple. L'aristocratie s'agite. Les Beaurevoir sont à la tête de la contre-révolution. Eh bien ! nous croyons que ces gens-là sont des aides des Beaurevoir et du despotisme, à preuve que cette voiture est à eux. Je suis sûr que M. Bellangé, receveur du château de Tingry, pourrait en témoigner. Prenez garde, monsieur Le Roy d'Ambreville, qu'on ne vous accuse de préférer la noblesse à la patrie.

Cette insinuation avait toujours la vertu de faire tomber instantanément la fermeté du maire. Aussi Vasseur dit-il, du coin des lèvres, à Sanado :

— Tu vas voir qu'il va choir dans le piége que je lui tends.

— Eh bien, dit en effet M. d'Ambreville, qu'on aille chercher M. Bellangé, et qu'il juge.

Il était sûr que M. Bellangé, très-royaliste, ne dirait rien qui pût nuire à Mlle de Rosèle. Vasseur, de son côté, savait que ce personnage était parti pour toute la journée. Il voulait seulement gagner du temps, pour obéir à Tallien dont l'embuscade ne serait prête qu'à la nuit close.

On ne tarda pas, en effet, à annoncer que M. Bellangé était absent.

— Eh bien, nous attendrons son retour, s'écria Vasseur, en faisant signe à ses comparses qui applaudirent à grand bruit,

— Mais faut-il donc, dit Louise, parce qu'il plaît à des fous de se mettre des billevesées en tête, qu'une femme soit retenue prisonnière, après avoir pris toutes les précautions prescrites par la loi? C'est à ne pas y croire. Ainsi, pour peu que ce monsieur soit plusieurs jours absent, me voici enchaînée ici! Et vous vous dites des gens civilisés.

— Ça, c'est sage, riposta gravement Vasseur. Il ne faut pas donner aux esclaves de la tyrannie la joie de dire que la France manque aux lois de l'hospitalité. Je veux reconnaître les priviléges de la beauté qui implore le civisme. Eh bien, si à cinq heures sonnantes, M. Bellangé n'est pas de retour, la voyageuse profitera du doute qui enveloppe les humains d'un voile protecteur. Elle partira à cette heure-là.

Un tonnerre d'applaudissements salua cette éloquence fleurie. M. d'Ambreville secoua la tête aux nouvelles supplications de Louise. La foule ne tarda pas à s'écouler. Il ne resta dans le voisinage de la voiture que les sentinelles posées par le maire et par Vasseur.

Louise ouvrit le verre qui donnait sur le derrière du carrosse. Elle demanda tout bas à Hélène si elle croyait pouvoir venir dans l'intérieur. Celle-ci secoua la tête.

— Mais ton pauvre cou blanc va être brûlé par le soleil!

— J'aime mieux qu'il soit brûlé que coupé, dit Hélène en se baissant. Crois-tu que je veuille songer à être belle, continua-t-elle avec ce sourire mélancolique qui succédait d'une façon si touchante à l'expression

vaillante de son regard. Je ne suis plus une jeune fille, je suis un soldat. Je veille sur mon père et sur mes frères qui veillent sur le roi ! Comme je t'embrasserai, chère folle cousine, quand la nuit sera venue et que nous approcherons d'Abbeville ! Là nous serons sauvées. Nos amis y sont nombreux.

Les lèvres de Louise se fermèrent comme en un baiser; et elle se rejeta dans un coin de la voiture.

Plus de deux heures s'écoulèrent. Le carrosse de Calais à Paris passa sans encombre, aussi le courrier de Boulogne à Paris, aussi plusieurs chaises de poste, dont on surveilla à peine les voyageurs.

Le soleil, toujours brûlant, descendait légèrement vers l'occident enflammé. Trois heures avaient sonné au timbre aigu du coucou de la maison Vasseur, qui semblait surveiller le carrosse cloué sur le sol par la volonté du seigneur Pansu. Un galop pressé de deux chevaux se fit entendre sur la terre battue de la place.

Un personnage, courant à franc étrier et escorté, selon les prescriptions légales, d'un postillon monté, qui lui servait de guide, s'arrêta devant la poste, sauta à bas de son cheval fumant, dont il jeta la bride au postillon. Son regard s'arrêta sur le carrosse.

— C'est bien ça, dit-il. Ce scélérat de Tallien m'a attrapé ! Il a monté la tête à ces paysans, et il prépare son coup pour la nuit, quelque part sur la route. Allons, toi, cria-t-il en cinglant un coup de fouet à travers le visage de Sanado, qui veillait sur la voiture, toi, avec ta figure d'ignoble mouche, tu vas aller dire qu'on attelle immédiatement cette voiture-là !

Sanado, blasphémant et pleurant, appela à l'aide le bon peuple, qui sortit en foule de ses demeures, pour la

cinq ou sixième fois de ce jour solennel. Mais le voyageur redoubla le coup de fouet en criant :

— Veux-tu obéir, misérable ! Allons, faites-moi atteler ça et prestement, ou gare à vous. Obéissez, je suis Fréron, l'orateur du peuple, secrétaire des Cordeliers.

— Cette voiture est arrêtée au nom de la loi. Parlez-en au maire.

— Et où demeure-t-il, ce maire-là ?

— Je vais vous conduire, dit humblement Sanado qui voulait se faire pardonner par un tel personnage les coups qu'il en avait reçus.

— Tu es un pur, toi, dit Fréron avec un sourire de mépris. Mais il faut que je boive. J'ai la fièvre. Ma tête va éclater !

Il entra à l'auberge du *Croissant*.

— Allons, à boire ! As-tu du vin ? Non. Toujours du cidre, hein ? Fichu pays ! Allons, donne de l'eau-de-vie. L'ennui, le soleil, la course, la colère, la patrie et l'eau-de-vie ! J'aurai une attaque avant ce soir ! Vite, à ce maire !

Il s'en alla en oubliant de payer. Sanado le conduisit en s'essuyant les yeux, et avec force saluts.

— Je n'ai pas le temps d'être poli. Vous allez me faire partir cette voiture-là devant la Poste, dit Fréron à M. d'Ambreville. Je suis l'Orateur du Peuple.

— Vous n'avez pas le temps d'être poli ; moi, je n'ai pas le temps de vous répondre. Adressez-vous à Vasseur, président du club.

Il s'éloigna en grommelant, tandis que Fréron se tordait en un rire hystérique.

— Allons, pur sans-culotte, mène-moi chez ce Vasseur. Je mettrais le feu à ce village, si vous ne me

paraissiez pas tous plus bêtes les uns que les autres.

Vasseur était au cabaret. On le fit venir.

— C'est toi, bon sans-culotte, qui te permets d'arrêter les voitures sur les places publiques ?

— Moi-même. De quoi te mêles-tu ?

— Ah ! voilà le plus grotesque de tous, dit Fréron, en éclatant de son rire âpre et cynique et en jetant sur le président du club son regard fauve. Tu connais quelque chose qu'on nomme le club des Cordeliers, hein ?

— Sans doute, j'ai même reçu...

— Tais-toi, imbécile. Tu as entendu parler peut-être d'un nommé Fréron ?

— Oui, oui, j'ai même lu...

— Tais-toi, drôle. Tu as peut-être aussi entendu parler d'un nommé Danton ?

— Le grand Danton ! J'ai vu sa signature dans un ordre secret...

— Tais-toi, tais-toi, bélître, double brute, tête à soufflets, gredin, vile charogne !

Et il écumait.

— Je suis Fréron, gredin ; secrétaire des Cordeliers, tête d'animal ; l'ami de Danton, porc immonde ! Par ta sottise, chien galeux, tu as dérangé ses plans grandioses ! Tu m'as fait jouer sous jambes par ce vil laquais de Tallien. Je ne sais ce qui me retient de sauter sur ta panse ignoble et de danser dessus comme sur un tremplin ! Et dire que l'avenir de gens comme nous est parfois dans les mains de ces ânes bâtés ! Allons ! à boire, à boire de l'eau-de-vie ! Non, de l'eau. Mon front va éclater. Je suis fou d'orgueil, d'orgueil furieux et blessé, blessé par une vermine comme Tallien, par un pourceau

comme toi. Danton battu par un misérable bavard, comme cette *Chandelle d'Arras !*

Pansu, épouvanté, se taisait. Fréron éclata de nouveau en un rire convulsif. Il essuya violemment son front, qui laissa littéralement tomber une pluie de sueur. Puis il reprit d'une voix toujours haletante quoiqu'un peu plus calme.

— Il faut que je bavarde. Si je ne m'évapore, je deviens fou. Tu crois que je le suis, hein, triste animal! Ecoute-moi et profite. Tallien ne t'a pas complètement trompé. La première pensée du Comité avait bien été d'arrêter et d'exterminer les Beaurevoir pendant le trajet. Mais l'avis vraiment énergique et profond de Danton prévalut. Il faut en finir. Nous sommes las d'attendre la bataille et la victoire. J'étais envoyé pour veiller à ce qu'on ne fît rien à ces Beaurevoir. Je ne les ai pas vus débarquer. Je m'en inquiétais. Les rapports de mes espions me signalèrent ce carrosse comme ne renfermant pas de Beaurevoir, mais comme semblable à la voiture attendue. Quelques mots de Tallien me revinrent en mémoire. J'accours ici. Mais que t'importe? Va faire atteler lestement.

Vasseur se précipita dans la direction de la poste. Fréron, qui le suivit, s'approcha de la voiture.

— Madame, dit-il avec un salut d'homme de bonne compagnie, on va, par mon ordre, vous laisser partir, et je regretterai, jusqu'à la fin de mes jours, qu'une aussi charmante femme ait été exposée à un tel ennui!

Louise fixa sur la physionomie fine du personnage son riant et perçant regard.

— Monsieur, grand merci. J'accepte vos regrets éter-

nels. Mais je suis prête à vous tenir quitte d'une année de remords pour chaque minute que vous me ferez gagner.

Fréron s'éloigna en souriant pour injurier de nouveau le Pansu. Hélène était descendue d'un air indifférent. Elle alla se placer à la portière opposée à celle où se trouvait le Cordelier, et elle dit trois mots à Louise :

— L'Orateur du Peuple !

Fréron se rapprocha, et s'adressant de nouveau à Louise avec un sourire gracieux :

— Madame ou mademoiselle ?

— J'ai présenté mon passeport à tous les estafiers qui me l'ont demandé. Vraiment j'en suis lasse, répliqua Louise d'un ton si différent de la réponse précédente, que Fréron s'en trouva blessé.

— Je n'ai nul besoin de passeport pour savoir que je parle à Mlle de Beaurevoir.

— C'est la folie du jour, dit Louise en éclatant de rire. Tous ces gens que vous voyez là, béant à ma voiture, m'en ont voulu persuader. Le maire, les miliciens, les marchands de cuir et les clubistes m'ont chanté cette chanson dans toutes les formes de leur patois. Vous y mettez un peu de français !

— Je n'ai pas le temps de railler. Je vous dis que cela est, cria Fréron à très-haute voix, il faut que cela soit.

— Monsieur, vous vous croyez au club ou dans quelque autre méchant lieu. Adressez-vous à ces palefreniers.

Elle fit un geste pour relever le panneau. Fréron mit la main à la portière.

— Votre salut m'est indifférent, dit-il ; — et sa prunelle s'allumait de ces fauves lueurs qui remplaçaient si

vite la finesse de son regard. — Mais il faut que je vous sauve. Pour cela, il faut que je vous accompagne, que je voyage cette nuit, là, à côté de vous, et cela sous peine de mort, entendez-vous ? ou de pis encore.

Louise fixa dans la prunelle furieuse du démocrate son regard ferme et qui ne riait plus.

— Ce qui serait pis que la mort pour une femme comme moi, ce serait justement d'avoir à mes côtés un homme comme vous. Votre insolence vous décèle. Vous êtes un démocrate. Vous sentez la boue et le sang. Allez, conclut Louise en relevant le panneau, il n'y a nul danger que je ne préfère au voisinage de vos pareils. Dieu me protégera.

— Ah ! si je pouvais t'abandonner, coquine, à sa protection ! Et dire qu'il faut que je protége, malgré moi, cette femme qui m'injurie ! Ah ! Robespierre, je te revaudrai ça.

Il éclata en ce rire convulsif qui tenait de la rage, de la folie et de ce fond de scepticisme si singulièrement placé à côté d'impulsions plus nobles et plus généreuses. Il s'arrêta brusquement et bondit vers la Poste :

— Allons, qu'on me selle un cheval ! Que je suive cette voiture-là à franc-étrier. Pourvu que ma tête n'éclate pas en route ! murmura-t-il.

Avant qu'on eût pu lui obéir, un jockey, portant la cocarde tricolore placée sur sa casquette noire, accourut au grand trot :

— Trois postillons et huit chevaux, cria-t-il en mauvais français, pour les voitures de mylord comte Saint-Albans, pair d'Angleterre.

— Il faut attendre un instant, dit le maître-palefrenier.

Nous n'avons pas les chevaux. Il va en rentrer de la poste de Boulogne et de celle de Cormont.

— Lord Saint-Albans ! s'était dit Fréron, en entendant les paroles du jockey. Mais c'est le correspondant anglais du duc d'Orléans, c'est l'ambassadeur de la Révolution anglaise auprès de ce vil scélérat; c'est l'ami du baronnet extravagant qui a un nom de comédie : Goblet de Doublebière, et qui, moyennant certaines conditions non moins extravagantes que son nom, se fait le banquier de la démocratie française! Tiens, qu'est-ce que nous veut donc l'arrivée de ce lord Saint-Albans?

Il réfléchit un instant.

— Eh! parbleu, c'est Anacharsis Cloots qui nous l'envoie; il s'est engagé à le retirer des griffes d'Orléans et à diriger ses millions vers notre bourse. Oui, je me le rappelle, son arrivée a été signalée, et il a été décidé que, pour le plus sûr, on commencerait par piller le magot que ce mylord apporte à Philippe. Et s'il se défend, tant pis pour lui. Oui, c'est bien cela. Allons, camarade, cria-t-il au postillon, tenez-moi mon cheval prêt. Fais que ce soit le meilleur cheval de l'écurie, dit-il à Pansu Vasseur. Il faut que j'attende ce lord qui va arriver, et pourtant que je rattrape, avant qu'elle arrive à Abbeville, cette voiture qui va partir.

V.

OU LIONEL RETROUVE ELLEN QUI ÉTAIT MORTE.

Une grande berline, aussi élégante qu'était massif le carrosse qu'on achevait d'atteler, entra sur la Place, au grand bruit de trois postillons montés et agitant leurs fouets comme pour un roi.

La berline vint s'arrêter à côté du carrosse, dans le coin duquel Mlle de Rosèle se jeta précipitamment en abaissant soigneusement son voile épais, après un coup d'œil jeté dans l'intérieur de la nouvelle voiture.

Deux grands laquais se tenaient roides sur le siége de devant. Un cabriolet à soufflet, qui suivait, renfermait les deux valets de chambre, deux personnages flegmatiques et dédaigneux, dans lesquels, les lecteurs voudront peut-être bien reconnaître, malgré son air sombre, Jérémiah Mac Flanchford, et, malgré sa face luisante, Killmalloch, le boxeur.

Tim, le jockey, s'était approché, la toque à la main, de la portière et avait annoncé d'une voix humble qu'il fallait attendre quelque temps les huit chevaux nécessaires à la voiture de mylord, et les trois autres chevaux pour le cabriolet et le jockey. Mylord ne répondit pas. Kevin et Pad, qui étaient les deux grands laquais, descendirent et vinrent ouvrir.

Lionel sortit d'un mouvement lent et automatique où l'on sentait à la fois la roideur habituelle du corps et l'affaissement de l'âme. Celui qui ne l'eut pas vu, depuis les quatre ans qui viennent de s'écouler, eût eu peine, d'ailleurs, à le reconnaître au premier coup d'œil.

Il paraissait, en maigrissant, être devenu plus haut encore. L'ovale de sa belle figure s'était allongé, ses joues s'étaient creusées, sa peau blanche semblait diaphane. Un cercle, non pas noir, mais d'un bleu nacré, qui s'était fondu dans la blancheur de la peau, entourait les paupières et donnait à son long regard une profondeur étrange. C'était bien le regard vague de l'âme affligée qui regarde distraitement les choses de ce monde, tandis que son attention est tout entière attirée dans les champs de l'idéal que parcourent les rêves, les souvenirs de l'amour perdu.

Mais ce regard était plus âpre que touchant : Lionel avait perdu toute espérance; il était resté dans le désespoir sans pouvoir même parvenir à ce commencement de consolation, à cette douleur mitigée, qui est la mélancolie. Ellen était pour lui un pur cadavre, un lambeau de chair pourrie, dont rien n'existait plus que le poignant regret de ne plus la voir dans sa chaleur aimante et sa fraîche beauté.

Parfois, la raison essayait de lutter contre les préjugés matérialistes qu'on lui avait inculqués. Lionel cherchait à sortir de cet hébétement, et il entrevoyait qu'il n'eût pas autant rêvé, autant aimé, autant regretté, si Ellen n'avait été que ce petit tas de pourriture.

Sa bonne et ardente âme, née pour tous les enthousiasmes de la foi et du dévouement, se remettait à aimer les choses auxquelles ses maîtres impies lui avaient

permis de croire encore. Sous l'aiguillon des nobles idées de la fraternité, de la liberté, il se reprenait à vouloir vivre.

Alors sa pensée cessait, pour un instant, cet effroyable effort imposé par le matérialisme, cet effort d'une pensée qui se sent appelée en haut sur les traces d'une âme morte, et qui reste obstinément en bas. Cette sombre lutte prenait quelques instants de trêve. On voyait donc Lionel revenir à la vie. Un rayon aigu, d'abord fixe, puis pénétrant, puis largement lumineux, remplaçait, dans la prunelle, cette âpre fièvre ou cette atonie désolée. On comprenait qu'il reprenait possession de lui-même et de l'humanité.

Il n'en était pas là, en ce moment. Il ne trouvait même plus de distraction dans cette guerre qu'il avait voulu faire à la société de l'Ancien Régime. Il tenait toujours à ses haines, à sa vengeance, parce qu'il avait juré à Ellen mourante de poursuivre l'ennemi qui la tuait. — Et cet ennemi, c'était pour lui l'aristocratie. — Il venait en France pour prendre part à un mouvement qui devait être terrible : le commencement du bouleversement final. Mais cela même ne l'intéressait plus. Il jouait automatiquement son rôle de vengeur.

En descendant de voiture, il promena autour de lui un regard vague ; il fit quelques pas et voyant devant lui un groupe de curieux, il se détourna, comme il se serait détourné d'une muraille. Il se dirigea distraitement vers l'espace plus vide où se trouvait le carrosse.

Tout à coup on entendit un cri, un cri de Lionel qui n'avait jamais crié, un cri déchirant. Un corps vigoureux, le corps de sir John Dooblebeer, bondit hors de la berline, ouvrit brutalement la foule et se précipita. Lio-

nel pleurait, lui qui n'avait pas pleuré en apprenant la mort d'Ellen. C'était le renversement de toute vraisemblance.

— Oh! John, dit-il en anglais d'une voix haletante, voyez!

Et il montrait Hélène de Beaurevoir.

— Je vois, Lionel, répondit celui-ci d'un ton impassible et d'une voix profonde.

— Ces yeux, ce teint, cette physionomie, ne les reconnaissez-vous pas?

— Dieu damne Jérémiah! répondit l'autre avec le même flegme, je les reconnais.

— Ellen! Ellen! murmurait Lionel.

— Dieu damne les yeux de Jérémiah! Je n'ai jamais vu une telle ressemblance. Bien. Nous ne pouvons pas supposer que lady Saint-Albans soit ressusoitée avec un chapeau rond. Nous allons enlever ce garçon, nous l'habillerons en fille et nous lui apprendrons la harpe. — Master Killmallock! cria-t-il d'une voix retentissante.

— Votre Honneur! répondit ce seigneur valet de chambre, qui n'avait pas quitté sa pose dédaigneuse dans le cabriolet. Faut-il apporler l'habit bleu de Votre Honneur?

— Non, apportez les pistolets. Nous allons tuer quelques Français et conquérir ce village de mangeurs de grenouilles.

Mais Lionel l'avait repoussé et s'était approché d'Hélène.

— N'apportez pas les pistolets, Master Killmallock. Nous ne conquérons plus.

— Jeune homme, monsieur, qui que vous soyez, avait

dit Lionel en français, écoutez-moi. Je vous en supplie, ayez pitié de moi. Je suis fou, n'est-ce pas? Vous ressemblez tant à quelqu'un que j'aimais, à une femme, ma femme qui est morte sans que je puisse mourir! Je la revois pour la première fois depuis quatre ans.

Hélène fixa sur lui son regard étrange, à la fois languissant et ferme, doux et fier. Sans répondre elle s'éloigna, faisant le tour de la voiture pour monter du côté opposé. L'austère Joseph se précipita au-devant de lord Saint-Albans.

— Monsieur, dit-il, que voulez-vous? Vous paraissez un gentilhomme; je suis fait pour vous comprendre : Je suis, continua-t-il avec hauteur, valet de chambre.

— Ce vieux coquin me plaît. Dieu damne sa perruque! Il est plus spirituel que Jérémiah, qui a l'air d'un crimiminel. Nous l'enlèverons aussi. Nous le peindrons en noir et qu'en pensez-vous, Killmallock? nous le ferons passer pour Washington!

Mais Lionel avait entraîné sir John. Un rire étouffé était sorti du carrosse, en entendant les éclats de voix de l'Anglais. Louise s'était cachée plus soigneusement et avait baissé le devant de son chapeau. Elle avait tiré d'une poche de son fourreau un petit portefeuille sur une page duquel elle avait écrit quelques mots au crayon.

La voiture était presque attelée. Fréron s'approcha de Sanado.

— Recommande au postillon, au nom de la liberté, de mener cette voiture très-lentement. On ferait bien de s'arrêter quelque temps à chaque relai. Il faut qu'elle n'arrive pas avant moi dans les environs d'Abbeville. Tu entends? Sous peine d'encourir la colère des patriotes.

La voiture des Beaurevoir partit enfin, emmenant,

outre Hélène, Louise et Joseph, Crispinet, le petit laquais, qui la rejoignit à la sortie du bourg.

Fréron se rapprocha du cercle qui entourait les deux Anglais avec des intentions railleuses, où la curiosité dominait; et il faut avouer que les deux personnages, par leur contraste même, étaient faits pour attirer l'attention.

Lionel, grand et mince, élégant dans toute sa personne, portait un deuil austère. Mais, par une attention touchante, et par un hommage délicat rendu à la mémoire de celle qui avait été pour lui le type de toute grâce, il avait adopté les gracieuses recherches de la mode française, et il portait l'ancien et élégant costume de deuil : bas, culottes, veste, habit de soie noire, avec l'épée, qui devenait rare parmi les jeunes gens à la mode, après avoir été obligatoire même pour les garçons coiffeurs endimanchés. La poignée d'argent non ciselé et bruni, les boucles, aussi d'argent bruni et sans ornement, les manchettes et le jabot en dentelles de Bayeux, exagéraient sans doute, mais avec une grave coquetterie, le noir obligé. Les cheveux simplement relevés, sans frisure, légèrement poudrés, étaient retenus par derrière dans une de ces petites queues plates qu'on nommait *crapauds* et qui avaient été la coiffure favorite des gardes-françaises.

Sir John, lui, offrait, nous le répétons, le plus parfait contraste avec son compagnon de voyage.

Lord Lionel appartenait à la grande aristocratie, et sir John à la petite noblesse.

Il était le type parfait du gentilhomme anglais, si bien étudié dans les romans de Fielding. Seulement, les qualités et les défauts de cette caste, sa hardiesse et sa

rudesse, sa bonté et sa lenteur d'esprit, sa droiture et sa lourdeur, si parfaitement conservés aussi longtemps que la petite noblesse restait dans la vie provinciale, s'exaspéraient quand elle se trouvait mise en présence des devoirs factices créés par la haute société, et tournaient forcément à l'*excentricité*.

Sir John était ainsi devenu le plus excentrique des Anglais, mais s'il représentait parfaitement les bizarreries de la race anglo-saxonne, il n'en avait pas les lourdes et grossières apparences. Ses pieds étaient longs et larges, mais non plats, ses mains vigoureuses, mais dessinées. Les muscles de ses bras étaient formidables, ses épaules puissantes, sa tête ronde, ses cheveux d'un blond ardent; mais sa haute taille était bien prise; son nez avait, dans sa rondeur, des lignes classiques, et ses yeux, d'un bleu clair, dénotaient une franchise plus hardie que brutale, avec un mélange de tendresse et de naïveté.

Son costume, à coup sûr, n'était pas banal. De fortes bottes de voyage, à retroussis roses, laissaient apercevoir, au-dessous du genou, des bas de soie blancs, sur lesquels venaient se boucler des culottes de soie jaunes; un frac de fin casimir noir, à collet jaune, laissait passer, au poignet, des manchettes de superbe dentelle blanche de même espèce que celles qui formaient son jabot.

Mais ce qui attirait l'œil et la risée, c'était son gilet, un gilet fantastique qui rappelait les vestes où, dix ans environ auparavant, les petits-maîtres portaient dessinés des scènes de tragédie, des pastorales, des combats maritimes, des expositions d'agriculture. Ce gilet, qui excitait l'admiration et la moquerie des bourgeois de

Samer, était de ce vert tendre qu'on nommait alors vert anglais. Il portait, sur chaque plastron, au milieu d'un cartouche blanc, des drapeaux tricolores entrelacés avec cette devise courant tout autour : NUMA POMPILIUS SAUVERA L'HUMANITÉ.

Ce gilet avait frappé Fréron, qui, évidemment, y attachait grande importance.

Sir John était devenu brun de colère en entendant les huées qui s'échappaient du cercle des spectateurs. Il s'avança vers l'un d'eux, qui riait de meilleur cœur que ses voisins, et lui allongea un coup de poing formidable. Celui-ci, qui était leste, fit un saut de côté et disparut en lançant un coup de pied à l'Anglais. Sir John, exaspéré, tourna autour du cercle ses prunelles furieuses. Elles se fixèrent sur Féramus qui jetait un regard irrité sur ces Anglais qui avaient osé apostropher Hélène, l'objet de son culte.

Le baronnet s'avança vivement vers lui, en lui montrant le poing.

Féramus n'eut pas le temps de répondre. Le maire s'approchait, escorté par la maréchaussée.

— La paix, dit-il ! Messieurs, vos passeports, que vous eussiez dû déjà porter à la municipalité.

— Ah ! lord Lionel Jermyn Saint-Albans, continua-t-il en se rapprochant de Lionel et en lui parlant à voix basse : Vous m'êtes annoncé, mylord, et particulièrement recommandé par le chevalier de Laclos, secrétaire intime de S. A. S. Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, l'espoir du parti constitutionnel. Le chevalier m'écrit que les libéraux anglais vous ont confié un trésor que vous apportez à Son Altesse.

Lionel poussa un soupir, comme un homme qu'un devoir pénible force à quitter de chères pensées.

— L'argent n'est fécond qu'entre les mains d'un homme et au service d'un principe, répondit-il froidement. J'ignore ce que je sème. Je sais où je veux aller. Je n'ai pas encore trouvé l'étoile qui doit me guider.

Il s'inclina tristement et rentra dans la berline. Le maire s'adressa à sir John.

— Master Killmallock, laissez les gilets et les pistolets et apportez le passeport, cria le baronnet, en tournant d'un air curieux et satisfait autour des gendarmes impassibles.

— « Sir John Godly Dooblebeer, baronnet anglais, » autrement dit le citoyen Numa Pompilius, républicain » universel de l'Humanité, » lut le magistrat. Pourquoi cette double dénomination.

— C'était très-simple, et je ne comprenne pas le sottise des maires de cette pays. Mais très-beaux gendarmes, que j'approuve totalement; très-beaux. Je demande un culotte d'eux et paire de bottes pour mettre dans mon cabinet de toilette. Très-simple, je disais. En effet, j'étais baronnet en Angleterre, parce que le baronnet très-bon pour l'Angleterre. J'étais républicain pour les autres pays, parce que les autres pays très-mauvais sans le république. Très-simple, je dis.

— C'est ça, cria Walleri, ces gens-là veulent mettre le feu à la maison du voisin pour voir si ça flambe.

Sir John bondit, les poings tendus vers l'aubergiste qui recula en tendant un petit carré de papier.

— Dieu damne cette village! cria sir John, je ne trouverai pas un homme pour recevoir un coup de poing.

Il saisit le papier, y jeta un regard. Ce fut comme s'il

eût reçu un coup formidable. Il resta un instant hébété; puis, poussant des gémissements, il se donna du poing dans l'estomac. Il baisa et relut la petite feuille, arrachée par Louise à son carnet, et qui portait ces mots :

« Sir John, mon cher fiancé, votre excentricité retarde » encore notre mariage de trois mois. »

— Très-juste, murmura-t-il. Dieu damne l'excentricité! J'ai oublié la politesse française.

Sir John s'avança vers le maire avec une révérence comique, et il lui serra violemment la main, en disant:

— Bonne jor, monsieur, comment portez-vous, cette soir?

— Il est fou, murmura la foule.

— Mais c'est impossible. Non, s'écriait Fréron! il n'est pas possible que ce soit un pareil fou qui soit chargé...

Il saisit brusquement le bras de sir John.

— C'est un hasard, n'est-ce pas? ou un pari. Vous avez volé ce gilet. Ce n'est pas à un pareil Polichinelle...

— Polichinelle! murmura John avec une imperturbable austérité. Celui-ci va payer pour tous.

Il allongea enfin le coup de poing qu'il n'avait pas encore pu placer. Fréron tomba comme une masse.

De grands cris s'élevèrent. Il y eut un moment de tumulte. Mais le maire prit le parti des Anglais, et comme le gros du public ne connaissait pas Fréron qui, en fait, avait été agressif et insolent, le trouble s'apaisa. On ramassa le Cordelier, légèrement évanoui.

— Max, disait Plattzoll, qui, de la fenêtre de l'auberge suivait la scène, n'oubliez pas qu'il faut que, dans l'intérêt de ma sécurité, tous ces Beaurevoir soient exterminés avant d'arriver à Paris. Quant aux Anglais, j'ai, pour le

moment, l'intention de les protéger. Mais, continua le Prussien avec un ricanement amer, vous ne m'avez pas demandé de nouvelles de votre sœur, de ma fille Gretchen?

Un rayon doux passa dans ses yeux sinistres, et sa voix âpre prit des intonations d'une tendresse extrême quand il prononça ce nom.

— Vous m'avez toujours brusqué, mon père, chaque fois que je vous parlais d'elle.

— Cette fois, il faut que je vous en parle : Mlle de Plattzoll a été fort goûtée de la reine qui l'a attachée à son service particulier, sous la direction de Mme de Tourzel. De sorte que si jamais vous me manquiez à mon domicile ou rue Grange-Batelière, où vous savez, vous auriez de mes nouvelles par la chère Gretchen, dans les Petits Appartements de la Reine, c'est-à-dire dans la partie des Tuileries qui tourne vers le quai, vers le pavillon de Flore.

— Et, demanda Max d'un air pensif, la bonté de la reine pour Gretchen ne vous a pas fait hésiter à continuer de chercher la ruine de la famille royale.

— Triple niais! dit Plattzoll en reprenant toute l'âpreté de sa voix! Mais j'ai poussé Gretchen auprès de Marie-Antoinette, uniquement pour que, dans sa candeur charmante, elle nous fût une espionne parfaite. Mais c'est assez; tâchez de n'oublier rien et d'être aussi actif qu'intelligent, sinon je vous soufflette publiquement.

Il sortit et s'avança, sans remarquer la sombre physionomie de Max, vers la Poste où la berline était prête à partir. Il avait repris avec son costume toute son attitude de vieillard décrépit.

Il s'approcha lourdement d'une des portières et pré-

senta un papier à Lionel qui y lut, en fronçant les sourcils : « Je prie ceux qui veulent m'être agréable de rendre au porteur de ce pli les services qu'il réclamera.

« L. P. J. D'ORLÉANS. »

— Que voulez-vous, monsieur? demanda sèchement Lionel.

Le vieillard fit signe qu'il ne comprenait pas, mais qu'il désirait monter en voiture.

— Soit, montez, dit le lord après un instant d'hésitation.

— Dieu damne sa misérable perruque ! Elle conviendrait bien à la physionomie lugubre de Jérémiah ! murmura sir John. Ah ! j'oubliais, reprit-il tout brusquement.

Et, sautant lestement hors de la voiture, il courut à côté du cabriolet et dit à Jérémiah :

— Il faut que vous ayez commis un crime, Jérémiah, pour être devenu si lugubre. J'ai parié cent guinées avec le docteur O'Toole, que vous ne mourrez pas sans l'avouer. Est-ce le jour ? Non.

Il regagna vitement la berline, tandis que Jérémiah, quoique habitué à cette plaisanterie, ne pouvait s'empêcher de pâlir. Les chevaux partirent au grand trot.

Quelque temps après, Fréron revenu à lui, sauta brusquement sur ses pieds. Il promena un regard hébété autour de lui.

— Mes amis, dit-il à Vasseur, à Sanado et aux volontaires qui l'entouraient, j'ai été un peu brusque tantôt. Il le faut attribuer à mon zèle pour la patrie. Je suppose que les plus braves d'entre vous vont venir à Paris,

quoique la fête commémorative de la Fédération du 14 juillet soit passée. N'y manquez pas, car les événements approchent où tous ceux qui aiment la liberté auront une belle besogne. Venez voir Fréron, rue Chabanais. Maintenant, vite un cheval, et qu'il ait de bonnes jambes, si l'on veut que Fréron sauve la patrie.

VI.

CAUSERIE EN BERLINE.

La berline avait descendu au grand trot la colline au sommet de laquelle Samer est perché. Elle monta plus lentement le mont de Tingry, qui sépare le haut du bas Boulonnois.

Jusque-là tout s'était passé en observation réciproque, ouverte de la part des Anglais, sournoise de la part du vieillard.

Celui-ci s'était assis sur la banquette du devant, où il était seul et où, sous le prétexte des rayons du soleil déclinant, mais encore brûlant, il s'était placé de façon à cacher ses traits à ses compagnons.

— Dieu damne ses infernales besicles! grommela bientôt sir John. Il me semble bien que j'ai vu quelque

chose de cette figure-là quelque part. Demandez-lui ce qu'il veut, Lionel.

Celui-ci secoua le front, comme il lui arrivait chaque fois qu'il était rappelé à la réalité, et il se tourna vers le vieillard :

— Monsieur, dit-il en anglais, mais avec un ton de politesse tellement froide qu'elle semblait ironique, veuillez permettre un peu de curiosité à un gentilhomme qui paraît destiné à l'honneur de voyager avec vous pendant quelque temps.

Le vieillard fit, avec un geste des plus convaincants, signe qu'il ne comprenait pas l'anglais.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'indiquer que vous ignorez également la langue française.

Le vieillard renouvela le signe, en ajoutant immédiatement en allemand :

— Je suis un Français d'Alsace. J'habite Mulhouse. Je ne connais que l'allemand. Si l'un de vous...

— Je connais cette langue, dit sèchement Lionel. Permettez-moi de désirer savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

— Les renseignements que M. le chevalier de Laclos m'a communiqués sur Vos Seigneuries doivent me donner confiance, dit le vieillard avec un air d'inquiétude parfaitement joué.

— Le vieux coquin va mentir! cria John en anglais. Je vais le jeter par la fenêtre.

Mais cette expérience sembla prouver que le vieillard ignorait réellement l'anglais. Il ne bougea pas.

— Et comment vous trouvez-vous seul sur cette route? reprit Lionel en allemand.

— Les conseils de M. de Laclos doivent me donner confiance, murmura-t-il encore. Eh bien, je me nomme Fritz Wilhelm. Je suis homme d'affaires, depuis longtemps en relations avec M. le chevalier de Laclos. Je reviens d'Angleterre, où j'ai vendu des diamants pour le duc d'Orléans. J'ai les traites sur moi. Je sais que vous aussi, messieurs, vous apportez à Son Altesse de l'argent dont il a tant besoin en ce moment.

Lionel leva les épaules, d'un mouvement dubitatif.

— Mais on n'en a jamais trop. Comme je craignais de voyager seul, la nuit, soit en poste, soit en voiture publique, je me suis permis d'user de ce sauf-conduit du prince en faveur d'un pauvre vieillard qui, même armé, n'offrirait pas grande résistance, en ce temps où les fédérés, les volontaires, les royalistes sont en marche sur Paris.

Le récit que le vieillard venait de faire était vraisemblable. Lionel était convaincu. John éprouvait toujours la plus vive répulsion pour ce personnage à la tournure hypocrite et rampante. Mais l'important était de bien constater qu'il ignorait l'anglais, afin de n'être pas condamné au mutisme.

— Je vous assure, Lionel, que ce misérable coquin ment comme un tavernier. J'ai vu des pistolets sur lui. C'est l'émissaire d'une bande de brigands. Je vais lui briser sa cervelle de scélérat.

L'homme ne bougeait pas.

— Allons, reprit John, j'estime que l'épreuve est complète. La créature sent le fripon. Mais elle ne sait pas l'anglais.

Plattzoll eut grand'peine à réprimer un soupir de

soulagement. Au fond de son implacable pensée il promit à sir John de lui faire cruellement expier le quart d'heure d'angoisse que lui Plattzoll venait de passer.

— Nous pouvons parler à cœur ouvert, Lionel. Les paroles de ce vieux singe me portent à croire que vous êtes complètement engagé avec ce renard de Philippe d'Orléans.

— Je ne suis engagé envers qui que ce soit qu'avec Ellen, mon ami. Ce que je veux, ce à quoi je veux employer ma vie jusqu'à ce que le néant béni me saisisse, ce qui m'empêche seul de mettre en cet instant, sous cette roue, ma tête hantée par un désespoir irrémédiable, vous le savez, John. Vous savez la promesse que j'ai faite à celle qui était tout, qui était ma volonté comme mon cœur, et mon espérance comme mon désir.

Il pressa son front dans ses mains, comme s'il craignait de voir ses pensées courir follement à la suite de cette ombre.

— Puis, je voulais obéir à cet instinct qui m'a poussé dès mes premières heures de raison et qui a été cultivé en moi par mon noble maître, le baron de Cloots, cet instinct qui me porte à maudire tout joug, tout préjugé, tout fanatisme. Je veux élever l'homme, par le respect de soi-même, au-dessus de toute religion. Je veux élever ceux qui sont bas, abaisser ceux qui sont haut.

— Eh bien, Lion, pourquoi n'avoir pas été immédiatement aux plus énergiques révolutionnaires, aux républicains ?

— Ils n'existaient pas encore, quand je fis à Ellen le serment que ne me laissa jamais oublier mon généreux ami, Cloots, le serment de poursuivre à outrance cet ennemi qui l'avait tuée, c'est-à-dire cette aristocratie

insolente et bigote. Il n'y a pas moyen de comprendre autrement ses dernières paroles, n'est-ce pas, John?

— Pas moyen, Lionny. Vous savez bien à la suite de quelle scène elle est morte tout brusquement.

— Les républicains français n'existaient donc pas, les démocrates n'existaient guère quand je me mis à la tête des novateurs anglais, et que je commençai publiquement la lutte contre les préjugés féodaux. Philippe d'Orléans représentait la Révolution. Puis, nous autres Anglais, nous avons une faiblesse naturelle pour le gouvernement constitutionnel. Je me mis donc en relations avec le prince d'Orléans. Mais je ne suis pas engagé avec lui.

— Moi, je vais plus loin, Lion. Vive la République! J'avais épousé la querelle de mylady Saint-Albans contre cette stupide et fanatique noblesse qui l'avait repoussée, insultée et tuée. Mais bientôt je trouvais que la République était bien plus curieuse, plus drôle que tout autre gouvernement. J'étais furieux à cause de lady Ellen, et ennuyé. J'avais des peines de cœur. Oui, j'étais désolé parce que ma fiancée d'aujourd'hui ne pouvait pas alors me regarder sans rire. En fait, comme je disais, je m'ennuyais à mourir, quand je pensai à la République.

— Alors, comme un bon garçon et un généreux compagnon que vous êtes, vous vous êtes livré, corps et âme, vous vous êtes engagé avec les chefs de la démocratie française?

— A cette condition, Lionny, que quand je porterais ce gilet, je serais respecté comme un souverain. Eh bien, depuis lors tout me sourit. Je suis devenu de plus en plus amoureux; j'ai perdu mon oncle, le doyen; j'ai gagné le gantelet d'honneur contre Killmallock, le boxeur;

Killmallock a consenti, pour mille livres par an, à être mon valet de chambre et à surveiller Jérémiah, qui a la figure d'un homme coupable d'un crime mystérieux. Hurrah! Et savez-vous ce que je viens faire ici, Lionel?

— Je vous écoute de mon mieux, mon cher garçon. Mais vous savez...

— Oui, je sais que la chère image ne vous permet pas de prêter une longue attention. Eh bien, je viens apporter à Danton, un ami que je ne connais pas, tout l'argent trouvé dans les coffres de mon oncle le doyen. On dit que les choses s'échauffent. Si je puis tuer quelques Français en compagnie de mes autres amis que je ne connais pas, Robespierre et Marat, qui sont en train d'aiguiser leur sabre pour la bataille, oh! bien, je m'amuserai.

— Je ne vous blâme pas, cher, répondit gravement Lionel. Je sais bien que les nobles et vaillants hommes que vous venez de me nommer et dont Cloots m'a souvent entretenu, je sais que les Danton, les Robespierre, les Marat sont supérieurs à ces plats courtisans, à ces gentilshommes hébétés et corrompus, à tous ces misérables roquets qui constituent la noblesse française, à ce clergé français sans ombre de conviction, à ces femmes françaises sans dignité, sans tendresse sincère, sans vertu.

— Je proteste au nom de l'une d'elles, s'écria John avec énergie.

— Si vous voulez, John. Mais je sais que la Révolution est destinée à exterminer tout ce monde, à mettre en haut la vertu populaire, en place du mercantilisme bourgeois, de l'avilissement sacerdotal et de la bassesse nobiliaire. Cloots m'a habitué à penser qu'il faut verser

des torrents de sang corrompu pour effacer les derniers vestiges de la féodalité. Mais au moment d'ouvrir cette veine qui doit faire couler le sang de tant de vieillards, d'enfants, de femmes jeunes et belles comme.....*elle*, — si je puis, sans blasphémer, comparer à elle aucune femme française, — j'ai hésité.

— Dieu damne le criminel Jérémiah ! je crois bien que c'est à lui que ressemble le sale coquin que nous avons devant nous, Lionny, et dont j'ai certainement vu la face quelque part.

— Je veux voir si le prince d'Orléans est vraiment un profond politique, comme on dit, conclut Lionel qui écoutait ses pensées plus que les extravagantes fantaisies de son compagnon. Mais s'il n'est pas vraiment un homme d'État, alors nous nous ferons les banquiers et les soldats du noble Marat, le défenseur du peuple ; du vaillant Robespierre, le bouclier de l'égalité ; du vertueux Danton, le père de la liberté. Maintenant, ami, je suis las. Mon cerveau s'irrite d'être si longtemps distrait de son idole. Laissez-moi rentrer dans mes pensées.

Il s'enfonça dans un coin, en fixant son triste et vague regard sur l'horizon rougissant.

VII.

PAYSAGE DU SOIR ET SCÈNES DE NUIT.

Le soleil déclinait rapidement. Il jetait de longues ombres obliques sur la route montueuse que suivaient les voyageurs ; et à travers les portières ouvertes, le sol caressé par les premières gouttelettes de rosée envoyait des senteurs plus fraîches. Le soir, en diminuant l'éclat de la terre et du ciel, attirait moins les pensées humaines au dehors et semblait permettre au cœur de l'homme de rentrer plus aisément dans les profondeurs de ses souvenirs.

Lionel sentit peu à peu s'apaiser le tumulte des préoccupations politiques dans son cerveau. Son œil redevint tout vague et il suivit comme à travers un voile la lutte sereine que la nuit prépare contre le jour faiblissant. Les feuilles poudreuses se relèvent lentement, l'herbe flétrie perd ces miroitements que le soleil du midi donnait aux mille angles de la poussière dont elles sont couvertes ; et tandis que l'oiseau bondissant de dessous la branche où il s'était tapi, redouble ses chants, le grillon lance les dernières notes de ces grincements enragés qui sont son hymne à la flamme. Dans le fond des vallées tout devient terne, tous les aspects *grisaillent ;* mille bruits joyeux annoncent dans les plaines et dans les fermes la fin du travail et l'approche du repos.

Mais Lionel regardait en haut. Avec une préoccupation

personnelle dont il n'avait pas pleine conscience, il observait la grande bataille que le soleil livrait, au-dessus de l'horizon occidental, aux ombres encore légères. Son imagination lisait dans les péripéties de cette lutte l'histoire et les pronostics de sa vie.

Une nuée plus épaisse était sortie du fond des flots qui formaient la ceinture de cet horizon. Elle vint résolument se placer devant la face du soleil.

Lionel sentit son cœur battre plus fort. Ah! c'était une folie. Et pourtant oui, oui, le combat entre ce nuage, cet envoyé des Ténèbres, et le roi de la Lumière, c'était son histoire qui allait s'écrire dans l'azur. Le nuage tenait bon. Il devenait plus noir.

Lionel éprouva un moment d'angoisse.

L'astre cherchait à débarrasser ses flèches d'or, comme empêtrées dans les voiles de la nuit.

Enfin, cent pointes flamboyantes sortirent tout autour de la masse sombre et répandirent la lumière dans l'azur. Mais la nue s'assombrissait encore. On eût cru que c'était elle qui avait remplacé la face resplendissante de Phébus-Apollon et que de son sein noir sortaient ces rayons de flamme.

La gorge de Lionel se serrait. « C'est moi qui suis le nuage et je porte la lumière. Eh bien, parle, mon égoïsme, parle, ma vie, et défends-toi. Qu'importe donc, après tout, que le sort des autres soit lumineux, si ma vie à moi est destinée à la nuit complète? »

L'astre luttait toujours. Bientôt sa flamme rongea les noirs contours de son ennemi qu'elle enserra dans une ceinture de couleur violette, qui passa bientôt au pourpre et présenta un large liséré d'ocre étincelant. Mais le nuage sembla gonfler son corps noir, il brisa comme par

un effort violent le cercle d'or, il éteignit, du même coup, cette ceinture d'ambre brûlant qui l'étreignait.

La poitrine de Lionel battait à grand bruit. — Lui, — le soleil, le feu, la flamme, — allait-il donc être vaincu par les ombres de ce monde.

Un soupir lui échappa. Le combat recommençait.

Le roi Phébus, rejeté des flancs de son ennemi, avait attaqué le nuage au cœur. Il l'avait percé au centre et l'avait brisé en deux. La nue était affaiblie, pâlissante, en morceaux; mais c'était elle, actuellement, qui formait la ceinture de l'astre. Au centre, encadrée par les lambeaux d'une immense dentelle noire, la face du soleil resplendissait et répandait à l'entour une lumière à la fois chaude et vaporeuse. On eût dit la gueule d'un four merveilleux où le Seigneur avait mis flamber tous les ors de son paradis, qui brûlaient avec des reflets de pourpre, avec des glacis nacrés, avec des miroitements fulgurants; et l'ouverture magique s'étendait à des profondeurs infinies; elle semblait vouloir s'ouvrir, pour dévoiler, au milieu de lueurs divines, les secrets de l'autre monde.

— Il triomphe, ah! il triomphe, l'astre de ma vie! s'écria Lionel transporté.

Sir John, réveillé en sursaut, lança, à tout hasard, un coup de poing qui atteignit Plattzoll à la joue. Celui-ci fit une horrible grimace. Sa main s'agita comme si elle cherchait la crosse des pistolets. Il reprit bientôt son attitude endormie, en rêvant à des tortures qui eussent réjoui ses ancêtres, les Francs-Juges de la Terre-Rouge.

Le baronnet ouvrit plus grand ses yeux qu'il fixa sur Lionel. De grosses larmes coulaient silencieusement sur les joues de celui-ci.

John bondit. On arrivait à Nempont. Il tira presque violemment son ami de la berline, demanda deux chevaux de selle, et hissant Lionel sur l'un d'eux, enfourchant l'autre, il partit à franc étrier, après avoir cinglé la bête de mylord et damné le misérable nez de Jérémiah, lequel Jérémiah poussa un profond soupir.

Plattzoll, se voyant seul, avait détiré ses membres, et jeté, comme indifféremment, un coup d'œil autour de lui. Il était sous le regard des laquais, des postillons; et les deux valets de chambre suivaient à peu de distance.

Il fit résonner sous ses pieds et palpa toutes les parties de la berline qu'il put atteindre, sans trop remuer.

— Oui, cette voiture est pleine de doubles fonds, et ces garnitures sont rembourrées d'or, de bank-notes, d'armes peut-être.

Il s'arrêta tout brusquement dans sa recherche. Il entendait la voix de John qui, revenu sur ses pas, criait:

— Master Killmallock, surveillez ce coquin. Aussitôt qu'il fera signe de bouger, brûlez-lui la cervelle. Vous êtes un gaillard adroit, si vous lui crevez l'œil droit, il y aura dix guinées pour vous.

Il repartit pour rejoindre mylord Saint-Albans. Plattzoll avait pâli.

— Oh! le misérable! A quelles sourdes angoisses ne me livre-t-il pas! Ma vie à moi, à moi qui lutte contre la France entière et qui la vaincrai et la déshonorerai, ma vie abandonnée à la fantaisie d'un Anglais fou! Ah! comme je me vengerai sur lui! Non, pas sur lui, mais sur sa mère, sur sa sœur, sur sa femme, sur ses enfants. Ce sont les bonnes vengeances. Tu en sais quelque chose, Beaurevoir.

Ainsi rafraîchi par ces promesses de sa haine, il reprit son attitude sommeillante.

— Voyez-vous, mylord, dit sir John en rejoignant son ami, il n'y a qu'un remède pour guérir l'amour, c'est une bonne course à cheval. Courage, mon cher, continua-t-il en se rapprochant encore et en mettant son cheval à une allure plus modérée. Les événements se préparent, eh bien! nous nous ferons casser la tête.

— Mon cher garçon, je ne puis même pas vouloir mourir, et c'est le plus dur de mon angoisse. Ici, du moins, je puis penser à elle. Dans le néant, plus rien.

— Bien, supprimons le néant, cher. Moi, je n'y tiens que parce que c'est à la mode parmi les révolutionnaires.

— Mais de plus, quelle raison auriez-vous de vous faire tuer, mon garçon?

— Ne sommes-nous pas de vieux camarades, cher? Je risquerais beaucoup pour vous donner un moment de distraction, mon vieux. Puis vous n'êtes pas le seul à avoir des douleurs de cœur, Lionel.

Il prononça ces paroles avec un accent si expressif qu'il pénétra même la cuirasse de stupéfiant désespoir dont était entouré le cœur de Lionel. Celui-ci se retourna avec un rayon de curiosité dans l'œil, rayon fugitif mais si rare en cette morne prunelle que le bon Johnny en sentit son âme toute remuée.

Le soleil était descendu derrière l'horizon. Il envoyait au sommet des collines lointaines quelques éclats de rouge lumière qui, avant de s'éteindre, jaunissaient l'extrémité des hauts taillis de la forêt de Crécy, à la droite de nos cavaliers. Partout ailleurs le crépuscule répandait sa douce lueur bénie qui semble envoyée pour rafraî-

chir les âmes lassées, en même temps que les fronts fatigués. Le ciel, d'un bleu plus sombre, se chamarrait d'une myriade de petits points blanchâtres. Puis le soleil s'enfonça dans son alcôve de pourpre et ne laissa plus qu'un rayonnement gris au-dessus de l'horizon.

On approchait de Nouvion, la dernière poste avant Abbeville.

La route suivait un terrain montueux entre des bois, des champs cultivés et des prairies que la paix du soir enveloppait de sa sérénité. Le grillon assourdissait ses cris dans l'herbe moins chaude; et l'oisillon, en se pelotonnant sous la feuille, ne faisait plus entendre que des notes languissantes. Les petites lueurs rouges s'allumaient derrière les fenêtres des fermes, espacées dans les champs. La vache mugissait dans les vallées vaporeuses; l'appel mélodieux, sonore et mélancolique du crapaud se mêlait aux vagues murmures qui sortaient des marais bruissants, et le moissonneur, après avoir laissé sa faulx dans le champ de foins à moitié coupés, s'en revenait joyeux comme s'il n'eût pas vécu au temps où tous les esprits actifs de la France prévoyaient la venue prochaine des grandes catastrophes.

Lionel sentit entrer dans son âme un peu de cette paix qui rayonnait des monts et de la plaine.

Ce regard d'Ellen qu'il avait vu vivant dans la prunelle du jeune étranger et qui l'avait poursuivi jusqu'ici comme une menace funèbre, ce regard, il s'animait, il souriait dans l'ombre des hautes futaies et il promettait que la bien-aimée ressusciterait un jour.

— Parlez, Johnny, dit-il brusquement et pour échapper à ces folles visions, quelle est cette femme à laquelle vous faites allusion, et quand l'avez-vous connue?

— C'était dans une heure triste, mon pauvre Lion. Vous savez, ces Beaurevoir...

— Ne m'en parlez jamais, John. Je ne les aime guère. S'ils étaient venus, comme ils le devaient, au lieu de nous laisser en face de ce gueux que j'ai fait chasser...

— Ce ne fut pas leur faute, mylord. Il y a eu, dans tout cela une fatalité, quelque chose qui est resté inexplicable. Les Beaurevoir ont été arrêtés pendant vingt-quatre heures par toutes sortes de moyens ridicules, et j'ai eu la certitude que l'on avait donné de l'argent pour cela. Du reste, tout a été très-singulier dans cette affaire: ce chevalier de Saint-Hurugues, qui était venu, chez vous, faire les plus sottes plaisanteries; eh bien! à quelque temps de là il reçoit un coup de poignard et il disparaît. Le baron de Cloots reçoit également un coup de poignard; le hasard me fait mettre la main sur son assassin, et le baron me force à le relâcher, en disant qu'il sait ce que c'est. Jérémiah, Dieu damne son œil sournois! tombe en mélancolie; et le docteur O'Toole apprend l'hébreu; il passe sa vie à étudier les clefs diplomatiques et ne lève pas le pied sans avoir un flacon de contre-poison.

— Qu'importe! dit tristement Lionel, si vous ne m'annoncez que nous avons rêvé et qu'Ellen n'est pas morte!

— Eh bien, reprit vivement John, je suis un sot de revenir sur tout cela. Je vous dirai seulement que ma fiancée est une Française et qu'elle a un nom qui embaume. Elle m'a ensorcelé avec les plus diaboliques yeux noirs, les plus damnables dents blanches, et le plus satanique éclat de rire sortant des plus infernales lèvres roses qu'on puisse imaginer. Elle me dirait:

« Sir John, vous allez ôter vos bottes à retroussis roses, mettre une croix noire sur le bout de votre nez, vous irez comme cela à Rome demander au pape qu'il vous fasse cardinal, pour que je puisse vous épouser. » Eh bien, j'irais, je serais heureux d'y aller, puisque ce serait pour lui obéir. Je suis ensorcelé.

— Elle vous aime, n'est-ce pas? demanda Lionel, que cette naïveté d'amour intéressait malgré tout.

— Louise, — c'est son nom, un adorable nom, eh! Lion! — a commencé par me trouver ridicule et grossier, et sot, et absolument désagréable. Puis mon amour l'a touchée. Elle m'a bien voulu promettre qu'elle m'épouserait, quand... quand elle aurait le temps. Mais j'ai foi en elle, comme on avait jadis foi en Dieu. Seulement elle prétend que l'excentricité l'effraye pour son bonheur à venir, et que cela est d'un fou et non d'un gentilhomme, et qu'elle n'aura trouvé le temps de m'épouser que quand je serai très-poli et très-calme.

— Et où demeure-t-elle, où est-elle?

— Voilà ce que j'ignore, Lionny. Je l'ai vue souvent en Angleterre. Qu'y venait-elle faire? J'ai été parfois jaloux. Dieu damne les abbés français! Mais j'étais un sot. J'ai reçu d'elle, cette après-midi, un billet qui m'est tombé du ciel. Et ce billet me désole. Puis, j'ai lieu de croire, Lionel, que c'est une aristocrate déterminée. Je ne lui ai pas dit que, dans mon désespoir de n'être pas aimé, je m'étais fait révolutionnaire enragé. Parfois je veux mourir et me faire tuer, quand je pense à ce qui arrivera quand il faudra qu'elle sache ce que c'est que Numa Pompilius.

En ce moment, un cavalier qui s'en venait, suivant la route de Paris, les croisa et les regarda avec tant d'at-

tention que sir John sentit le rouge lui monter aux oreilles. Il se retourna. Le cavalier s'était arrêté, paraissant réfléchir. Il revint sur ses pas, et tout délibérément, il s'adressa à Lionel :

— Je suppose que c'est à Sa Seigneurie mylord Saint-Albans que j'ai l'honneur de parler? dit-il en anglais. Je suis un courrier de mylord Gower, ambassadeur d'Angleterre, et un ancien palfrenier des écuries de Saint-Albans. Voici ce que je voudrais dire à Votre Seigneurie : Il est venu un grand chef des Jacobins aujourd'hui à Abbeville, où il y a des ateliers nationaux. Il les a enrégimentés, et il est venu avec eux et avec des fédérés de passage, tendre une embuscade entre Abbeville et Nouvion où vous arrivez. J'ai craint que cette embuscade ne fût contre Votre Seigneurie. Dieu sauve Votre Seineurie !

Le courrier reprit son chemin et disparut dans l'ombre. On arrivait à Nouvion. On y alluma les lanternes et l'on repartit après que sir John eût été dire à Jérémiah :

— Dieu damne vos yeux pleurnicheurs ! Voici le moment de réparer le crime que vous avez dû commettre. Nous allons être attaqués.

— Celui qui a dit : Tu ne retiendras point le bien d'autrui, a dit aussi : Tu ne tueras point. Et Berzellaï, qui accompagna David jusqu'au Jourdain, lui fournit des vivres et non point...

— Des pistolets. Master Killmallock, préparez les vôtres.

Mais Jérémiah, qui était devenu le plus couard des hommes, avait pris ses précautions pour qu'ils ne partissent pas.

Lionel avait demandé au postillon s'il y avait long-

temps que le jockey était passé. On lui avait répondu qu'il y avait dix minutes à peu près, en même temps qu'un lourd carrosse.

— Très-bien. Timm est intelligent et fidèle. Il saura nous avertir du danger quelques minutes d'avance.

On remonta dans la voiture, et la berline partit. Sir John tira des poches de la voiture une belle paire de pistolets, en renouvela soigneusement les amorces et les plaça méthodiquement en face de lui et à côté du vieillard. Lionel avait planté son épée contre la portière.

Plattzoll, que ces préparatifs inquiétaient, demanda humblement ce qu'il y avait à faire.

— Il paraît qu'on nous a dressé une embuscade près d'ici.

Plattzoll tressaillit. Il était brave, mais il trouvait absurde d'être enveloppé dans l'affaire de ces Anglais maudits. Puis cette embuscade n'était-elle pas le fait des royalistes ?

— Ainsi, continua Lionel, voici l'occasion de mettre au vent ces pistolets que vous serrez si précieusement.

— Hélas ! pauvre vieillard ! J'ai des armes pour effrayer les méchants plus que pour leur faire du mal.

En gémissant, il se pelotonna et se courba jusqu'à ce qu'il fût parvenu à se coucher sur les pistolets de sir John. Là il commença le merveilleux travail d'enlever, quasi grain par grain, la poudre de l'amorce.

— Le misérable lâche ! Il me dégoûte comme une grenouille. Dieu damne les mangeurs de grenouilles ! Attention, Lionel, voilà les bois qui se rapprochent. C'est un bon lieu pour les embuscades. Pad, Kévin, préparez vos mousquetons.

Mais Pad et Kévin, très-disposés à risquer leur vie

pour l'intérêt de l'Irlande et sur l'ordre des Vengeurs d'Erin, avaient décidé de voir venir les choses avant de se mettre de la partie. Ils étaient convaincus que les révolutionnaires français étaient des *Vengeurs* qui se révoltaient pour cesser de manger des grenouilles à tous les repas. Et ils comprenaient ce peu d'enthousiasme pour un mets aussi fade.

Sir John s'était trompé. La plaine s'ouvrit, la forêt de Crécy s'éloigna, et pendant un quart de lieue, la route longeait des hameaux qui ne permettaient pas une attaque.

— Mais, dit Lionel en reprenant la conversation sur les amours de sir John, mon bon Johnny, vous ne vous êtes pas demandé comment vous était venu ce billet à Samer? Ah! voilà sur notre droite un bois épais. — Postillon, arrêtez!

L'ordre fut exécuté.

— Dites-moi, je vous prie, ce que c'est que ce massif d'arbres qui enveloppe la route, à quelle distance il se trouve d'Abbeville, et si une troupe d'hommes peut venir à peu près à couvert jusqu'ici?

Le postillon réfléchit un instant.

— Je le croirais bien. Abbeville se trouve à deux lieues. En filant à travers les bois de Bonnance et de Toffet...

— Et sommes-nous loin de quelque habitation?

— Il y a, à un quart de lieue, le village de Hautvilliers, en face du bois de la Halle. Après ça, le bois s'éloigne.

— Très-bien, mon garçon, continuez votre route au pas, je vous prie, je vous récompenserai. Johnny, mon vieux, si nous devons être attaqués, c'est ici. Mais vous

n'avez pas répondu à ma question sur ce billet reçu à Samer, continua-t-il en prenant la poignée de son épée.

— Je ne me suis pas inquiété de la façon dont il m'arrivait. Il était d'elle, et cela me suffisait. J'ai supposé qu'elle habitait Samer momentanément et parce que cela lui plaisait. N'est-ce pas une raison suffisante? D'ailleurs tout cela m'est égal. Je suis fait pour obéir au signe de sa diabolique prunelle d'ange. Elle m'eût dit dans ce mystérieux billet : Partez immédiatement pour Constantinople...

— Vous seriez parti?

— Immédiatement et sans prendre un gilet de rechange.

Un coup de pistolet, suivi d'une dizaine de coups de fusil et de clameurs furieuses, vint interrompre sir John et faire bondir Plattzoll. Au même instant, Kevin cria du siége de la berline :

— Je vois sur la droite une maison isolée qui flambe, comme si on venait d'y mettre le feu, et une dizaine de chevaux sans cavaliers qui s'enfuient.

Un coup de fusil retentit encore, mais cette fois aux portières de la voiture de lord Saint-Albans. Un des chevaux du timon, atteint par un projectile, partit d'un galop furieux, entraînant l'attelage, qui escalada une petite colline, en haut de laquelle une nouvelle décharge atteignit les deux chevaux de devant, qui tombèrent. La voiture s'arrêta brusquement.

Nos voyageurs étaient arrivés à l'endroit d'où était partie la première fusillade. Ils sautèrent à terre. Plattzoll avança sournoisement jusque sur le marchepied.

Tous trois cherchaient à se rendre compte de la situation, et, avant de faire un pas, ils essayaient de percer

à droite et à gauche les ténèbres d'où étaient partis les coups de fusil dirigés contre eux.

Jérémiah et Killmallok, armés de pistolets dont la poudre était mouillée, s'étaient rapprochés. Les deux laquais s'étaient couchés, le mousqueton à la main, sur le haut de la voiture comme sur le plateau d'une forteresse. Les postillons, sans se livrer à des plaintes inutiles, coupaient les traits des chevaux abattus et mettaient l'attelage en état de reprendre sa course.

A une trentaine de pas, en avant d'eux, sur la route, une masse grouillait, éclairée par des torches de résine aux rouges lueurs, par des brandons de paille, à l'éclat fugitif et clair, par des lanternes fumeuses, volées au village de Hautvilliers. Cette tourbe s'agitait avec des blasphèmes, des hurlements, des menaces moitié avides, moitié obscènes, autour d'une voiture dont les chevaux, encore attelés, étaient maintenus par quelques hommes.

Cette troupe de hurleurs comprenait une cinquantaine d'individus portant des pioches, des fourches, des masses de fer, des sabres, des armes à feu en petit nombre.

Un groupe nombreux entourait un jeune homme et une jeune femme, c'est-à-dire Hélène et Louise, assises sur le rebord gauche de la route et liées à un arbre. Louise, toujours voilée, et Hélène, les mains devant le front, baissaient la tête. A côté d'elles, Joseph et Timm, le jockey de lord Saint-Albans, étaient attachés dos à dos. Le vénérable valet avait défendu vaillamment sa maîtresse, et, tout en la couvant des yeux, il secouait son front qu'un filet de sang parcourait.

Entre ce groupe et la voiture, trois corps étaient étendus. L'un des assaillants avait été tué par Joseph et l'un

des postillons abattu par la décharge générale. Tous deux gisaient dans une mare de sang. Un troisième corps s'avançait en rampant et par un mouvement presque insensible. C'était celui de Crispinet qui avait fait adroitement le mort et qui cherchait à se rapprocher de sa maîtresse.

Les grandes ombres du bois de Cantâtre couvraient la droite de la route. A la gauche se déroulait une large plaine que la nuit sereine inondait de la vague clarté de myriade d'étoiles, et au milieu de laquelle, à cent pas de la route, une maison isolée lançait par les fenêtres des jets de flammes et de fumée. C'était un de ces relais des royalistes dont Plattzoll avait dévoilé l'existence aux Jacobins. Quelques hommes de la troupe assaillante y entretenaient le feu et d'autres poursuivaient des chevaux qui galopaient en hennissant, autour de leur écurie enflammée.

Sur la route, les lueurs tantôt rouges, tantôt glauques, tantôt vives, tantôt ternes, donnaient les plus étranges perspectives. Capricieuses et extravagantes, selon le hasard, le souffle d'air et la fantaisie des porteurs de torches, ici ces lueurs inondaient de lumière un morceau du tableau qui, la minute suivante, retombait dans l'obscurité profonde; là, lançant un jet de clarté, elles séparaient nettement de l'ensemble un trait de visage, un personnage, un détail de scène. Plus loin elles entouraient toute la masse d'un éclat flamboyant ou l'enveloppaient de lividité repoussante. Puis, sautillantes, bondissant, prenant toutes les nuances lugubres, découpant tous les gestes d'une façon incohérente, elles montraient tout par lambeaux, cachaient toutes les relations, détruisaient tout ordre, toute mesure, tout

ensemble. On eût dit une de ces histoires démoniaques qu'invente le cauchemar.

— Cochon couronné! avait crié une voix sonore à côté de nos voyageurs, il paraît qu'on a bien du mal à vous arrêter, vous autres. Par la vertu de la louve autrichienne, nous prendriez-vous pour des voleurs de grand chemin?

— On s'y tromperait. Qui êtes-vous donc? demanda froidement Lionel en portant son épée à la hauteur de la gorge de Tallien, qui sortait de l'ombre des arbres.

— Ah! une aiguille d'aristocrate, dit celui-ci en faisant un bond en arrière et en armant son pistolet. Qui je suis? Tallien, jacobin. Je suis fier qu'on le sache. Et vous, beaux fils, parlez, si vous ne voulez pas que je remplace vos prunelles par des balles de pistolet.

— Tallien? dit sir John; l'ami de Robespierre, et membre inflouent du comité de la Société des Amis de la Constitoution?

— Lui-même, pour vous servir... une fusillade soignée. Maintenant à vous de fournir au jeu. Parlez, il n'est que temps. En joue, les camarades!

— Je souis Numa Pompilius, et mon ami est...

— Numa Pompilius! s'écria Tallien en bondissant en avant et en étreignant sir John! Permettez-moi de serrer sur mon cœur un ami sincère de l'humanité et de la sainte Liberté. Je bénis l'Être suprême d'avoir permis que je voie, sur la terre de la Fraternité, le vrai et généreux soutien de la régénération universelle. Passez, passez. Et votre ami est-il aussi...

— Lord Lionel Saint-Albans.

— Ah! diable! ah! tonnerre de diable! ah! mille mil-

lions de diables! Et c'est sa voiture qui est là derrière! Voilà une complication!

— Seriez-vous assez bonne, demanda sir John, de nous expliquer ce que signifie cette attaque nocturne?

— Fort bien. Vous avez tout droit sur nous. Nous nous préparons au dernier combat; les royalistes se préparent aussi. Pendant que nous amenons à Paris 20,000 volontaires et fédérés qui doivent se rendre au camp de Soissons, et qui s'y rendront, en effet, après avoir visité les Tuileries, les royalistes et leurs chefs principaux, notamment le baron de Batz, pour le Midi, le marquis de Beaurevoir, pour le Nord, amassent aussi leurs recrues. Ils font venir d'Angleterre des armes, de l'argent. Ils préparent le long des routes des lieux de rendez-vous, des relais de poste. Nous sommes avertis de tout cela par un espion fameux qui a ses entrées auprès de la Louve et du Cochon, et que nous connaissons sous le nom de l'*Ennemi*. Il a quitté la solde de Philippe Orléans pour se mettre à la nôtre. Nous le payons richement, comme un grand coquin qu'il est. Mais il nous renseigne pour notre argent.

Plattzoll, pâle de fureur et d'angoisse, se penchait sur le marchepied, comme s'il eût voulu sauter à la gorge de l'insolent bavard. Il comprenait que ces déclarations empireraient singulièrement sa situation aux yeux de la Cour, puisqu'il était un des très-rares personnages qui connût cette organisation des royalistes. Il lui fallait donc d'abord faire exterminer ceux des Beaurevoir qui assistaient à cette scène, puis saisir, pour s'en faire valoir, et livrer à la police royaliste, ce que pouvait contenir la voiture de lord Saint-Albans.

— Nous savions donc que, pour le Ponthieu, la sta-

tion royaliste était ici. Vous voyez ce qu'il en reste, — il montrait la maison incendiée. — Nous savions aussi, par le coquin qui est à nos gages, par l'*Ennemi*, que la voiture de Beaurevoir devait revenir d'Angleterre avec beaucoup de choses précieuses. Voilà la voiture. J'ai rassemblé de braves ouvriers des ateliers nationaux et les fédérés du pays, en marche sur Paris. Il a bien fallu leur promettre un peu de pillage et de jolies filles! Phu! phu! phu! Il me semble qu'il me vient de cette ferme incendiée comme une odeur de choux! Ah! ah! la bonne plaisanterie! Imaginez-vous que ce fameux chevalier de Beaurevoir, ce foudre de guerre, nous l'avons recueilli tout doucement dans cette voiture, endormi sur l'épaule d'une jolie fille qu'il ramène d'Angleterre pour charmer les ennuis de la route, eh!

— Qu'importe, monsieur; ne pourriez-vous pas éviter à cette jeune fille et à ses compagnons le sort affreux dont vos soldats les menacent?

— Citoyen lord, ne mêlons pas les choses, le pillage et les donzelles avec les devoirs du patriotisme. Diables de choux! Il y a dans tout cela des intérêts de premier ordre. Ne vous en mêlez pas. Passez votre chemin.

Lord Lionel et sir John entraient dans le cercle lumineux. Joseph se connaissait en gens de bonne compagnie; la noble prestance de Lionel le frappa.

— Monsieur, cria-t-il, vous êtes sans doute gentilhomme. Vous ne laisserez pas insulter une femme et un vieux domestique fidèle. C'est le devoir de la noblesse de protéger ces deux classes.

— Milord, criait à son tour le jockey, prenez pitié de moi.

Lionel avait vivement rougi à l'appel du vieux valet,

dont la figure vénérable et ensanglantée tranchait sur l'ensemble des grossières faces qui l'entouraient.

— Ce vieillard, M. Tallien, me rappelle à l'un des premiers devoirs de l'honnête homme, qui est de protéger les faibles. Permettez-moi d'intercéder...

— Ces devoirs-là, répliqua Tallien, la Révolution les a abolis. Ce sont des préjugés féodaux. Nous ne connaissons qu'un devoir : la Patrie. Nul ennemi de la liberté ne mérite indulgence. La Révolution n'a pas de faibles ennemis, mais des ennemis. Qu'importe la vie d'une femme, de mille femmes, quand il s'agit de sauver la civilisation et la fraternité humaine ! Encore une fois, éloignez-vous. Qu'une émotion féminine causée par des préjugés barbares ne vous fasse pas oublier les mâles vertus du citoyen romain.

— Il a la logique pour lui, Lionel, dit John. Remettez votre épée au fourreau.

— Lâche gentilhomme, qui laisse insulter une femme ! cria la voix sévère du vieux domestique.

— Oui, il a la logique pour lui, murmura Lionel en secouant la tête. Mais c'est rude à entendre la voix de ce vieillard. Au moins je ne laisserai pas Timm dans l'embarras. Mais qu'est-ce qui nous vient là.

On entendait un bruit d'abord sourd, bientôt plus distinct, et qui annonçait l'approche d'une troupe de cavaliers, dont les chevaux étaient lancés au grand galop. Le bruit venait d'avant, dans la direction d'Abbeville.

— Allons, frères, cria Tallien de sa voix sonore, sur trois lignes ! Les sabres et les fourches en avant, les bâtons et les barres au milieu, les mousquets derrière. Tendez une corde, à hauteur d'homme, au centre de la route, pour faire culbuter les chevaux. Les porteurs de

torches en tête, sur les bas côtés, afin que nous voyons l'ennemi avant qu'il ne nous voie.

Les clameurs cessèrent, la troupe se forma délibérément, en avant du carrosse. Pendant ce temps, Crispinet lança un sifflement aigu qui fit dresser l'oreille à quelques-uns des chevaux errant autour de la forme embrasée.

Par malheur, le bruit attira l'attention de Plattzoll toujours debout, le pistolet à la main, sur le marchepied de la berline.

Crispinet s'était ensuite approché des deux jeunes filles, et s'était mis à couper lentement leurs liens.

Killmallock et Jérémiah avaient rejoint leurs maîtres. Ils formaient à eux quatre un groupe solitaire entre les deux autres. Lionel s'était croisé les bras et regardait avec indifférence devant lui. Sir John avait retroussé ses manches et saisi l'un de ses pistolets. La masse des postillons s'était abritée derrière la seconde voiture. Le groupe des prisonniers était rentré dans l'ombre.

La troupe assaillante, composée d'une dizaine de cavaliers, était en vue. En tête galopait furieusement un grand jeune homme dont les traits rappelaient vigoureusement la jolie figure d'Hélène de Beaurevoir.

— Attention, frères, en joue! cria Tallien!

— Monsieur le chevalier! hurla le vénérable Joseph, prenez garde, il y a une corde en travers.

— Camarades, feu sur les aristocrates!

— Vive le roi! crièrent ceux-ci, tandis que trois des leurs tombaient sous la décharge. Un autre trébucha. Six pénétrèrent, l'épée à la main dans les rangs des routiers.

L'engagement dura quelques instants d'une façon con-

fuse. Les royalistes arrivèrent jusqu'au carrosse. Le chevalier y jeta ses regards, et vit qu'il était vide.

— En retraite, cria-t-il, en retraite !

Les cavaliers reculèrent dans l'ombre, à quelque distance.

— Lozembrune, es-tu là ?

— Me voici, chevalier.

— Nous ne parviendrons pas à dégager la voiture. Je voulais y prendre ma sœur et l'emnener ainsi que Mlle de Rosèle. Elles n'y sont plus. Combien de tués ou blessés ?

— Le pauvre Lescorailles est tombé et n'a plus bougé. Thubeauville et Sangehem blessés fort légèrement. Trois démontés.

— Prenez-les en croupe. Retournez à Abbeville, au *Lion noir*, rue du Pilori, où on les remontera. Je te confie le commandement. Les coquins vont sans doute mener mon carrosse à Paris. Tu dresseras l'embuscade avant Beaumont, au relai n° 4. Messieurs, le chevalier de Lozembrune devient votre chef, jusqu'à ce que vous revoyez ou ma sœur ou moi. Si vous ne nous revoyez plus, pensez parfois aux Beaurevoir. Demi-tour à droite. En avant marche ! Vive le roi !

La petite troupe se dirigea vers Abbeville, escortée par les huées des démocrates qui avaient perdu quatre des leurs. Le chevalier de Beaurevoir avait reconnu l'impossibilité de dégager la voiture ; il ne voulait pas risquer inutilement la vie de ses compagnons ; mais il voulait savoir ce qu'était devenue sa sœur.

Il lança de nouveau son cheval au milieu des routiers. Un coup de fourche atteignit la bonne bête qui se cabra, puis tomba, la tête fracassée par une balle du pistolet

de Tallien. Omer de Beaurevoir sauta sur pieds, et, l'épée à la main, gagna le panneau du carrosse, sur lequel il s'appuya.

— Ma sœur, cria-t-il d'une voix ardente, tout en se fendant à droite et à gauche, ma sœur, si vous m'entendez, fuyez !

Un des fédérés qui était monté sur la bâche de la voiture, lui asséna un coup qui le fit fléchir. Il bondit et se trouva à côté de Lionel, que plusieurs torches entouraient et qui faisait effort pour ne pas quitter sa pose indifférente.

— Je vous reconnais, dit Omer, vous êtes lord...

Un coup de fléau, qui l'atteignit par derrière, le jeta sur le sol. Il se redressa pourtant et, furieux, il bondit vers Lionel.

— Je ne puis tous vous tuer, lâches qui insultez les femmes. Au moins je déshonorerai votre compagnon, qui reste les bras croisés quand cent coquins se ruent contre un gentilhomme comme lui.

Et il cracha au visage de Lionel. Tallien abattit le canon de son pistolet sur la tête du chevalier, qui tomba, et cette fois ne se releva pas.

Une voix qui sortait de la berline et qui était celle de Plattzoll, cria :

— Attention ! les prisonniers se sauvent à cheval.

Du même endroit, c'est-à-dire du marchepied de la voiture, un coup de pistolet partit. On entendit le bruit d'un corps assez lourd, comme d'un cheval, qui tomba sur le sol. Tallien, suivi de quelques fédérés, s'était précipité dans la direction des chevaux.

Tallien revint bientôt, tenant la jeune fille. Il l'avait bâillonnée avec un voile épais qui cachait toute la partie

du visage que le chapeau de paille n'ombrageait pas.

— L'amant de cette Dulcinée ne saurait être loin, dit-il cyniquement, vous allez la fouetter jusqu'à ce qu'il vienne se remettre entre mes mains. C'est un des grands ennemis de la patrie, il me le faut à tout prix.

Sir John devint tout rouge. Puis il se détourna en murmurant :

— C'est rude à souffrir. Mais les principes et la logique sont pour lui. C'était très-bonne raisonnement, monsier Tallien, continua-t-il à voix haute. C'était une idée d'un grand canaille, mais très-lodgique. La Révolution vaut mieux que la pioudeur d'une femme.

Lionel, tout affolé de l'effroyable insulte qu'il venait de recevoir, était encore hors de lui, et ne savait guère ce qui se passait.

— C'est un fou, se dit Tallien, regardant sir John, en haussant les épaules; mais son argent est bon. Quand il n'en aura plus, nous l'enverrons rejoindre Philippe d'Orléans. Allons ! hurla-t-il, qu'on fouette l'aristocrate femelle jusqu'à ce que le mâle revienne au nid.

La plupart des hommes présents se reculèrent. Seuls, trois vils coquins, de ceux-là qui se jettent dans les mouvements politiques comme ils se fussent jetés dans la bande de Cartouche, se présentèrent.

Mais avant qu'ils eussent touché Louise, un corps svelte s'avança et entra silencieusement dans le centre lumineux. C'était bien le jeune homme qui était tout à l'heure enchaîné avec la jeune fille.

Il se tint debout, muet, couvrant cette masse grouillante de son regard fier et armé de ce rayon aigu propre aux yeux de l'être qui, dans un danger grave, se tient aux aguets de tous les incidents.

Son beau visage était, du reste, incomplètement éclairé. Il tenait à la main un long poignard.

Lionel poussa un cri d'angoisse. Il lui semblait, ainsi, dans cette sombre lumière, qu'il revoyait Ellen telle qu'il l'avait vue à la dernière heure de sa vie. Et ces regards, ces regards d'Ellen, tombèrent sur lui pleins de reproches et de mépris; ils lui répétaient avec une énergie pénétrante ce que les voix du vieux domestique et du jeune chevalier lui avaient dit : — Lâche gentilhomme !

Cette fois il perdit tout son sang-froid. Pour un instant, pour un bien court instant, il entrevit tout ce qu'il y avait de monstrueusement inhumain dans la maîtresse théorie de la Révolution. Il courut à Tallien.

— Monsieur, dit-il, je suis de l'avis de mon ami sur vous. Vous êtes un misérable. A moi, mes amis !

Il se précipita sur les trois coquins qui avaient saisi Louise, tandis que sir John se lançait le pistolet haut sur Tallien.

Mais il arriva que les deux Irlandais, Pad et Kevin, ne jugèrent pas à propos d'intervenir pour les *Sassenas* (les Saxons, les Anglais) contre les révolutionnaires français; que Jérémiah se mit à parler de Samgar, fils d'Anath, juge d'Israël, qui tua six cents Philistins avec un soc de charrue, parce qu'il était pur et sans remords; que Killmallock essaya en vain de faire partir son pistolet. L'arme de sir John ne partit pas davantage. Lionel, après avoir mis les trois drôles en fuite, reçut sur le bras droit un coup de bâton qui le désarma.

Toutefois Hélène et Louise avaient fui de nouveau. Plattzoll, de son côté, protégé par l'ombre de la voiture, avait mis en joue, pendant ces quelques minutes de

lutte, tantôt Hélène, tantôt John, tantôt Lionel. Mais les mouvements étaient brusques, le coup incertain. Il tira sur les prisonnières au moment où elles se sauvaient. Un petit cri de femme traversa les airs. Tallien, jurant comme s'il voulait ébranler les voûtes du ciel, se précipitait de nouveau à leur poursuite. Un poignet vigoureux le retint. C'était celui de Killmallock qui cherchait adroitement un otage important. Tallien, fort leste, se dégagea.

En ce moment, un cavalier, arrivant comme la foudre, se précipita à bas de cheval et courut sur Tallien.

— Fréron ! s'écria celui-ci.

— Fréron, qui vient te demander compte de ta conduite. Je t'accuse de m'avoir trompé en me dissimulant tes projets à moi qui devais agir de concert avec toi ! Je t'accuse d'avoir excédé tes pouvoirs. Je t'accuse d'avoir, en faisant tumulte, donné l'éveil aux aristocrates là où il était ordonné de laisser développer en paix des trames dont nous avions les fils.

— C'est bien, dit Tallien. Laisse-moi achever mon œuvre. Va à la tienne.

— C'est toi qui vas partir, après avoir remis les choses en état et rendu à ces voyageurs la liberté de leurs mouvements.

— Tu es fou. Prends garde que je ne te traite comme un homme aristocrate couvert du masque du civisme!

— Prends garde toi-même que je ne te traite comme un ambitieux dont l'égoïsme met en péril les destinées de la liberté !

— J'ai Robespierre pour garant de ma conduite, s'écria Tallien.

— Et moi, Danton, pour caution de l'ordre que je te donne,

— Un ordre à moi, vil folliculaire, fils d'un cuistre bâtonné !

— A toi, laquais d'imprimerie, fils d'une prostituée d'antichambre! Un ordre, je devrais te le donner le fouet à la main, si le fils d'un cuisinier pouvait insulter le grand Fréron, et...

— Et le filleul d'un roi! C'est là ta sincérité démocratique, répliqua Tallien avec un rire amer. Eh bien ! je vais en appeler au peuple ici assemblé.

— Soit! Vous me connaissez au moins de nom, citoyens. Je suis Fréron, l'Orateur du Peuple, l'ami du grand Danton, et l'un des secrétaires du grand club des Cordeliers, et voilà cet ex-secrétaire de l'aristocrate Lameth qui m'accuse de trahison!

— Oui, oui, Fréron, cria Tallien. Jugez! Ne veut-il pas que j'abandonne cette voiture conquise par notre sang, qui contient le trésor et le secret de nos ennemis? Il veut délivrer ces aristocrates, nos prisonniers, et nous enlever le butin que nous avons fait.

Une clameur d'approbation salua ces paroles.

— Imbécile ! murmurait l'autre. Il croit que c'est en flattant ses vices qu'on mène le peuple en Révolution. C'est en lui parlant de vertu qu'on le conduit au crime. Frères, dit-il de sa voix harmonieuse et forte — et le silence profond de la nuit remplaçait l'écho à peine disparu des clameurs furieuses. — vous le voyez, il dévoile ses bas instincts. Il montre qu'il est de race servile et voleuse. Il vous parle de butin comme si vous étiez la bande de Mandrin. Ce n'est pas à une œuvre patriotique qu'il vous a conduits, c'est au pillage, c'est à un coup de brigandage. Il vous parle comme à des voleurs, vous qui êtes d'honnêtes ouvriers, la réserve de la liberté;

vous qui êtes de vaillants volontaires, le rempart de la patrie. Les projets de nos ennemis, dit-il, nous les connaissons tous. Il le sait bien, lui qui était sûr de les rencontrer ici. Le trésor de nos ennemis, dit-il encore, dans cette misérable voiture ! Mais si c'est là tout ce qu'ils ont, laissons-le leur, et méprisons-les, que peuvent-ils nous faire ? Vous voyez, après vous avoir voulu faire faire un métier de filous, il vous parle comme à des bêtes. Tais-toi, Tallien, je t'ai écouté patiemment. Croyez-vous que la liberté et la patrie, citoyens purs, vaillants et vertueux, croyez-vous que les espérances que je vous promets pour l'avenir ne peuvent pas vous dédommager de n'avoir pas volé sur les grands chemins ?

Des acclamations suivirent ce discours, moins nombreuses peut-être que les précédentes, mais assez vigoureuses pour faire réfléchir Tallien. Il hésita visiblement. Il savait, comme personne, combien aisément Robespierre changeait de moyens pour arriver à son but, avec quelle facilité il reculait devant l'obstacle, et abandonnait ceux qui s'étaient compromis pour lui.

Fréron, saisissant ce moment d'hésitation, s'approcha de Tallien et lui dit à mi-voix :

— Tu sais quel intérêt nous avons à nous concilier cet imbécile-là, ce millionnaire dévoué à la Révolution et en possession de l'opinion publique anglaise ? Tu as si bien fait que tu as découragé cette vaste sacoche. Tu vas la dégoûter de nous servir, au moment où nous avons plus que jamais besoin de l'or de tous nos amis et de l'appui des républicains britanniques. Si au moins tu l'avais dépouillé sans qu'il sût que c'étaient nous, les démocrates, qui avions fait le coup !

— Tu l'emportes, Fréron, pour le quart d'heure. Le

comité décidera. Malheur à toi. — Frères, regagnons la ville, chacun de notre côté. Je lève la défense faite à tous les habitants de Hautvilliers de sortir cette nuit de leurs maisons. Je vous donne rendez-vous à Abbeville, à l'auberge du *Bois de Vincennes*. C'est encore celle, murmura-t-il, où ces satanés choux se maintiennent le plus dans les bornes de la convenance.

Il ne resta sur le champ de bataille qu'une dizaine de patriotes que Fréron avait séduits par son éloquence.

Celui-ci était sorti du cercle lumineux. Il avait entendu une voix l'appeler discrètement dans l'ombre formée par la berline.

— Fréron, dit la voix, prudemment contenue et déguisée, jure-moi sur le salut de la patrie que tu ne feras rien pour me connaître!

— Je le jure très-volontiers. Je m'en fiche...

— Peut-être. Tu m'écoutes. L'*Ennemi* — ton serment! — l'*Ennemi* te rappelle que, quoi qu'il doive arriver, et malgré la présence de Numa Pompilius, cette berline-ci, la berline des Anglais, doit être dévalisée complètement, si le signal est donné. Vous vous rappelez le lieu de l'embuscade, à une demi-lieue avant d'arriver à Beaumont. Le signal, c'est un mouchoir blanc pendu à la portière de gauche. Vous favoriserez la fuite d'un vieillard qui sera dans cette voiture. Il vous est interdit de tuer ces Anglais. Mais vous pouvez les faire berner tant qu'il vous plaira. Éloignez-vous.

Crispinet, qui était tapi dans le fossé, au bas de la berline, car il voulait savoir d'où venaient les deux coups de pistolet tirés contre sa chère maîtresse, Crispinet se promit de ne pas oublier cette conversation, et s'ap-

procha, sans bruit, plus près encore de la voiture, ombragée par les grands arbres du chemin.

— Où sont les voyageurs de ce premier carrosse, demanda Fréron, rentrant dans la partie éclairée.

— C'est moi qui les représente, dit l'austère Joseph.

— C'est bon, portez vos morts et vos blessés dans le carrosse. Allons, vieux Cassandre, fourre-moi vite dans ton coche ce gaillard-là qui respire encore.

Il montrait le corps d'Omer de Beaurevoir.

Un cri étouffé sortit du voisinage de la berline. Il était poussé par Plattzoll, qui venait de se sentir blessé à la nuque et qui, y portant la main, la sentait humide.

— On vous reconnaîtra, bon vieillard, avait dit à côté de lui la voix railleuse de Crispinet.

VIII

LA DOUBLE EMBUSCADE

Deux jours se sont passés depuis les incidents que nous avons racontés.

Il est deux heures du matin. De larges bandes de pourpre s'étendent dans le ciel du nord au midi et allument des reflets roses dans l'azur gris de l'horizon occidental. On voit la lumière de l'aube se jouer sur le faîte des grands arbres et sur la pointe des herbes menues. La rosée se détache des hautes feuilles ; elle

glisse de branches en branches, pluie brillante qui gronde sourdement contre chaque feuille qu'elle rencontre. Les vapeurs paraissent sortir de l'extrémité des petites herbes ; elles se roulent au fond des vallons, dans les plaines et dans les clairières, en pelotons grisâtres auxquels une caresse de l'aube vient donner, çà et là, des reflets irisés.

Cette matinée du dimanche 24 juillet est toute fraîche, et tout paraît calme dans le bois du Beauvoisis où nous avons amené nos lecteurs.

Toutefois, s'ils veulent nous suivre et monter avec nous, en imagination, au-dessus d'une petite plaine boisée, presque déserte, que traverse la route royale d'Angleterre à Paris, à une demi-lieue environ de Beaumont-sur-Oise, c'est-à-dire à huit lieues de Paris, ils pourront voir que même en ce pays paisible, à cette heure sereine, les passions veillent.

A un quart de lieue environ de la route, dans la cour d'une grosse ferme, cour close et bien remparée, une douzaine de jeunes gentilshommes se tiennent debout, armés d'épées et de pistolets, à côté de leurs chevaux tout sellés. Quelques-uns causent et rient, sans grand bruit; d'autres sommeillent, le bras passé autour du col du cheval, le front penché sur la crinière de la bonne bête qui reste immobile.

C'est là une, — la dernière, — des quatre stations que les fédérés royalistes du nord avaient établies entre la mer et Paris, le long du chemin par où les derniers défenseurs du trône devaient affluer vers la capitale en venant des quatre provinces de Boulonnois, de Ponthieu, de Picardie et de Beauvoisis.

— Quelles nouvelles du capitaine? demanda-t-on à

un jeune homme dans la physionomie fine duquel il nous est facile de reconnaître Vulmer de Lozembrune, et qui sortait de l'intérieur de la maison.

— De quel capitaine entends-tu parler, Mandinier, du capitaine mâle ou de l'autre ?

— De tous les deux, si tu le veux bien, Lozembrune.

— Le capitaine mâle est à peu près guéri ; ce soir, il sera prêt à reprendre l'épée de commandement.

— L'épée, non pas ! tu veux dire le fuseau du commandant. Car nous sommes une compagnie de gendarmes royaux tombés en quenouille. Et notre autre capitaine?

— Le capitaine Hélène de Beaurevoir soigne le capitaine Omer de Beaurevoir, répondit gravement Lozembrune, et il vous ordonne, par l'entremise du lieutenant Lozembrune, de vous tenir prêts à faire expédition.

— Quelle singulière campagne ! murmura Sanghehem.

— Bah! nous en avons vu de plus drôles pendant la guerre d'Amérique, hé! Thubeauville. Regretterais-tu la résolution que nous avons prise? Parle sur l'ordre du jour.

Cette innocente allusion aux débats parlementaires fit partir toute la troupe d'un éclat de rire.

— Non, dit Sanghehem, je ne regrette rien. Nous avons voulu donner à la famille Beaurevoir une marque de notre estime, et à Mlle de Beaurevoir une preuve de notre admiration non pas pour sa bonté, sa modestie et sa beauté, mais pour son dévouement absolu à la cause royale, pour son ferme courage et sa sagesse de vues; oui, et c'est pourquoi nous l'avons choisie, pour lui obéir jusqu'au parfait rétablissement de son frère. Nous qui sommes des gentilshommes et qui retournons, en ce moment, vers la chevalerie, nous pouvons être commandés

par une femme. Nous laissons aux démocrates le désir d'être commandés par un savetier.

— Bravo, Sanghehem, murmurèrent dix voix.

— Ah! Sanghehem, tu es né pour l'art oratoire, dit gaiement Lozembrune, nous te nommerons député de la noblesse aux prochains États-Généraux, c'est-à-dire, j'espère bien, dans trois mois.

A un quart de lieue environ de la ferme où les royalistes discouraient ainsi, dans un bouquet de bois qui touche à la grand'route, une quinzaine d'hommes, armés de sabres et de mousquets, sont étendus dans la rosée ou sommeillent, le dos appuyé contre les arbres.

Des demi-masques sont pendus aux branches, à côté de quelques-uns d'entre eux. Un homme est couché, lié et bâillonné, au centre de la troupe. Deux autres, masqués, se sont avancés jusqu'aux arbres qui bordent le chemin. Ils surveillent attentivement la partie de la route qui vient de Beauvais.

— Et tu dis, Sanado, demanda l'une des sentinelles à l'autre, que c'est Feramus qui a changé d'avis et qu'après avoir tant crié contre ceux qui se faisaient fédérés et venaient à Paris au lieu de la frontière, il a demandé à y venir avec nous.

— C'est bien ça.

— Alors pourquoi le chef l'a-t-il fait lier et jeter à terre comme il est là?

— Ah! tu sais, Feramus a des idées. Quand il a su que c'était pour arrêter une voiture qu'on nous avait fait venir ici, il s'est mis dans une colère, en jurant qu'il était volontaire et pas voleur de grand chemin...

— Rien de nouveau? dit la voix brève d'un personnage masqué qui s'avançait.

— Rien du tout, monsieur Fréron...

— Pas de nom, imbécile! Crois-tu que je porte un masque sur le nez pour le plaisir d'entendre crier mon nom par desus les arbres?

— Je croirais bien, monsieur. Et comme de fait, quand on se cache, comme on dit, ça n'est pas pour se montrer. Mais voilà là-bas un paysan qui avance.

Fréron s'enfonça dans le bosquet.

— Hé, toi, là-bas, tu passes bien fier! cria Sanado au paysan. Arrête un peu.

— Mon bon seigneur! cria celui-ci qui paraissait trembler de tous ses membres.

— Nous ne voulons pas ton mal. Nous sommes des paysans comme toi. A bas les tyrans, la dîme, les reliefs. Dis donc, d'où viens-tu comme ça?

— De Puyseux, mon bon seigneur; je vais travailler à Beaumont.

— C'est bon, va-t-en sans regarder derrière toi.

Le paysan continua son chemin jusqu'au premier détour. Là, jetant sa faulx, son bonnet de coton bleu, il montra la prunelle féroce, la physionomie futée de Crispinet, et il se précipita dans la direction de la ferme qui servait de poste aux royalistes.

Le soleil se levait dans toute sa gloire et, dissipant les brumes matinales, il inonda de lumière la route poudreuse.

— Eh! Sanado, dit la seconde sentinelle, m'est avis que voilà là-bas au bout une grosse voiture qui roule bien.

Sanado siffla. Fréron accourut. Il regarda dans la direction indiquée avec une longue lunette, et il appela toute la troupe. Il rangea chacun des hommes derrière un des gros arbres de la route.

— Vous vous rappelez les instructions que je vous ai données. Malheur à qui les oublierait. Maintenant, silence.

Le carrosse approchait toujours. Le cœur de Fréron battait fortement. Il s'agissait, croyait-il, de l'avenir de la République, et, ce qui était plus clair, du salut de Fréron. Il allait être violemment attaqué par Tallien et Robespierre. Quelle force n'aurait-il pas s'il arrivait avec la seule chose qui manquât au parti pour engager énergiquement et victorieusement la lutte suprême, l'argent! Mais aussi quelle faiblesse et quelle chute, s'il échouait après avoir empêché Tallien de piller, l'avant-veille, la voiture de Beaurevoir?

Il replia sa lunette et il remit son masque. Un mouchoir blanc pendait à la portière.

La voiture était à piller.

— Halte-là, cria-t-il. Halte-là, au nom de la patrie.

Personne ne répondit de la voiture. Paul et Kévin dormaient sur leur siége. Aussi dormaient Jérémiah et Killmallock dans le cabriolet. Mais les postillons étaient bien éveillés. Voyant un homme seul et croyant avoir affaire à un détrousseur de grande route, ils fouettèrent leurs huit chevaux. L'attelage s'enleva.

— Feu! cria Féron, feu, aux chevaux, feu!

Une décharge blessa deux chevaux, en tua un autre et renversa son postillon. La voiture s'arrêta. Les postillons disparurent dans le taillis voisin.

Chose étrange, rien n'avait bougé à l'intérieur. Les laquais et les intendants dormaient toujours.

Fréron s'avança bravement. Un vieillard encapuchonné de façon à ne rien laisser apercevoir de son visage, sor-

tit de la berline une sacoche à la main. Il s'avança vers le Cordelier.

— J'ai tenu ma promesse, dit-il d'une voix sourde et évidemment contrefaite, et plus que ma promesse, puisque non-seulement je livre ces gens-là, mais je les livre endormis. Je leur ai servi hier soir un souper dont le chimiste Fourcroy voudrait bien connaître la recette. Mais comme ces gentilhommes anglais m'ont un peu agacé les nerfs, et que de plus l'un d'eux passe pour être amoureux dans une famille que je n'aime pas, il est juste que ces bons étrangers bernés et dépouillés puissent comprendre leur situation et en souffrir. Ils ne vont donc pas tarder à se réveiller. Tiens exactement la promesse de ne pas chercher à savoir qui je suis. Tu m'écoutes attentivement, comme si tu voulais me reconnaître à la voix. C'est un tort. Ma voix est déguisée, sans cela je ne te parlerais pas si longuement, pauvre niais.

Fréron baissa les yeux vers la sacoche du bonhomme.

— Je ne te dépouille pas, Fréron. Tu trouveras dans la voiture tout l'argent, toutes les valeurs. Il doit y en avoir pour plusieurs millions. Moi, j'ai pris ma part du butin en papiers et correspondances qui m'intéressent.

Il s'avança vers le bois. Puis il revint sur ses pas, et prit Fréron à part et dit tout bas :

— Tu avertiras le triumvirat que je veille. Qu'ils ne bougent pas avant que je ne donne le signal. C'est à moi l'*Ennemi*, qu'on doit tout. Qu'on ne l'oublie pas. C'est moi qui ai empêché la Cour de profiter de l'admirable situation que lui avait faite le mouvement avorté du 20 Juin. Je continuerai à paralyser les précautions de la Cour, je les dévoilerai, et j'indiquerai les mouvements à exécuter, les hommes à supprimer. Mais qu'on attende

le signal, afin de ne pas avancer avant que j'aie ouvert toutes grandes les portes des Tuileries.

Il regagna le bois où, cette fois, il disparut.

Fréron s'avança, le pistolet à la main, vers la voiture.

Quoi qu'il fût hardi, comme tous ceux qui s'étaient attachés particulièrement au parti de Danton et qui représentaient, mieux que les partisans de Robespierre et de Marat, ce curieux mélange du truand et du gentilhomme, caractéristique du tribun champenois, Fréron vit, avec une sincère satisfaction, tout rester muet dans la berline.

— Allons, camarades, cria-t-il joyeusement, dételons les chevaux. Commencez par déposer fraternellement dans la poussière ces esclaves qui dorment sur le siége.

Les fédérés sortirent du bois. Les uns se jetèrent aux chevaux, les autres descendirent les quatre domestiques et les déposèrent la face contre terre, sur les bas côtés de la route. Aucun des quatre ne résista. Ils allongèrent leurs jambes, d'un mouvement machinal ; et après avoir poussé un grognement de satisfaction, ils restèrent immobiles.

Fréron s'était arrêté brusquement à la portière. Lionel, le bras gauche en écharpe, la tête raide, l'œil dilaté, la prunelle noyée dans le vague, la paupière pesante comme en une lutte contre la volonté qui s'efforçait de la tenir ouverte et la somnolence qui travaillait à la clore, Lionel descendait de la berline, muet, les lèvres serrées.

Il fit quelques pas, le bras immobile, remuant les jambes d'un mouvement saccadé. On eût dit un fantôme. Puis, sentant sans doute qu'il allait tomber, il revint s'appuyer contre la roue du véhicule. Il resta là, rigide,

comme ces hommes morts qu'on voit dans les cauchemars et qui ont conservé dans les prunelles une étincelle d'une vie mystérieuse.

Sir John avait suivi son ami. Il fit quelques pas, en oscillant comme un ivrogne ; et grommelant, essayant en vain d'ouvrir les paupières, il vint s'asseoir lourdement sur les reins de Jérémiah. Puis laissant tomber sa tête sur ses mains, il resta immobile.

Toute la troupe se livrait à ce métier, le plus doux pour une âme vraiment champêtre : piller à l'abri de la loi. Nul ne songeait au moindre ennemi ; on travaillait pour la patrie.

Pourtant, une petite troupe de cavaliers galopait sourdement dans une allée latérale du bois. Ils étaient conduits par une ravissante jeune fille, vêtue d'un costume d'amazone. Elle portait pour toute arme une lourde cravache et galopait, escortée par Crispinet, qui servait de guide.

Le lieutenant Lozembrune s'approcha d'elle.

— Mademoiselle de Beaurevoir, dit-il en ôtant respectueusement son grand chapeau à la suisse, nous arrivons. Nous aurons une forte décharge de mousqueterie à recevoir ; nous espérons que vous voudrez bien prendre place derrière la compagnie.

— Mon cousin, dit Hélène de cette voix argentine, mélodieuse et ferme, qu'on ne pouvait pas oublier après l'avoir entendue une fois, j'ai l'intention d'exercer les prérogatives de ce commandement absolu que vous avez bien voulu me confier, et je veux en courir les dangers. Votre voix mâle convient mieux que la mienne au milieu du bruit, je vous nomme donc mon porte-voix. Mais je suis et resterai à votre tête. Vous savez que mon

père, fort partisan des idées de Rousseau, m'a élevée comme un page, et que je suis experte aux armes comme la chevalière d'Eon.

Lozembrune salua en souriant. On arrivait à la grande route.

— Bride aux dents! cria-t-il. Une décharge de pistolets! L'épée à la main, messieurs! chargeons cette canaille.

Ce ne fut pas une lutte. Deux des fédérés restèrent blessés sur la route. Les autres, surpris, désarmés, — ils avaient négligé de recharger leurs fusils, — sans chefs, — Fréron était dans la voiture, la tête dans le coffre, — s'enfuirent dans le bois, où une partie des cavaliers les suivit.

Fréron, averti par le bruit, sortit de la berline en poussant un juron épouvantable. Il n'eut pas le temps de tirer son sabre. Il reçut en pleine face un coup de forte houssine qui l'aveugla en lui ensanglantant les joues. Avant d'être revenu de son étonnement, il était lié et renversé.

Nos amis s'étaient éveillés un peu plus.

Sir John était toujours assis sur les reins de Jérémiah, qui rêvait d'étranges choses et demandait, en paroles entrecoupées, pardon à Berzellaï d'avoir commis un grand crime en s'opposant aux volontés des mourants. John écoutait distraitement. Il releva la tête, et, le menton dans ses mains, il regarda la scène d'un air hébété.

Lionel restait toujours immobile contre la roue de la voiture. Mais l'intelligence lui revenait. Ses yeux vivaient d'une vie étrange. Ils éclairaient sa pâle figure d'une lumière poignante; et ils suivaient tous les mouvements

d'Hélène avec une expression qui tenait du ravissement et de l'effroi.

Il croyait rêver. Il voyait sa bien-aimée femme plus belle que jamais, et il se disait, en même temps, dans son esprit, d'où les ombres n'avaient pas disparu, que c'était un fantôme.

Quand le champ de bataille fut vide, Lozembrune s'approcha du prisonnier.

— Comment te nomme-t-on, mon garçon? dit-il.

— Fréron, répondit froidement celui-ci; l'Orateur du Peuple, secrétaire du Club des Cordeliers.

— Qu'on pende ce chef de sans-culottes! crièrent quelques voix.

Fréron haussa les épaules. Il comprenait qu'il n'avait plus qu'à mourir dignement. D'ailleurs, vaincu ridiculement comme il venait de l'être, il n'avait en ce moment aucune envie de vivre.

— Depuis quand, monsieur, demanda Lozembrune, messieurs les démocrates, fatigués de piller au nom de la loi, font-ils ouvertement le métier de voleurs de grand chemin.

— Depuis que les gentilshommes s'arrêtent sur les grands chemins pour insulter les gens à qui ils ont lié les mains.

— On n'insulte pas les sans-culottes en les accusant d'être des voleurs, répliqua Lozembrune. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Vous ne voulez point passer pour un voleur. Très-bien. On ne vous pendra pas comme un larron, on vous fusillera comme un soldat.

— Coupez les liens de monsieur, dit froidement Hélène.

Lozembrune la regarda en se mordant les lèvres, et scia les cordes avec un sabre qu'il prit à terre.

— Monsieur, reprit Hélène, si vous voulez promettre — et je m'en fie à votre parole — de continuer votre chemin sur Paris, sans vous arrêter, vous pouvez partir.

Fréron avait fait un geste de surprise. Il arrêta sur la jeune fille un regard fixe et réfléchi, un regard ardent sur Lozembrune.

— Je n'oublierai pas, dit-il.

Et il s'éloigna après s'être incliné poliment devant Hélène.

— Je ne sais pas, mademoiselle, dit Lozembrune, si vous avez rendu un grand service à l'humanité en relâchant cet homme à l'œil égaré et féroce. Mais je puis me vanter de compter un ennemi de plus. Ce gaillard-là ne me pardonnera pas d'avoir lu sur son visage qu'il est surtout un pillard.

Il se retira, la lèvre pincée et le sourcil froncé, à la queue de la troupe.

Sanghehem, Mandinier, Thubeauville et les autres s'avancèrent vers la voiture. Lionel, toujours muet, suivait d'un regard d'extase tous les mouvements d'Hélène. Son oreille se tendait vers cette voix qui lui semblait une musique céleste, et quoiqu'aucun geste ne lui échappât, chacune des paroles de la jeune fille frappait son intelligence réveillée avant son corps, et se fixait dans sa mémoire en caractères indélébiles.

— Que voulez-vous faire, messieurs? demanda Hélène.

— Mais, capitaine, dit en souriant Thubeauville, vieil officier et le diplomate de la troupe, enrichir le trésor royal des dépouilles de l'ennemi.

— Il n'y a là, monsieur le baron, les dépouilles d'aucun ennemi, mais la fortune de voyageurs que nous avons secourus.

— Vous savez le besoin que nous avons de ce nerf de la guerre. Après la victoire le roi rendra tout..., avec les intérêts.

— Ce n'est pas une raison pour nous faire pillards. Pourquoi ne pas dévaliser les maisons du voisinage?

— Mais, mademoiselle, continua Thubeauville à voix basse, ne savez-vous pas que ce lord est un des émissaires du duc d'Orléans, à nous signalés par l'abbé de Saint-Sauve, votre sage frère? N'est-ce pas un devoir que d'affaiblir l'ennemi en lui enlevant ses armes? J'en appelle à tous ceux qui sont ici présents, continua-t-il à haute voix, et je dis qu'à la guerre il est impossible de consulter les scrupules de délicatesse qui sont de bon goût dans les relations privées entre gentilshommes.

Un murmure d'approbation circula parmi les auditeurs.

— Rien ne peut excuser un vilain procédé, reprit Hélène avec calme.

— Mais avec une telle méthode nous serons toujours vaincus, dit l'un.

— Ces coquins-là ne respectent rien; si nous respectons tout, c'est se battre, les mains liées, contre un gendarme armé de pied en cap, gronda un autre.

— Il ne faut pas juger, en fait d'armes, comme du sermon d'un confesseur au couvent des demoiselles, murmura un troisième.

— Allons, allons, s'écria un quatrième, on ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs.

La troupe se révoltait. Hélène releva le front. Une légère rougeur anima ses belles joues. Ses grands yeux

s'illuminèrent d'une lueur éblouissante. Elle haussa sa voix douce et pourtant impérieuse.

— L'honneur passe avant la victoire, messieurs. Vous pouvez être vaincus, nos pères l'ont été en mainte bataille, mais vous ne pouvez être déshonorés. Les gens que vous combattez sont d'hier, ils ne seront plus demain. Ils sont maîtres d'eux-mêmes, et ils suivent la loi du jour. Vous, vous êtes liés par les antiques lois qui vous ont créés ce que vous êtes. Votre race, votre sang, vos ancêtres, vos épouses, vos sœurs ne vous permettent pas de salir un nom qui est à eux. Vous pouvez mourir, mais en nobles hommes. Vous avez entendu le premier mot de M. de Lozembrune à cet homme qui s'apprêtait à faire ce que vous voulez faire : Voleur de grand chemin ! c'est le nom que vous mériteriez. Voyez, vous vous indignez. On dira, de plus, que vous êtes vilainement ingrats. Cet étranger, voyez son bras. C'est pour défendre une royaliste qu'il a été blessé. Et vous le remerciez en le dépouillant !

Les murmures avaient cessé.

— Oui, nous pouvons être vaincus. La noblesse française disparaîtra peut-être ; mais qu'elle reste, jusqu'à la dernière heure, la noblesse ; et qu'elle disparaisse, non pour avoir été trop avilie, mais pour avoir été trop fière. Nous défendons une belle cause, les droits et l'existence du roi, l'antique gloire, la civilisation chrétienne, et, sans doute, le salut de la France. Nos ennemis défendent une noble cause aussi, la liberté et la fraternité. Mais ils la défendent par tous les moyens possibles ; ils trouvent des arguments pour toutes les ruses, pour tous les mensonges, pour tous les crimes. Ils assassinent, ils pillent, ils incendient. Ils sont hypocrites, féroces et voleurs,

Ne les imitons pas ; et nous qui sommes les derniers défenseurs d'une longue tradition de chevalerie, d'orgueil, de vaillance et d'autorité, n'employons pas les armes et les arguments des brigands.

Lozembrune se précipita vers la jeune fille, et, avec un geste plein d'élégante dignité, il lui baisa la main. Un applaudissement général monta jusqu'au ciel.

— Postillons, cria Lozembrune, sortez du bois, vous n'avez rien à craindre.

Sir John avait glissé jusqu'à terre. Le narcotique envahissait de nouveau le cerveau de Lionel. On replaça chacun des voyageurs dans les voitures, qui continuèrent leur route.

Quelques heures après, Lionel fut réveillé par un coup de canon. Il bondit dans sa berline. Il fut quelque temps avant de reprendre pleine connaissance.

Il regarda à sa montre. Il était dix heures.

Sir John, réveillé lui aussi, aspirait l'air du matin, la tête à la portière. Il se tourna et présenta à son ami une face hébétée.

— Revenez à vous, Johnny. Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

— Ce bruit ! Êtes-vous sûr que nous ne rêvons plus, Lionel ! Moi, j'ai sûrement entendu des coups de fusils et de pistolets ; et entendu un discours qui sonnait comme la trompette, et j'ai vu une jeune fille qui ressemblait à une déesse.

Lionel rougit. Il sentit son cœur battre plus vite qu'il n'avait fait depuis la mort d'Ellen.

— Je sais que je n'ai pas tout rêvé, murmura-t-il, en posant le doigt sur la partie de son visage qui avait reçu l'avant-veille un si terrible outrage. Mais ce bruit !

— Eh bien ! ce doit être du canon. Nous sommes près de Paris.

— Vous avez raison, John. Voici la barrière Saint-Denis.

Les postillons, en entendant un grand bruit, s'étaient arrêtés. Deux hommes, qui les avaient fort observés, s'approchèrent des deux Anglais et leur remirent à chacun un billet.

Le billet, remis à lord Lionel Jermyn Saint-Albans, portait :

« L'homme qui vous a craché au visage se nomme le chevalier de Beaurevoir. La jeune fille qui vous a sauvé la vie et qui ressemble si parfaitement à feue milady Ellen Saint-Albans se nomme Mlle de Beaurevoir.

» L'ENNEMI. »

Le billet remis à sir John Godly Dooblebeer disait :

« Savez-vous quelle est la femme que vous avez laissé maltraiter, insulter et violenter avant-hier, pour obéir à la Révolution ? C'est votre fiancée.

» LOUISE DE ROSÈLE. »

En ce moment même un second coup de canon se fit entendre, et des clameurs immenses, accompagnées du son du tambour et du pétillement de la fusillade, s'élevèrent du centre de la grande ville et des environs de la Barrière.

DEUXIÈME PARTIE

L'ARRIVÉE A PARIS

I

LA BARRIÈRE DU FAUBOURG SAINT-DENIS, LE DIMANCHE 22 JUILLET, A SIX HEURES DU MATIN.

Nous précédons de quelques heures nos héros à Paris.

La partie de la rue actuelle du faubourg Saint-Denis, qui est située entre l'église Saint-Laurent et l'ancienne Barrière, et que l'on appelait jusqu'en 1750 le *Chemin de Saint-Denis*, jusqu'en 1770 la *rue du Faubourg Saint-Lazare*, était, en 1792, presque entièrement peuplée par les ouvriers, employés à la célèbre foire Saint-Laurent.

Le faubourg Saint-Lazare, qui pivotait autour de cette rue, était un faubourg de prêtres, d'artisans, de petits marchands; le plus heureux des bourgs pendant les trois mois et cinq jours, — du 26 juin à la fin de septembre — que durait cette foire Saint-Laurent. Le reste de l'année, il vivait doucement à l'ombre des nombreuses chapelles qui ornaient son territoire, et il regardait passer

les voyageurs qui se dirigent vers Saint-Denis, c'est-à-dire vers le nord de l'Europe.

Les chapelles sont un peu abandonnées depuis deux ans. Les journaux, les discussions sur la constitution civile du clergé, sapent violemment cette influence que le prêtre exerçait sur la population parisienne et dont l'histoire intime des premiers temps de la Révolution nous offre de si curieux exemples. Mais les mœurs sont restées. La longue habitude fait encore considérer comme tyrannique le travail du dimanche; et pour l'ouvrier, la grasse matinée est encore la plus douce obligation du repos dominical.

Toutefois le matin du 22 juillet, dès cinq heures, le faubourg Saint-Lazare s'est rempli de bourdonnements humains plus tôt que d'habitude. Ses murmures se joignent à ceux de son voisin de gauche, le faubourg Saint-Laurent, à ceux de son voisin de droite, le faubourg de la Nouvelle-France, à tous les bruissements étranges que la grande ville envoie aujourd'hui, dès l'aube, par delà ses murailles.

De plus, un grand diable, tout en loques, portant sur son épaule une manière de massue qui joue modestement, et, de temps en temps, le rôle de béquille, est venu rôder de grand matin dans les environs de la Barrière. Or, la vue de ce personnage est le signe le plus certain d'un prochain rassemblement populaire. C'est une illustre personne, d'ailleurs, et plus connue dans tout Paris que M. Petion lui-même. On le nomme tantôt le *Chanteur patriote*, tantôt le *Prince*, tantôt le *Viguier de Tarascon*, selon qu'on veut faire allusion à son métier, à son grand air de gueux, ou à ses jurons habituels. Mais pour le bourgeois parisien, il est surtout le Roi des

Truands, le chef de cette armée de mendiants qui couvre la ville. Il est toujours suivi par un estaffier qui porte religieusement sur son épaule une grande épée dans son fourreau et qui est chargé de vendre les chansons, car le *Chanteur patriote* dédaigne ces vils détails de commerce.

Qui est-il réellement? Nul ne le sait. Pour nous, sous cette perruque d'étoupe hérissée, et sur cette longue barbe grisonnante, nous n'hésiterons pas à reconnaître les petits yeux cyniques et le nez formidable du vaillant chevalier de Saint-Hurugues.

Son arrivée aux environs de la Barrière annonce donc quelque grave événement; que se passe-t-il ou plutôt que va-t-il se passer?

Une pièce de canon montait lentement, vers le haut de la rue du Faubourg, suivie par un peloton du 9e bataillon de la 4e légion de la garde nationale. La plupart des gardes avaient le costune réglementaire : habit bleu tombant jusqu'aux mollets, à collet et revers de manches rouges, à revers d'estomac blancs; veste et culottes blanches, longues guêtres noires, chapeau bicorne placé de face, sabre, et fusil à baïonnette. Mais plusieurs autres, avec quelques ornements militaires rehaussant leur costume de tous les jours, portaient pour toute arme une hallebarde, ou l'un de ces longs bâtons terminés par un fer de lance très-évasé, qui, sous le nom de piques, devaient jouer un si grand rôle jusqu'en l'an IV.

Le capitaine de la compagnie, Carbillard, marchait à côté du sous-lieutenant Sylvain-Sylvestre Maillard, frère de l'homme qui allait devenir le célèbre chef des égorgeurs de septembre. Il fit traverser à sa demi-compagnie

la grille ouverte de la Barrière, tourna brusquement à droite, entra dans un grand bâtiment de douane qui touchait au mur extérieur, et plaça son canon de façon à prendre en enfilade la route de Saint-Denis.

Le mur d'octroi, sur lequel s'appuyait ce bâtiment, avait été bâti par les fermiers généraux, et les rues, jadis hors Paris, et qui venaient d'être si nouvellement enfermées dans l'enceinte, n'avaient pas encore pris une physionomie parisienne. Le haut de la rue du Faubourg Saint-Denis, notamment, avait un air de petite ville, médiocrement habitée.

En entrant par la Barrière pour gagner la Porte-Saint-Denis et le centre de Paris, on voyait, à droite, les bâtiments presque déserts du séminaire Saint-Charles, et, au-dessous des jardins de ce séminaire, une petite maison que nous devons signaler particulièrement et qui était habitée par M. l'abbé Nicolas-Magloire de Moy, par dame Marthe-Simonne Tabuchet, sa gouvernante, et par la jolie Marie-Simonne, fille de celle-ci.

Après cette maison venait une longue muraille de 300 toises ou environ 700 mètres qui formait l'enclos du couvent de Saint-Lazare; puis le séminaire du même nom, enfin l'hôpital, qui touchait à la rue Paradis.

A gauche, les habitations étaient plus nombreuses. Quelques cabarets n'avaient pas eu le temps d'émigrer hors barrière. A côté de deux ou trois manufactures, des petites maisons en plâtras, à murailles rouges, aux toits en tuiles vertes de moisissures, logeaient les familles des artisans de la foire Saint-Laurent, les domestiques, employés, ouvriers des couvents et chapelles du voisinage. Tout cela et quelques maisons neuves bâties par les bourgeois de Paris pour augmenter la valeur des ter-

rains, se dressaient en face des murs de l'Enclos de Saint-Lazare.

La rue de la Voirie ou des Fossés-Saint-Martin venait tomber dans la rue du Faubourg Saint-Denis, juste en face de la maison de l'abbé de Moy, c'est-à-dire à environ trente toises au-dessous du Chemin de Ronde intérieur. Quand nous aurons signalé à 250 toises plus bas, et parallèlement à cette rue de la Voirie, la ruelle Saint-Lazare; puis, entre cette ruelle et un passage planté d'arbres, l'emplacement de la foire Saint-Laurent; enfin immédiatement au-dessous, c'est-à-dire en face de l'hôpital Saint-Lazare, l'église Saint-Laurent, nous aurons dépeint l'aspect de cette partie de Paris très-fidèlement et très-suffisamment pour l'intelligence des scènes qui vont suivre.

Au moment où la 4e compagnie des fusiliers du 9e bataillon de la 4e légion passait devant la maison de M. l'abbé de Moy, la jolie Marie-Simonne sortait et se dirigeait, en trottinant, vers l'église Saint-Laurent. Elle lança un regard vif vers la troupe, rougit et détourna brusquement la tête en secouant coquettement les queues de son bavolet. Jean-Baptiste Valflanquin, commis chez un négociant du voisinage et sergent de la compagnie, s'était redressé en rougissant, lui aussi. Dieu sauve les honnêtes amoureux ! Le sous-lieutenant Sylvain-Sylvestre Maillard avait envoyé un sourire protecteur à la mignonne. Mais celle-ci, qui venait seulement passer la journée du dimanche chez sa mère, était employée, aux Tuileries, au service particulier de la reine sous les ordres des demoiselles Lemoyne et de Mlle de Plattzoll; elle méprisait fort les démocrates et elle fit à Sylvain-

13

Sylvestre une petite moue, joliment dédaigneuse, qui égaya le sous-lieutenant.

Dame Marthe-Simonne Tabuchet, la gouvernante de M. de Moy et la reine de ce quartier, s'il vous plaît, avait mis à la fenêtre, en entendant un bruit inaccoutumé, sa respectable face rubiconde. Cette pièce de canon, qui se promenait ainsi dans son domaine, l'irrita. Elle renoua, tant bien que mal, son madras sur sa tête hérissée, passa un ample corset d'indienne sur sa jupe de bure rapée, et elle sortit pour aller voir ce que ces soldats faisaient à *sa* Barrière.

Ces soldats avaient placé une sentinelle devant les grilles de la Barrière. Ils étaient sortis, et ils se promenaient dans le voisinage, en jetant des regards irrités sur les voitures quittant Paris, ou en demandant leurs passeports aux rares voyageurs qui arrivaient.

Le capitaine Carbillard se promenait tout seul et fort sombre. Il sentait que le commandement de sa compagnie lui échappait, à lui, royaliste constitutionnel, pour passer aux mains du sous-lieutenant Maillard, ultra-révolutionnaire, motionnaire enragé et l'un des meneurs de la section.

— De quel droit avez-vous amené ce canon chez nous? demanda dame Marthe-Simonne à quelques gardes nationaux, entourant, sous le péristyle du corps de garde improvisé, le sous-lieutenant qui pérorait.

— Qu'est-ce qu'elle nous veut, cette vieille gueule-là! s'écria Maillard, naturellement brutal, et furieux d'avoir été interrompu. Veux-tu te sauver, sorcière! Et remercie le Génie de la Liberté de ce que nous sommes

loin du Palais-Royal; sans quoi, je te ferais faire le plongeon dans la baignoire nationale.

— Ce n'est pas à toi que je parle, mauvais sujet, dit Marthe-Simonne avec mépris. Je te connais, Silvaïn-Sylvestre; tu étais enfant de chœur à Saint-Laurent; on t'a chassé parce que tu volais...

— Qu'on chasse cette canaille royaliste, s'écria Maillard exaspéré, en s'avançant vers elle, l'épée haute.

Le jeune sergent Valflanquin se précipita et entraîna Marthe.

— Dame Marthe-Simonne Tabuchet, je vais tout vous dire, mais venez; je vais vous conduire chez vous.

Tout en conduisant la mère de son adorée, il lui raconta l'affaire du jour avec cette crédulité, compagne habituelle du noble enthousiasme, et qui jamais ne brilla d'un plus extravagant éclat que pendant la période révolutionnaire.

Il lui raconta donc que les soldats des tyrans coalisés venaient de remporter une nouvelle victoire contre l'armée du Nord; que les Anglais avaient débarqué, que les royalistes, affiliés des émigrés, avaient mis à feu et à sang Beauvais et Senlis. « C'est un fameux espion que les démocrates avaient envoyé par là et qui l'avait dit. Cet espion, qu'on nommait l'*Ennemi*, avait passé hier au soir par cette Barrière-ci. Il avait trouvé le commis-aux-barrières, et grand patriote, Hanriot, à qui il avait dit qu'il fallait bien soigner la Barrière Saint-Denis. Hanriot avait couru chez le maire de Paris, le grand patriote Pétion, pour l'avertir qu'un corps détaché avait le projet de venir à marches forcées, brûler le faubourg Saint-Lazare, donner la main aux contre-révolutionnaires du dedans qui avaient miné le Champ-de-Mars, l'Hôtel-de-

Ville et les lieux d'assemblée des principales sections. »

— Et alors? demanda la vieille femme.

— Alors on enlèverait le roi et l'Assemblée, dame Marthe.

La digne gouvernante secoua la tête et reprenant, avec l'enfant de son quartier, son langage faubourien :

— Tout ça, c'étiont des inventions de ces pattes-pelues de jacobins, qui jouent avec vous, pauvres niguedouilles, au jeu de tirer les marrons du feu avec la patte du chat. Mais parlons chrétien. Jean-Baptiste, je savons ce que parler veut dire, et ce n'est point à un vieux singe qu'il faut apprendre à faire des grimaces. Je t'ons vu rôder autour de Marie-Simonne, qui est proprette, bien élevée; et celui qui mettra la main dans son sac ne l'y trouvera pas sans pécune. Toi, de ton espèce, tu es un honnête garçon; ton maître, M. Louis Delon, est des honnêtes gens et l'un des 13 électeurs de notre section, comme on dit. Il a assuré à monsieur, pas plus tard qu'hier, qu'il est content de toi. Avec le temps et la paille, les nèfles mûrissent. Mais sais-tu une chose? Écoute bien pour que ça ne tombe point dans une oreille d'âne : Ma petite ne sera point la femme d'un *clupiste*, comme on dit, ou d'un *démongrate*, comme disent les grandes gens. Feu Tabuchet reviendrait de l'autre monde pour me donner les coquesigrues.

— Dame Tabuchet, répondit Valflanquin, rouge de bonheur, je suis bon royaliste comme tous les honnêtes gens. Mais je suis prêt à mourir pour la patrie et la liberté.

— C'est bon. J'ons dis ce que j'ons dis.

Pendant ce temps, le sous-lieutenant avait pris à part le fusilier Picatout et lui avait dit, à mi-voix, après

avoir salué d'un signe à demi-respectueux le Chanteur patriote qui approchait :

— Tu vas courir à toutes jambes, pour le salut de la Patrie, jusqu'à la salle des Jacobins. Tu y trouveras le grand citoyen Tallien, qui est en permanence. Tu lui diras qu'il se passe ici des mouvements antipatriotiques. Ce faubourg est un repaire de fanatisme.

— Tu ajouteras, dit le Chanteur patriote avec sa voix aigre et forte, avec son sérieux solennel et imposant, que le sous-lieutenant Maillard a été obligé de tirer l'épée contre l'hydre de la contre-révolution.

— C'est ça, merci, citoyen chanteur.

— Je ne suis pas citoyen, riposta le personnage, en se cambrant et en mettant le poing sur la hanche d'un geste dégagé, je suis mendiant et chanteur. Qu'on ne l'oublie pas. Toi, jeune nigaudin, tu trouveras à la porte des Jacobins, l'illustre capitaine Coquillart, tu lui diras qu'il y a braise ici. N'oublie pas, sous peine d'encourir ma colère, qui est terrible.

Il agita gravement et impérieusement sa béquille-massue et il s'éloigna en chantonnant.

— Va, Picatout, reprit Sylvain-Sylvestre, tu diras à Tallien que je l'attends ici avec quelques-uns de nos plus solides amis.

Le fusilier Picatout partit en courant, pénétré de la grandeur de sa mission et, du reste, sincèrement prêt à donner sa vie pour la liberté.

Dame Marthe-Simonne, tout en causant avec le jeune sergent, était arrivée chez elle. Quand elle entra dans la petite salle à carreaux de briques rouges, qui servait de salle à manger à M. l'abbé, et de boudoir à Mme Tabuchet, elle y vit deux personnages, qui, ayant trouvé

la porte de la maison ouverte, s'étaient introduits, sans plus de cérémonie.

En les apercevant, la vieille femme laissa échapper un geste de surprise, bientôt réprimé, et elle cligna de l'œil en indiquant son compagnon.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs. La salle est obscure ; — elle était éclairée uniquement par une fenêtre à petits carreaux verts, donnant sur la rue ; — pardonnez-moi, si je ne vous reconnais pas.

— Nous espérions, dit le plus petit, d'un ton vif, avec un léger accent gascon, trouver ici M. l'abbé de Moy, à qui nous avons à demander un conseil intéressant notre conscience.

— Mon maître ne rentrera qu'après avoir dit sa messe et avoir fait son action de grâces, messieurs, c'est-à-dire vers sept heures, et voici une bonne soupe qui l'attend pour cette heure là. Peut-être aimeriez-vous mieux aller au-devant de lui jusqu'à l'église Saint-Laurent.

— Très-bien, dit l'autre personnage, d'une voix froide et impérieuse, quoique légèrement assourdie par l'âge, nous allons, en effet, nous rendre dans cette direction, et nous promener de long en large, en l'attendant. Si nous n'avions pas la bonne fortune de voir M. l'abbé déboucher, suppliez-le de daigner nous attendre.

Les deux hommes sortirent.

— Savez-vous, dame Tabuchet, dit le sergent en souriant, que vous n'avez pas été polie pour ces grandes gens.

— Comment, des grandes gens ! demanda la gouvernante en le regardant avec inquiétude.

— Eh oui ! le plus petit, je ne le connais pas bien, quoique je l'aie, pour sûr, vu à la Constituante, où il était

parmi les royalistes, à côté de Mirabeau-Tonneau et de l'abbé Maury. Mais le plus vieux, celui qui a l'air du commandement et le regard si fier, quoique d'un bon homme, eh bien, je ne me trompe pas, c'est l'homme dont on parle tant, que les patriotes accusent de mener la contre-révolution, oui, c'est le fameux marquis de Beaurevoir.

Marthe était devenue rouge, comme de colère. Mais elle reprit vite l'apparence du calme :

— Tu dois te tromper. Mais qu'importe? Je n'avons qu'une chose à te dire, et fais tes cinq sens de nature pour comprendre. La belle plume fait le bel oiseau. Marie-Simonne ne mettra jamais un doigt dans la main d'un brigand de républicain. Elle ne sera jamais la femme à un homme qui auriont tracassé mon maître ou ses amis. Je la tuerions plutôt. Mais c'est assez. Quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite. Marche à à ton poste, si ça te plaît. Mais marche droit dans les bons principes, si tu veux que je répondions oui à une question que tu me poserais, comme, par exemple, à propos de Marie-Simonne. Maintenant, va-t'en, pauvre marmouset; et laisse-moi veiller à ma soupe. N'aie point le malheur de dire un mot de gentillesse à Marie-Simonne avant d'en être digne. Ouvre l'esprit, file et comprends.

Ainsi clairement renseigné, le brave garçon quitta la maison.

La rue avait repris sa physionomie habituelle des premières heures des matinées dominicales.

Quelques voitures montaient, quelques piétons hâtaient le pas vers Saint-Denis. Le murmure de la vie commençait à sortir de la foire Saint-Laurent. Plusieurs

cloches sonnaient l'*Angelus* aux chapelles du voisinage. Quelques curieux en manches de chemises propres et en culottes aux boucles encore tombantes, bâillaient sur le pas des portes. Les pieux membres des nombreuses confréries qui attiraient alors les bourgeois et les artisans, se dirigeaient à pas pressés vers les églises de Saint-Charles et de Saint-Lazare, ou, enfilant la ruelle, ils se rendaient à travers les jardins, jusqu'à l'hôpital du Saint-Nom-de-Jésus.

Les deux personnages qui venaient de quitter la maison de l'abbé de Moy, se promenaient tranquillement, comme des gens convaincus qu'ils sont couverts de façon à n'attirer pas l'attention. Ils étaient vêtus de ces longs et larges vêtements de cheval, que les Anglais avaient envoyés sur le continent sous le nom de *Riding Coats*, que nous commencions à accepter sous le nom de redingotes et que, pour les courses du matin, les gens le plus fidèlement attachés à l'habit à la française ne craignaient plus de porter. Vêtement commode, du reste, en drap fort léger, dont la largeur permettait de porter l'épée sans attirer l'attention des démocrates, lesquels trouvaient dans le port de cette arme un indice d'aristocratie. Ainsi enveloppés, les deux individus laissaient voir uniquement le bas de leurs bottes; et, de leur visage, caché par les bords d'un chapeau rond et pointu, on n'apercevait guère que l'extrémité. Un bout de mousseline au col, une canne à la main, c'est ce qu'ils montraient le plus ostensiblement aux passants.

Ils étaient pourtant exactement surveillés par un vigoureux gaillard, vêtu de l'uniforme des commis de barrière, — nous disons aujourd'hui employés de l'octroi, — qui avait quitté sa place à côté de la grille et avait fait

quelques pas dans la rue du Faubourg, comme pour mieux suivre les démarches du marquis de Beaurevoir. Il tenait obstinément fixés dans cette direction ses yeux insolents et durs; et ses lèvres grossières et bêtes remuaient comme en un bavardage intérieur et continu.

L'insolence et la bêtise se partageaient, en effet, également cette face rouge, dont les couleurs étaient évidemment entretenues par l'ivrognerie et qui passait tout brusquement de la bonhomie plate à la ruse vulgaire ou à la fureur ingouvernable.

— Mon camarade, dit-il avec un sourire sournois et un geste plein d'une rondeur vulgaire, je suis sûr que toi qui connais les quartiers de Paris, tu pourrais me dire si ces deux hommes-là, étrangers au quartier, ne sont pas quelques ducs de la clique infâme de la famille Veto.

Le Chanteur patriote, auquel s'adressait ce langage, s'était assis sur une borne formant le coin de la rue de la Voirie; et, sa grande béquille appuyée sur la muraille à droite, son porte-épée debout, grave et solennel, à sa gauche, il promenait ses petits yeux vifs, railleurs et cyniques du commis aux deux individus, tout en marmottant des bribes d'airs et de vers.

— Gabelou, dit-il, vous vous émancipez. Vous oubliez ce que vous êtes et ce que je suis. Votre camarade! Un homme comme moi! Par la Viguerie de Tarascon!

Le commis s'avança, les poings fermés, en blasphémant. Le Chanteur avança machinalement la main sur sa béquille.

— Je vous connais, Hanriot, continua-t-il d'un ton railleur. Voulez-vous que je vous dise votre bonne aventure?

Hanriot avança son solide poignet vers le mendiant et lui serra la main avec force. Mais celui-ci lui rendit son étreinte de façon à lui arracher une grimace.

— Voyons donc cette main, plus méchante que robuste. Ah ! mon Dieu, comme elle parle. Ah ! la bavarde !. Elle veut même m'apprendre le nom du procureur chez qui vous étiez domestique et qui vous a chassé pour l'avoir volé. Chut ! Elle m'apprend encore ce que je savais, c'est-à-dire que vous avez été à cette même barrière Saint-Denis commis de l'octroi, et que vous êtes retiré depuis lors dans le faubourg Saint-Marcel, où vous exercez l'éloquence naturelle dont le ciel vous a orné, de façon à devenir le chef de cet illustre et patriotique quartier. Chut ! Voilà qui est bien plus curieux. Cette indiscrète main me révèle que vous avez repris momentanément cet uniforme dans le but d'espionner ce qui se passe, et surtout pour enrégimenter les fédérés qui vont arriver.

Hanriot le considéra avec stupéfaction. Puis il éclata en un rire cynique. Mais avant que l'autre eût pu ajouter un mot, le bruit d'une cavalcade vint attirer leur attention.

Le Chanteur se mit à fredonner, comme s'il voulait repasser dans sa mémoire une chanson nouvelle.

La cavalcade, qui se composait d'officiers d'état-major de la garde nationale, était arrivée dans le voisinage des deux étrangers. Le chef des cavaliers, en les apercevant, laissa échapper ce geste d'étonnement inquiet que n'avait pu retenir dame Marthe.

Le plus âgé des deux releva légèrement son chapeau et s'approcha de ce chef :

— Monsieur de Mandat, dit-il à mi-voix, cette Barrière vient d'être inopinément occupée par une force

nombreuse, par la compagnie Carbillart, compagnie fort avilie de sans-culottes et que le capitaine lui-même est incapable de maîtriser. Pouvez-vous me communiquer les causes de ce déploiement chagrinant de troupes?

— Volontiers, monsieur le marquis. J'ai reçu du maire de Paris l'injonction d'avoir à envoyer ici cette compagnie, destinée à recevoir fraternellement une troupe de fédérés des départements du Nord, qui doit arriver dans la matinée. De plus, il vient de parvenir à M. Pétion une note de l'un des principaux des espions dont la domesticité du roi est remplie. A la suite des révélations contenues dans cette note, il a été recommandé d'exercer une surveillance sévère sur tous les individus qui veulent entrer dans Paris. Renvoyer cette troupe, c'est impossible. Mais, on peut la paralyser.

Mandat appela un des adjudants qui fermaient la marche :

— Monsieur Hubert, veuillez piquer jusqu'à la caserne du Faubourg. Vous ordonnerez à M. Mauduit, capitaine des grenadiers du 9ᵉ bataillon, de monter avec un peloton de ses hommes à ce poste-ci, qu'il occupera conjointement avec les voltigeurs Carbillart.

Le marquis salua et vint rejoindre son compagnon, qui n'avait pas quitté le voisinage de l'Enclos.

Mandat poussa jusqu'à la Barrière.

— Capitaine, dit-il sèchement à Carbillart, vous allez partager l'honneur de cette garde avec les grenadiers de votre bataillon. La consigne est de laisser partir, sans les molester, les voyageurs quittant Paris, mais de montrer quelque sévérité, sans insolence, aux voyageurs qui entrent. En général, l'on doit exiger des passes ou pas-

seports. Ce n'est pas une règle absolue. Vous vous entendrez là-dessus avec M. Mauduit.

— Recueillons-nous, mes amis, cria le capitaine. Voilà qu'il est six heures moins cinq. C'est l'heure solennelle où la grande voix de la patrie va parler avec plus de trompettes encore que la Renommée que vous connaissez tous, au moins de réputation. En attendant, fermons l'une de ces grilles. Gardons l'autre entrebâillée de façon qu'il y ait place pour une seule voiture. Recueillons-nous. Vous avez compris la consigne : molester les mauvais citoyens qui s'en vont. Car les mauvais citoyens peuvent seuls vouloir partir. Et ne laisser rentrer qu'à bon escient les mauvais citoyens qui arrivent. Car les mauvais citoyens seuls peuvent vouloir s'introduire.

— Et, conclut le Chanteur patriote, chanter pouille aux mauvais citoyens qui ne sortent ni ne rentrent, car les mauvais citoyens seuls peuvent rester à la même place.

Après quoi le Chanteur envoya au capitaine un sourire protecteur et redescendit la rue.

II

OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC LE MARQUIS DE BEAUREVOIR.

Les deux étrangers, toujours surveillés par le mendiant, continuaient à se promener le long des murs de l'Enclos.

— Ainsi, monsieur le marquis, dit le plus petit, de son ton vif et ferme qui semblait fait pour exprimer avec la même puissance les fines ironies et les mâles convictions, tandis que l'abbé revient d'Espagne, moi, de l'Allemagne, pour le service de la politique royale, vous êtes resté ici, au lieu d'aller en Angleterre?

— Hélas! il m'a fallu rester à Paris pour essayer de voir clair dans cet espionnage qui ruine tous nos plans. Vous connaissez cet homme dont S. M. la reine est coiffée, parce qu'il est Allemand, parce qu'elle le connaît d'enfance, parce qu'il lui a été donné par l'impératrice sa mère, et dont elle a fait, en quelque façon, son secrétaire intime.

— Vous voulez parler du baron de Plattzoll. Il a une jolie fille. Ah! c'est un habile homme. J'ai vu de ses œuvres, marquis, et comme il a déjoué bien des complots jacobins!

— Hum! Nous avons la certitude qu'il y a un traître dans les conseils les plus secrets de la Cour. Des résolutions que Leurs Majestés et moi, seuls, nous connaissions, ont été révélées au duc d'Orléans et aux chefs de la démocratie. Savez-vous où j'en suis venu? A croire que le grand espion, le traître, c'est ce faquin de Plattzoll.

— Vous m'en voyez saisi comme un fondeur de cloches, marquis.

— Je le connais, un peu, d'ancienne date. Vous savez que j'ai fort habité la Prusse, il y a quelque vingt-cinq ans. Et je faillis même y épouser une bonne et aimable personne.

Il secoua le front et reprit d'un ton plus ferme :

— Le personnage m'a toujours inspiré de la répulsion, d'autant que, bien qu'il se fasse aujourd'hui passer pour Autrichien, je l'ai connu alors Prussien. Mais nous en reparlerons à fond. Pour en revenir, je me suis donné en lui un ennemi mortel. Je ne sais pas pourquoi. Mais comprendriez-vous, baron, que ce faquin d'étranger a si bien fait que certaines ombres sont entrées dans l'esprit de Sa Majesté au sujet de ma fidélité? N'est-ce pas enrageant? Le marquis de Beaurevoir, traître espion aux gages des démocrates! Au vrai, baron, c'était plus bouffon que pénible à supporter.

— Mais, vous n'en êtes pas resté là, marquis?

— Donner des pichenettes à ce bélître n'eût remédié à rien et eût porté Leurs Majestés à croire que j'avais à craindre les explications. J'ai agi de façon à montrer à la reine le peu que vaut le personnage, et j'espère avoir mis quelque défiance dans l'esprit de Sa Majesté. Enfin j'ai confié à mes enfants cette mission en Angleterre que je ne pouvais remplir. J'espère que, en dehors du but principal de leur ambassade, ils me pourront rapporter les renseignements suffisants pour montrer à tous les yeux la coquinerie abominable du sire. Toutefois ces renseignements ne sont pas encore dans ma main, et mes enfants...

Il secoua la tête.

— Excusez-moi, monsieur le marquis, dit avec volubilité son interlocuteur; mais vous m'avez permis de présumer qu'un jour je pourrais espérer le droit de mettre mes hommages aux pieds de Mlle de Beaurevoir. Pardonnez-moi donc si je suis indiscret. Mais lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? N'est-ce pas pousser loin le dévouement, marquis, que de changer en ambas-

sadeur et de lancer sur les grands chemins la plus ravissante jeune fille?

— Hélène a été élevée par moi, en conformité des préceptes de mon maître et ami, le grand Jean-Jacques, de façon à chasser de son esprit les faiblesses, les craintes ridicules. Je n'ai pas cherché à déraciner en elle les idées religieuses. Je n'y fusse point parvenu, sans doute.

— Heureusement, murmura le baron.

— Je ne dois donc pas la traiter comme une de nos linottes poudrées. Elle a échappé à divers dangers, je compte bien qu'il ne lui sera rien arrivé cette nuit. Mon fils, le chevalier, a été blessé durant la nuit de jeudi. Je n'ai pas de nouvelles sur mon fils l'abbé de Saint-Sauve, qui est, à Londres, fort exposé à la haine des jacobins anglais, auxquels il fait, avec son ami, le bon et original docteur O'Toole, un de nos parents d'Irlande, une grosse guerre. Tout cela me pousse aux vapeurs noires. J'ai déjà perdu un fils, qui m'a été enlevé presque au berceau. Je ne puis pas toujours m'empêcher de trembler pour les autres.

Tous deux remontèrent vers la Barrière.

— Si bien, reprit le baron après quelques instants de silence, que vous vous êtes transporté ici...

— Mais d'abord pour causer avec l'abbé de Moy; en outre, pour être en situation d'éviter quelque souci à ma fille qui, si nul accident ne lui est arrivé, doit se présenter à cette barrière en un carrosse qui renferme les papiers les plus importants et des sommes considérables venant d'Angleterre. J'attends aussi quelques-uns de nos amis du Nord. Et comme je vous sais compagnon brave et dévoué, je vous ai fait lever à une heure cruellement matinale pour venir au milieu de ces plats-pieds, dans

ce bout du monde. Et, en surplus, voyez comme cette contrée est déserte et comme on y est totalement inconnu...

— Mon colonel, dit le Chanteur, je vous présente mes baise-mains. Ne vous étonnez pas d'être si bien connu. Vos bienfaits vous trahissent.

— Mais quel bienfait...

— Quel bienfait? Vous m'avez chassé du régiment de Picardie parce que, libertin, indiscipliné, querelleur, pour ne point parler du reste de mes vertus, j'avais regardé de travers mon capitaine qui n'était pas respectueux sur la noblesse de la Viguerie de Tarascon. Mais comme je l'ai tué depuis, ce capitaine, je ne vous en veux pas. D'autant plus que je méritais d'être fusillé, attendu que c'était avec la main que j'avais regardé de travers mon persifleur de capitaine.

Et quittant son ton pompeux et solennel pour prendre la voix nasillarde et traînante des mendiants de profession :

— Donnez-moi un *corset*, mon bon colonel, et je vous ferai un aveu important.

— Je me moque de tes aveux, coquin. Mais voilà ton assignat.

— Coquin! dit gravement le Chanteur en se redressant et en faisant signe à son porte-épée de s'avancer. Ce mot n'est pas dans la *Déclaration des Droits de l'Homme.*

Il réfléchit un instant.

— Allons, apaisez-vous, ma colère, et pardonnez à ce vieillard, qui, totalement dénué de l'expérience qu'on se plaît à attribuer aux cheveux blancs, ne sait pas distinguer un homme de son habit. Mais il faut payer sa dette. L'aveu que je vous ai promis, le voici : Vous avez

l'honneur d'être mon parent. Cela vous servira. Car j'ai une naturelle faiblesse pour la parenté, qui est la pierre angulaire de la noblesse.

Le colonel fixa un instant sur lui son regard froid et impérieux que le mendiant soutint avec une gravité et une tranquillité parfaites.

— C'est possible. Tout homme si fier qu'il soit, touche par les pieds à la boue.

Il se détourna. Mais le mendiant, par un geste brusque, fit un demi-tour sur sa béquille et se vint la mettre devant lui.

— Mon bon monsieur, — et il avait repris son ton traînant, — donnez-moi un assignat de dix livres, et je vous donnerai un renseignement précieux.

Le vieillard haussa les épaules. Mais son compagnon, qui n'avait pas quitté le mendiant des yeux, tira l'assignat et le lui remit.

— Hum ! murmura le Chanteur, je n'aime pas à être trop chargé de reconnaissance, et j'ignore jusqu'à quel point il n'est pas compromettant pour moi d'être l'obligé du baron de Batz.

— Hé ! dit l'autre brusquement.

— Mais entre gentilshommes ! car, bien que le plus rusé des hommes, vous êtes bon gentilhomme, et la Gascogne n'est pas très-loin de la Viguerie de Tarascon. Allons, voici le renseignement : Si vous avez à rester ici quelque temps, veillez sur vous, car cette honnête et pieuse rue ne va pas tarder à être empestée de démocrates.

Le marquis fixa de nouveau sur lui son œil grave et rêveur. Le mendiant y répondit par un sourire bienveil-

lant, et se rapprochant des deux étrangers, il dit à mi-voix :

— Et puisque je me trouve en compagnie noble et généreuse, je vais vous faire une proposition pleine de grandeur. Donnez-moi un million, un de ces millions que le bon roi prodigue à des gueux, à des scélérats, à des aboyeurs, à des hommes politiques qui prennent son argent et se moquent de lui par-dessus le compte, donnez-moi un million et je sauve la monarchie qui, sans moi, s'en va cul par dessus tête. Nous autres, gens d'esprit, d'imagination et de hardiesse, nous nous trouvions à l'étroit dans la société hiérarchique de l'Ancien Régime. Nous avons fait la Révolution. Mais cela devient laid et fort noir, et je pronostique que le pays va devenir assez misérable pour ne plus pouvoir même renter convenablement ses mendiants. Ces idées profondes ont frappé les bons esprits de mon royaume. Toutefois ce royaume même, si bien gouverné qu'il soit, renferme des Mirabeau, des Lafayette, et même des Marat et des Hanriot. Moi, je sauverais gratuitement le fils de saint Louis et je me contenterais de la gloire qui en rejaillirait sur ma parenté et sur la noblesse de la Viguerie de Tarascon. Mais il me faut un million pour corrompre mon Conseil. Avec cela je défais la Révolution et je deviens le restaurateur de la royauté.

— Soyez respectueux, lui dit sévèrement le marquis, pour ce que tant de gens nobles ont respecté, si vous voulez qu'on attache quelque crédit à vos prétentions.

— Ils ne comprendront jamais, murmura le mendiant. Ils sont voués à la sottise irrémédiable et à la ruine.

— Je suppose que je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

— Aucunement. Vous avez absolument tort de ne pas me donner le million. Cela prouve la pauvreté de votre intellect et explique comment vous avez toujours été battus. Mais, tout en m'attachant volontiers aux vainqueurs, j'ai une faiblesse naturelle pour les vaincus, et je serai discret.

— Pouvez-vous nous prêter, pour un instant, dit Batz, ce gaillard-là qui porte une épée comme si c'était la bannière des Rogations?

— Nenni, s'il vous plaît, répliqua solennellement le Chanteur. Cette épée ne quitte pas ce garçon et moi je ne quitte pas cette épée. Mais dites-moi ce que vous souhaitez de lui. Je n'ai qu'à siffler et avant trois minutes j'ai deux cents individus sous la main, prêts à se faire tuer... si cela leur convient, mais prêts à courir... si cela me plaît.

— Il s'agit de descendre jusqu'aux Petites Écuries du Roi, de demander de Vaux, le secrétaire du baron de Batz, et de lui dire simplement : « Oui, c'est utile. » Tenez, voilà pour le commissionnaire.

Il lui remit une de ces grosses pièces de cuivre, d'une valeur de cinq sols, et qu'on nommait *monnerons*. Puis, tandis que le mendiant allait reprendre sa place au coin de la rue de la Voirie, les deux gentilshommes s'approchèrent de la Barrière, où s'était formé un léger rassemblement.

Les gardes prétendaient interdire l'entrée à un jeune garçon, parlant mal le français et habillé en jockey. Au milieu du groupe, notre ami Crispinet étourdissait les miliciens avec sa volubilité méridionale. Il essayait de prouver aux soldats-citoyens qu'ils commettaient, en arrêtant ce jeune étranger, un crime de lèse-nation. Les

gardes écoutaient avec ravissement, car toutes les formes de l'éloquence, jusqu'au bavardage et au commérage, étaient les plus puissants éléments de la force révolutionnaire. Mais pourtant ils résistaient encore. Le sous-lieutenant Sylvain-Sylvestre Maillard jurait ses grands dieux civiques que le jeune scélérat était le bouc émissaire de l'armée d'égorgeurs que la perfide Albion envoyait pour aider Mme Veto à égorger tout Paris.

« Ce jeune scélérat, » c'était le jockey que lord Saint-Albans avait envoyé en avant pour louer un appartement à l'hôtel de Moscovie, rue de Tournon, avec ordre de venir attendre son maître à la barrière Saint-Denis, pour lui apprendre s'il avait, en effet, rencontré ce qu'il fallait.

Le jockey avait été envoyé par la route la plus directe, tandis que Lionel s'était laissé persuader de prendre le chemin de Beauvais, où nous l'avons vu.

Crispinet, qui venait aussi par cette voie, avait rencontré le jockey débouchant par la route de Chantilly.

Tous deux jeunes, et courant à franc étrier, ils avaient lié connaissance. Crispinet, hardi et malin comme un valet de comédie, mais moins sceptique, s'était senti révolté en entendant Maillard jurer que cet émissaire de Pitt devait être enfermé, jusqu'à la paix, dans les caves du corps de garde. Il avait pris la défense de son camarade.

On les avait forcés de descendre de leurs chevaux que tenaient à la bride les postillons, imposés par les règlements à tout courrier. Crispinet se débattant toujours, le sous-lieutenant lui donna un coup de pommeau d'épée sur la joue qui devint sanguinolente. Crispinet recula. Un rayon enflammé sortit de sa prunelle

noire. Sans proférer une parole, il embrassa l'officier citoyen d'un regard pénétrant, comme s'il voulait fixer à toujours chacun de ces traits dans sa mémoire. Le jockey, après avoir reçu force bourrades, avait été lié et on le traînait vers le bâtiment, lorsque le marquis de Beaurevoir intervint.

Il interrogea le jockey en un anglais très-pur. L'enfant, ravi d'entendre le chant de sa langue maternelle, tressaillit de joie, des larmes lui vinrent aux yeux. Il raconta vivement son aventure.

— Messieurs, dit le marquis à voix haute, prenons garde qu'on ne nous considère, nous autres Parisiens, comme des sauvages du Monomotapa, et que nous ne perdions la renommée d'habiter la ville qui est à la tête de la civilisation. Cet enfant est un courrier; il précède une voiture; ce n'est pas l'usage que le courrier porte le passeport, qui doit toujours rester aux mains de son maître. Voulez-vous donc ruiner la ville en en éloignant les riches étrangers?

C'était savoir parler au peuple parisien. Chacun s'éloigna, comme honteux. Pour peu que le jockey s'y fut prêté, on l'eût enivré pour lui faire excuse.

— Relâchez-le, cria le capitaine Carbillart, qui intervint triomphalement et magistralement, au moment où il vit que l'affaire était faite. Nous n'avons pas le temps de regarder les vers de la terre. Levons les yeux vers l'étoile de la nation. L'horloge de la mairie retarde. Recueillons-nous.

Crispinet s'était approché de M. de Beaurevoir et lui avait dit à voix basse :

— M. le chevalier va bien. Il sera transporté ce soir à l'hôtel du Pavillon-Royal, à Saint-Denis. Mademoiselle

l'accompagnera et ne rentrera, peut-être, à Paris, que demain. Tous les gentilshommes vont arriver d'ici à deux heures, l'un après l'autre. M. de Lozembrune entrera le dernier.

Le jockey était venu baiser les mains du marquis.

— Votre Honneur m'a sauvé la vie. Mylord Saint-Albans, mon maître...

— Ah! dit vivement le vieillard, vous appartenez à lord Saint-Albans, le chef de la Société Révolutionnaire pour...

— Le salut du Genre humain. Oui, Votre Honneur.

— C'est bien, dit sèchement le marquis. Crispinet, tu vas conduire ce garçon. Tu entreras à l'hôtel d'Entragues. Tu diras à Mme la chanoinesse de Beaurevoir qu'elle veuille bien ne pas s'inquiéter si nul d'entre nous ne rentre aujourd'hui à l'hôtel.

— Oserai-je demander à monsieur le marquis de vouloir bien me donner campo pour aujourd'hui? Il y a un vieux coquin qui, pendant la nuit de vendredi, a tiré deux coups de pistolet sur mademoiselle et sur moi. Je lui ai fait une marque. Mais je ne connais bien de lui que sa voix. Cette voix, j'ai cru l'entendre ce matin, à Beaumont, donnant des ordres pour se rendre à Paris. J'étais trop pressé. Mais c'est grand jour de fête aujourd'hui. Tout Paris va *bâiller* aux corneilles. Je l'entendrai peut-être encore, cette voix. Avec la permission de monsieur le marquis, j'ai juré que cet homme-là mourrait de ma main.

Le marquis fit un signe d'assentiment.

Crispinet partit escortant son nouvel ami, qui allait demeurer dans son voisinage. L'hôtel de Moscovie se trouvait en face de l'hôtel d'Entragues, dont un pavillon

était occupé par les membres de la famille Beaurevoir, pendant le temps où leurs fonctions ne les appelaient pas à la Cour.

Tout à coup un bruit sourd retentit, puis un second, puis un troisième. C'était le canon qui annonçait à la grande ville et qui allait répéter par toute la France que la Patrie était en danger.

Eh bien! il y avait là, et partout dans Paris, et partout dans la France, des êtres ridicules et féroces, des choses grotesques, des paroles infâmes, des pensées lugubres. Bien des hommes sentaient le sol de la patrie trembler. Ils voyaient s'approcher les temps horribles, les jours de la proscription implacable, de la dénonciation triomphante, les années de la folie furieuse, de la lâcheté incompréhensible, l'époque où la brute dominera, parce qu'elle est brute, où le pillage, l'assassinat, deviendront le plus louable exercice de l'activité sociale, où le mensonge, l'hypocrisie et la trahison seront proclamés les seules vertus et toute la vertu. Bien des âmes pressentaient la venue de cette période, la plus honteuse et la plus effroyable que jamais peuple civilisé, dans aucun siècle, ait traversée, et déjà elles étaient tremblantes, affolées ou exaspérées.

Pourtant tous les cœurs battirent et s'élevèrent; tout nerf trembla, tout regard s'illumina, tous les bras se tendirent, et de toutes les gorges serrées par l'émotion généreuse, un cri d'amour et de vaillance patriotique s'éleva. La pauvre terre de France était en danger! Était-ce par sa faute, sa folie ou sa lâcheté? Qu'importe! Pourquoi n'avait-elle pas étouffé, dès la première heure, ces êtres immondes au milieu desquels Jourdan Coupe-Tête était le héros, Marat le tribun et Robespierre le

prêtre, et qui l'avaient mise en danger? Qu'importe! qu'importe! La mère patrie souffrait et chacun lui promettait tout son amour et tout son sang.

Aux trois coups sourds qui s'élevèrent d'abord du terre-plein du Pont-Neuf, succédèrent trois coups plus sourds encore qui venaient de l'Arsenal, puis trois coups à peine distincts, là-bas, dans la direction du Champ-de-Mars.

Une clameur immense s'éleva du milieu de ceux qui étaient là rassemblés. On criait : Vive la nation! Les armes s'agitèrent, les tambours battirent aux champs, les têtes se découvrirent, les bras se levèrent, accompagnant de menaces féroces les serments généreux.

Les deux gentilshommes s'étaient découverts en criant: Vive le roi! Vive la nation! Maillard et quelques-uns de ses hommes tournèrent vers eux des regards furieux, en murmurant que les hommes criant : Vive le Roi! étaient les ennemis dont il fallait surtout purger le sol de la patrie.

Tous deux s'éloignèrent en secouant la tête et en se disant que le danger de la patrie venait moins des armes étrangères que de la folie ambitieuse des Français.

Ils se dirigèrent vers la demeure de l'abbé de Moy. Il n'était pas encore revenu quand ils entrèrent. Mais dame Tabuchet avait eu soin d'éloigner tous les indiscrets, même la jolie Marie-Simonne qui avait été reléguée dans sa mansarde.

Les deux personnages s'assirent dans la pièce carrelée de rouge, dont l'unique fenêtre, donnant sur la rue, permettait de voir ce qui se passait à la Barrière.

Quelques instants après, un petit vieillard, vif, aux gestes brusques, à la face animée, à la prunelle inquiète,

entra. Il fit un mouvement de surprise, en voyant les deux hommes qui s'étaient levés. Puis, découvrant son chef revêtu d'une petite perruque blonde et poudrée, il dit en souriant :

— Des complices! Monsieur de Beaurevoir, je suis à vos pieds. Monsieur de Batz, je suis votre humble serviteur. Marthe, enlevez cette soupe aux choux et portez mon déjeuner chez la sœur des Maillard. Je jeûnerai jusqu'à la nuit pour implorer Notre-Seigneur, en faveur de la patrie en danger. « Laurent, serrez ma haire avec ma discipline. » Hé! Monsieur le marquis? Mais non, j'oublie que ce n'est pas Voltaire, mais bien Rousseau qui est le saint de votre paroisse. Dame Tabuchet, mettez autant de coton dans vos oreilles que le prudent Ulysse. Messieurs, daignez vous asseoir.

L'abbé, vieillard très-vert, aux mouvements saccadés, à l'œil interrogateur, aux lèvres serrées, ironiques et obstinées, contrastait fort avec le grand et austère personnage, à la figure maigrie, au front large et puissant, au nez effilé, au regard rêveur, que nous avons présenté sous le nom de marquis de Beaurevoir.

Le troisième compagnon était beaucoup plus jeune. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, de petite taille, aux muscles d'acier, aux mouvements rapides, à la parole facile et entraînante. Il avait caché ses longs cheveux noirs sous la perruque ronde du petit marchand. Mais la fierté de sa pose, la brusquerie impérieuse de son allure, cette prunelle brune aux regards hardiment dominateurs, ne permettaient pas qu'on se trompât longtemps sur sa véritable qualité.

C'était bien le baron de Batz, qui allait devenir si célèbre pendant la Terreur, par l'admirable habileté avec

laquelle il dépista, sans jamais vouloir émigrer, toute l'armée des familiers du Saint-Office révolutionnaire, les cent mille Jacobins de tout pelage et cette myriade de sans-culottes que le civisme avait changés en dénonciateurs et en espions.

Il était alors connu surtout comme économiste, comme un royaliste inflexible et fort goûté par le roi.

Ces trois individus qui se réunissaient pour un suprême effort en faveur de la vieille monarchie française, étaient partis, en 1789, de points bien différents.

L'abbé, un saint Vincent de Paul avec des allures de soldat, à la fois tendre et brusque pour les gueux, s'était, en s'emprisonnant volontairement au milieu de ses faubouriens, trouvé tout porté vers les idées révolutionnaires. Il pensait que l'Eglise de France avait, comme la Royauté, besoin d'un châtiment sévère, pour rentrer dans les voies saintes et logiques. Mais quand il vit les impies se liguer avec les ambitieux, les avocats avec les jansénistes, non pas pour limiter l'influence dépravante de la Cour, mais pour y substituer la dictature ignoble de la populace, il s'arrêta. Il comprit qu'il fallait aller au secours de la vieille France si l'on ne voulait perdre la plupart des conquêtes de la civilisation.

M. de Beaurevoir, disciple enthousiaste de Rousseau, esprit ouvert et naïf, cœur tendre et crédule, grand voyageur, soldat énergique, avait été le rédacteur du plus libéral des cahiers des États Généraux. Il était aujourd'hui ce qu'on nommait un *Constitutionnel*, un de ceux qui cherchaient sincèrement l'accord de la royauté et de la liberté, qui rêvaient l'égalité civile, mais voyaient dans la République une monstrueuse utopie inventée par des pédants, exploitée par des ambitieux.

Batz n'avait jamais varié. Il était absolument royaliste. Il se contentait du progrès lent, mais continu et incontestable, que la monarchie avait fait faire à la France dans les voies de l'honneur, de la dignité patriotique, du développement économique et industriel.

Ces trois hommes, le révolutionnaire converti, le monarchiste libéral et le royaliste, représentaient la presque unanimité de la nation, c'est-à-dire la France chrétienne et morale, intelligente et laborieuse. Le reste, c'était — sauf quelques individualités sincèrement enthousiastes — la tourbe des ignorants, des paresseux, des imbéciles et des fous dirigés par les corrompus.

Pourtant, ces hommes, qui avaient presque toute la nation avec eux, étaient obligés de ruser et de se cacher pour se préparer à la lutte. Ils étaient forcés de prendre des allures de conspirateurs; et même le cabinet du roi était si peu à l'abri de la trahison qu'ils avaient dû choisir cette maisonnette pour se concerter.

Beaurevoir s'était assis à côté de la petite fenêtre pour surveiller la Barrière. Il écoutait l'abbé et Batz rendant compte de leurs infructueuses missions en Espagne et en Allemagne :

— L'Angleterre, dit-il à son tour, n'est pas plus prête à aider la monarchie française que ne le sont l'Espagne, la Russie et l'Allemagne. Pitt sans doute a vu plus clair, mais sa puissance est en ce moment compromise. J'ignore qui a pu livrer aux révolutionnaires anglais le secret des projets à l'aide desquels il comptait nous aider. Je soupçonne que c'est toujours ce faquin de Plattzoll. Mais malgré les promesses que lord Gower a faites à Sa Majesté la reine, tout est dérangé, si j'en crois une note que ma fille m'a fait passer. De ce côté

toutefois nos efforts et la mission de mes enfants n'ont pas été vains. Vous savez les obligations du trésor royal, et combien l'argent de la liste civile de Louis XVI est pauvrement dépensé à acheter les démocrates qui se vendent et ne se livrent pas; vous savez aussi avec quelle préoccupation jalouse les Jacobins surveillent les relations des royalistes avec les arsenaux et les armureries. Je puis vous annoncer cette bonne nouvelle, que Mlles de Beaurevoir et de Rosèle rapportent de la Grande-Bretagne, outre des papiers de grande importance, beaucoup d'or et de bonnes armes; et les précautions sont prises pour que ces envois se continuent jusqu'à la fin du mois prochain, époque à laquelle un grand nombre d'émigrés seront de retour. Car il a été décidé, dans le Conseil royaliste que nous avons tenu hier comme d'habitude, chez Laboullée, le coiffeur de la rue Richelieu, qui nous est dévoué, il a été décidé que nous attendons la fin d'août, époque à laquelle nous serons prêts et où nous aurons désorganisé la résistance jacobine. Nous adoptons soit le plan de l'avocat Regnaud, soit celui du comte de Tilly.

— L'avocat Regnaud propose...?

— De quitter tout simplement les Tuileries au milieu des gardes suisses, des gentilshommes et des miliciens fidèles, de gagner au plus vite Rueil et Courbevoie et de là filer sur la Normandie en coupant les ponts derrière soi.

— Et ce brave Tilly conseille...?

— Nous faisons saisir, en une nuit, vingt des principaux chefs des sans-culottes. Nous livrons bataille à la canaille désorganisée.

— Mais si le roi persiste dans cet éloignement absolu qu'il a montré jusqu'ici pour la guerre civile?

Le marquis de Beaurevoir fronça le sourcil; sa grave et martiale figure se couvrit de tristesse et de colère. On voyait qu'il y avait en lui deux sentiments qui se combattaient.

L'abbé de Moy se leva avec une sorte de solennité.

— Je suis le ministre du Dieu de paix, dit-il; et le Seigneur sait que je donnerais ma vie pour voir la concorde et l'union régner entre tous les enfants de la chère France. Mais si après les leçons que le roi a reçues des événements qui sont la grande parole que le Créateur adresse aux princes du monde, si après tant de crimes commis, tant de folies légitimées, tant d'effroyables menaces, le roi hésite à prendre l'épée de la justice, c'est qu'il a oublié le premier devoir et le premier serment des rois, qui est de protéger les bons contre les méchants, et de sauver les lois, la société et la patrie. Alors nous serons vaincus, nous ne protesterons pas, nous mourrons. Mais la monarchie française mourra avec nous. Et il n'y aura pas un honnête homme, pas un Français vertueux et pieux qui n'ait au fond de sa conscience le droit de citer Louis XVI devant le tribunal de Dieu.

Le prêtre, comme honteux de cette vive sortie, baissa le front et croisa les mains sur ses genoux, en murmurant;

— Pardonnez-lui, Seigneur, car c'est un martyr. Nous, nous avons peine à lui pardonner, car il est roi et il nous a livrés aux mains des hommes vicieux et criminels.

Le vieux soldat avait baissé les yeux en même temps que le prêtre, car il croyait, comme lui, que le roi était

coupable envers la noblesse, comme envers tout ce qui était paisible, laborieux, vertueux et élevé en France; et ainsi que lui, il rougissait et s'attristait de cette croyance. Batz était protégé contre de telles pensées par la pureté dévouée de sa foi monarchique.

— Il faut avouer, monsieur l'abbé, dit-il avec un demi-sourire, que vous êtes un saint bien austère. Voilà un excellent prince qui donne son trône et sa vie et la vie de ses enfants pour tâcher de mettre la paix entre ses sujets, et ce sont ses sujets qui se plaignent! Mais qu'y a-t-il donc dans la rue?

Il colla son visage sur la grosse vitre verte pour essayer de bien voir ce qui s'y passait à la Barrière, où s'élevaient les vivats les plus chaleureux.

— Bon là, dit-il, je m'en vais jurer que c'est cette voiture de carnaval qui occasionne ce tumulte : Une chaise de poste, sur le devant et le derrière de laquelle sont montés, en singe et en lapin, des gens de piètre mine, comme des paysans armés? Voilà qu'une foule de gens faits comme des brûleurs de maisons, je veux dire des démocrates, entourent ces pauvres gens qui en sont comme ahuris, tant ces coquins hurlent : Vive les fédérés! Hé! hé! Il me semble voir sortir du milieu de ces galfretiers quelques visages de Jacobins de notre connaissance.

Il ouvrit la petite fenêtre pour essayer d'entendre et de mieux voir.

— Mon gentilhomme, dit de sa voix aigre et railleuse le *Chanteur* qui avança sa haute taille dans l'embrasure, permettez-moi de vous servir d'écran. A l'abri derrière les haillons d'un mendiant, vous pourrez observer ces deux hommes que vous regardez attentivement, qui

montent hâtivement la rue pour se rendre à la Barrière.

— Eh! je les connais, monseigneur, répliqua prestement Batz. Ce lourdaud aux mains sèches, avec sa grosse figure à la fois bête et fine, qui indique le précieux mélange de la badauderie et de la ruse; ce front fuyant d'un fol entêté, ce nez effilé sur cette lèvre supérieure si large qui fait songer à un singe doué d'hypocrisie, et avec cela cet œil aventureux, ouvert à l'étourdie, c'est bien...

— C'est bien cet Allemand sournois, entêté et gobemouche, l'illustre démagogue prussien, le baron de Cloots, sur la face duquel je tiens ma main suspendue depuis quatre ans. Que dites-vous de son compagnon, hé?

— C'est l'avocat marseillais, Barbaroux.

— Saluez-le comme les vaincus saluaient César. On aimait les dieux classiques dans la Viguerie de Tarascon. Saluez-le, c'est lui qui mettra la royauté en bas. Il est brave, ardent, sincère, enthousiaste, il est le seul qui sache ce qu'il veut; et ce qu'il veut, c'est la république. Il est aussi éloquent que beau. Une figure d'Apollon sur un corps d'Antinoüs, comme dit la femme du vertueux Roland, de Roland...

— Qui est moins beau que Barbaroux, mais plus vertueux, hé!

— Riez, mon gentilhomme. Je vous demandais un million pour sauver la monarchie.....

— Je vous donnerai cent livres en à-compte, dit vivement le marquis qui s'était approché de la fenêtre, si vous voulez chercher à savoir quel est ce vieillard qui sort la tête de l'intérieur de cette chaise de poste et fait signe à quelqu'un de la foule.

— Chercher à savoir! Nous le savons, répondit dédai-

gneusement le *Chanteur*. N'ai-je pas 200,000 oreilles ouvertes pour moi par tout Paris, depuis les combles des Tuileries jusqu'à la cave de Marat !

— Eh bien ?

— Eh bien, nous en reparlerons, répondit le mendiant avec un sourire narquois. Cet homme a su se créer des amis dans mon conseil d'État. Mais il faut que je sache où il va.

Il s'éloigna majestueusement, s'approcha d'un aveugle qui hurlait avec un abat-jour vert sur le nez et il lui dit : Grange-Batelière. Il fit un signe à un boiteux coiffé d'un tambour de basque. Puis il se remit à chanter, en promenant son œil vif, tandis que l'aveugle à l'abat-jour descendait la rue en trottant et que l'homme au tambour de basque se huchait derrière la chaise du vénérable Wilhelm.

C'était bien lui, en effet, que Beaurevoir avait remarqué à la portière de la voiture. Plattzöll avait pris à la poste de Beaumont cette voiture dont il avait soigneusement fermé les panneaux pleins. Après quoi, il avait admis dans l'intérieur Fréron, très-penaud, et, sur le haut de ladite voiture, Sanado, Feramus et quelques autres fédérés du Pas-de-Calais.

Il avait eu, dans l'obscurité, une conversation avec Fréron. Il lui avait appris que, malgré le dernier échec, rien n'était perdu. D'abord il avait enlevé à Lionel les papiers dont il avait besoin, lui, l'*Ennemi*. Puis, comme il était un homme extrêmement prévoyant, et mettant toujours les choses au pis, il avait fait entrer l'échec en ligne de calcul. Il avait, la veille au soir, envoyé à Pétion un émissaire avec le conseil de faire garder soigneusement la barrière Saint-Denis et d'y faire saisir tout ce

qui, homme ou voiture, serait quelque peu suspect.

Puis après avoir de nouveau recommandé à Fréron de ne pas chercher à pénétrer le secret qui l'entourait, il l'avait fait descendre.

En arrivant à la Barrière, le faux vieillard mit le nez à la portière. Il fit un signe de tête à Anacharsis Cloots qui venait, nous l'avons vu plus haut, d'arriver. Puis la voiture du faux Wilhelm laissa là son chargement de fédérés et descendit la rue du Faubourg au grand trot.

III

LA JOLIE FILLE ET LE FILS DE PLATTZOLL.

La voiture avait couru en droite ligne jusqu'au quartier de la Nouvelle-France. Là elle avait pris, à droite, la rue des Petites-Écuries et le passage de la Grille qui en était la suite. Elle s'arrêta après avoir tourné à gauche dans la rue Montmartre.

Le vieillard descendit, prit une grosse liasse de papiers, et paya magnifiquement le postillon, qui continua son chemin en faisant claquer son fouet, comme il le devait pour un voyageur si généreux.

Plattzoll fit une trentaine de pas, sauta dans la rue Grange-Batelière, à peine bâtie, qu'il contourna jusqu'au coin de la rue Pinon. Il se trouvait en face de l'auberge de la Grange-Batelière, tenue par Bosse, et que le procès

de Danton rendit célèbre. Le vieillard s'arrêta, regarda autour de lui d'un air indifférent.

— Je n'aperçois, se dit-il, aucune des mouches de l'avocat de Marivaux — ce Marivaux était le chef de la contre-police royaliste. — A moins que cet aveugle assis sur une borne et qui chante des litanies ne soit... Sa visière verte peut bien cacher les yeux d'un espion royaliste. Nous le verrons bien.

Plattzoll s'avança tranquillement vers une petite porte close, à côté de la grande porte ouverte de l'auberge. Il sonna d'une façon particulière; la porte s'ouvrit et se referma toute seule.

L'aveugle n'avait pas bougé.

— Je sais, pensait-il, que tu regardes par le trou de la serrure. Mais sois tranquille, tu me trouveras encore ici quand tu sortiras.

Plattzoll, avait, en effet, inspecté pendant une minute l'attitude du mendiant, puis il avait traversé une allée obscure, où il prit soin d'éviter plusieurs obstacles. Il demeura un instant à côté d'une lampe fumeuse, comme pour se faire reconnaître, et il monta un escalier fort roide.

Il frappa plusieurs coups espacés, à une porte du premier étage, qui, elle aussi, s'ouvrit toute seule. Il se trouvait dans une grande salle à peine éclairée.

C'est là que se réunissaient, à certains jours, les notables de la loge maçonnique des *Neuf-Sœurs*, dont étaient Danton, Camille Desmoulins, Garat, Pétion, Bailly.

Il se dirigea vers une porte dont il avait la clef et il s'introduisit dans une petite chambre où il parut être chez lui. Il enleva prestement son ample perruque, ses grandes lunettes, sa large lévite, et montra cette face

énergique et repoussante, cet œil insolent, cynique et envieux, que nous connaissons bien. Il revêtit vivement une longue et fine redingote en drap de casimir et changea ses immenses et ridicules chaussures à entonnoir contre d'élégantes bottes à retroussis. Il avait le bon air d'un riche gentilhomme de province.

Il avait à peine tiré un pan de tapisserie sur la porte par laquelle il venait d'entrer, qu'une autre s'ouvrit qui donnait sur une salle de l'auberge. Elle livra passage à une jeune fille qui, légère comme un sylphe, bondit, sauta au cou de Plattzoll, et couvrit ses joues et ses yeux de baisers, en murmurant :

— Mon père, mon bien-aimé père, mon pauvre petit père !

Une vieille femme, vêtue singulièrement, en étoffes de gros drap coupé d'une façon sinon étrange, du moins étrangère, suivait la jeune fille ; elle s'assit, après avoir fermé la porte très-soigneusement, et elle regarda cet échange de caresses avec une physionomie si impassible qu'on l'eût crue endormie.

Nous disons échange, car la vilaine face de Plattzoll avait pris subitement un autre air. Ses yeux âpres, à l'expression basse ou cruelle, s'étaient emplis d'une tendresse charmante. Il rendait à la jeune fille baiser pour baiser, et ses ignobles lèvres laissaient échapper de ces mots qui n'ont pas de sens, mais auxquels l'intonation donne une signification si claire et si adorablement douce.

Quand la pluie de baisers se fut un peu calmée, il éloigna sa fille, en la tenant au bout de ses bras, et il l'admira avec des regards caressants et ravis. Il hochait la tête d'un air de tendresse satisfaite, avec un de ces

bons et fins sourires qui tiennent à la fois de l'enthousiasme de l'artiste et de la ferveur attendrie du dévôt.

— Que tu es mignonne et jolie ! ma Gretchen, dit-il enfin. Tu es une vraie rose d'Allemagne. Ta figure repose mes yeux irrités de voir toutes ces poupées françaises. Nous te ferons épouser un prince souverain du Saint-Empire germanique; ce sera, quand j'aurai jeté pour toujours cette France dans la Révolution, la récompense que je demanderai au roi, à mon roi à moi, à Frédéric de Prusse.

Cela était vrai : Elle était mignonne et jolie. Elle pouvait avoir dix-huit ans. Sa taille montrait ces rondeurs qui annonçaient sans doute l'embonpoint de l'avenir, l'embonpoint allemand qui passe, casse et lasse tout obstacle. Mais ce n'était encore que contours gracieux et chair potelée, ce quelque chose de suavement rebondi, constituant la différence du mignon, qui est rond et doux, avec le gentil, qui est leste et vif. Sans doute aussi, il y avait dans le teint ce quelque chose de terne qui accompagne toujours la fraîcheur germanique, mais les lèvres pourprées, les dents petites et brillantes, la pose simple du cou, le délicat modelé des joues, les cheveux de ce blond de lin caressant à l'œil, les prunelles d'un bleu limpide, tout enfin respirait fraîchement la candeur et annonçait la pureté et la noblesse naïve de l'âme. Elle tenait de son père une légère carrure du menton qui pouvait faire soupçonner une tendance à l'obstination.

— Oui, bien jolie ! répéta Plattzoll.

Mais, chose bizarre, le sourire joyeux qui avait accueilli ce compliment, s'éteignit tout brusquement sur les lèvres de la jeune fille. Un sanglot violent, suivi d'un flot de larmes, déchira sa gorge. Elle se jeta sur le sein de

Plattzoll dont les yeux, qui se remplirent d'une expression d'angoisse, interrogèrent la vieille femme.

— Mademoiselle la baronne s'ennuie, dit celle-ci flegmatiquement, en un allemand guttural qui rappelait le bruit d'un sac de noix grinçant l'une contre l'autre.

— Elle s'ennuie, Martha Koucken?

— Elle s'ennuie, monsieur le baron. Elle croyait avoir un amoureux.

— Un amoureux! mille diables! répéta Plattzoll en fronçant ses gros sourcils.

— Oui, un de ces maigres Français propres qui sont toujours prêts à prendre follement la défense des femmes dans l'embarras. Il y a deux mois, il a pris la défense de Mlle la baronne, qu'un de ces gros Français sales, qui font la Révolution, voulait embrasser. Le maigre Français était venu plusieurs fois au palais des Tuileries. Il a su le nom de mademoiselle; et il est parti, comme si ce nom était la peste. Nous ne l'avons plus revu. Le gros sale jacobin est resté. Nous l'avons rencontré plusieurs fois, en venant ici dans l'espérance de vous voir. Voilà l'affaire. Nous sommes triste et nous nous ennuyons, parce que le joli jeune homme est parti et que le vilain nous a suivie, même, un jour, jusque dans le palais des Tuileries.

— Vous tâcherez, Martha, de savoir quel est ce drôle; à votre aise. Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Mais cet autre, un amoureux, aux Tuileries! Vous devez savoir son nom, Martha, vous qui êtes toujours dans l'appartement de la reine.

— Sans doute, monsieur le baron, c'est le chevalier de Beaurevoir, un fidèle serviteur de la reine. Mais qu'avez-vous donc? allez-vous suffoquer?

La physionomie de Plattzoll avait pris une telle expression de rage, que Gretchen fit un bond en arrière. Elle baissa la tête pour ne pas voir ce teint qui s'était subitement chargé de reflets livides, ces prunelles flamboyant d'une fureur féroce, et cette lèvre inférieure qui pendait tremblante, comme si elle eût essayé en vain de lancer un flot de malédictions.

Il répétait en grinçant des dents et en menaçant du poing fermé :

— Après la mère, la fille ! après le père, le fils ! vaincu ! toujours vaincu par ces Français !

Et comme s'il ne trouvait pas d'épithète suffisante pour sa haine, il écumait en remuant les lèvres et en battant du pied. Enfin il parut triompher quelque peu de sa rage.

Il sortit par la porte donnant sur l'auberge et qu'il ferma à double tour.

— Martha Koucken, dit Gretchen, d'un ton délibéré, j'aime beaucoup mon père, je le respecte par dessus tout. Sans doute, je ne lui désobéirai pas. Je connais mon devoir de fille obéissante. Il va revenir me défendre d'épouser jamais le chevalier de Beaurevoir, parce qu'il hait ces gens-là. Je le lui promettrai. Peut-être voudra-t-il aussi me faire promettre de les détester. Le respect que je lui dois me forcera peut-être aussi à le promettre. Mais je vous prends à témoin, Martha Koucken, que je n'en pourrai jamais rien faire. J'aimerai le chevalier et je l'épouserai.

Plattzoll est resté un instant comme hébété. Puis il souffla bruyamment, et après bien des grondements sourds et des menaces vagues, il se dirigea, à travers des salles garnies de tables, jusqu'à une petite pièce

placée à côté de la porte d'entrée. C'était le refuge de l'aubergiste.

Bosse y était, portant un tablier éblouissant de blancheur par dessus les longues guêtres du voltigeur de la garde nationale. Il indiquait ainsi de son mieux la pureté de son civisme et la distinction de sa méthode culinaire.

— Vous allez monter jusqu'à votre grenier, avec votre cor, dit Plattzoll d'un ton hautain jusqu'à l'insolence. Vous sonnerez l'alarme et vous indiquerez la barrière Saint-Denis. Je crois bien que ce benêt de Pétion a pris quelques précautions, murmura-t-il; mais dix valent mieux qu'une.

Il mit une liasse de petits assignats sur le bureau de Bosse.

— Voilà pour les soins que votre femme a pu avoir à donner à ma fille quand elle est venue demander ici si j'étais de retour.

— Monsieur est-il de retour? demanda en souriant l'aubergiste.

— Je n'en sais rien. Mais j'y suis pour ceux que vous savez, notamment pour Anacharsis, qui me viendra demander ce matin. Vous tiendrez les chambres à la disposition de mon fils, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il vienne.

Bosse détacha un cor du panneau de sa loge.

Bientôt, des hauteurs de l'auberge de la Grange-Batelière, on avait entendu un appel, un de ces appels qui effrayaient la bourgeoisie parisienne; car, nous disent les historiens contemporains, ces notes, qui se répondaient et aboutissaient à un centre commun, « parlaient une langue de sédition ». Un appel répondit à celui de

Bosse, du haut d'une maison plus éloignée, puis un autre, puis un autre, et le sinistre signal courut par toute la ville.

Plattzoll avança prudemment la tête dans la rue, et il écouta jusqu'à ce qu'une série de réponses lui eût indiqué que le signal était bien compris et bien interprété.

Un âpre sourire dérida sa sombre figure. Il pensait qu'il venait d'augmenter singulièrement les chances de mort qui attendaient les Beaurevoir et les fédérés royalistes à leur entrée dans Paris. Il se recula brusquement en entendant une voix traînante qui psalmodiait à la porte de l'auberge :

A...mes... chré...tiennes qui. . m'écoutez. Ayez pi... tié d'un pau...vr'aveugle-né de nais...sance depuis son berceau le plus tendre. Un pau...vr'aveugle s'il vous plaît en l'hon...neur de Saint-Ni...colas de Tolentin. Obligé, en outre de mes... maux nombreux, s'il vous plait... â. .mes chré...tiennes, de por...ter sur le nez un a.. bat-jour vert... pour protéger mes pau...vres pau... pières sensibles. Infortuné que je suis !

Plattzoll s'éloigna sans bruit, et, reprenant le chemin qu'il venait de faire, il remonta auprès de sa fille.

— Ma mignonne, dit-il en la pressant entre ses bras, tu m'as vu tout à l'heure effrayé de ton récit. Ah! ma Gretchen! Ces Beaurevoir, tu te rappelles m'avoir entendu souvent parler d'eux comme de gens que je haïssais et qui me haïssent, de gens qui avaient fait mourir ta mère.

— Mais, cher père, dit la jeune fille en lui prenant tendrement la main, ma mère est morte quand je suis née. J'ai dix-huit ans, le chevalier n'en a guère plus de vingt-cinq, comment eût-il fait mourir ma mère?

Plattzoll frappa du pied.

— T'ai-je parlé de lui? Ne suffit-il pas qu'il soit le fils de son père pour que tu le haïsses. Lui, n'est-il pas de ceux que nous combattons, de ceux qui sont les grands, les hypocrites ennemis de la reine Marie-Antoinette que tu adores!

La jeune fille écoutait, les yeux baissés, les lèvres serrées. Les regards de Plattzoll redevenaient sombres, à la pensée de cette résistance qu'il sentait pour la première fois dans sa fille. Avec sa haine et sa lourdeur prussienne, il dépassait la mesure. La jeune fille répugnait à croire que son jeune sauveur pût être un scélérat si consommé.

— Ce chevalier, tu crois qu'il t'aime! Mais il était à Londres ces jours derniers. Il y était allé chercher une jolie femme, avec laquelle il revenait la nuit...Tu secoues la tête. Mais j'ai des témoins. Voyons... oui, deux démocrates fort connus, Fréron et Tallien.

— Ce sont peut-être ceux-là mêmes, mon père, répondit sèchement Gretchen, que j'ai rencontrés plusieurs fois, le matin, sortant ivres de cette maison où ils avaient passé la nuit, et où je venais avec l'espérance de vous rencontrer, et contre l'insolence desquels justement le chevalier m'a protégée.

Plattzoll essayait de garder la patience qui lui échappait.

— Eh bien, dit-il, d'une voix qui devenait rauque, je te le ferai certifier par deux gentilshommes anglais qui l'ont vu la tête appuyée sur l'épaule de la demoiselle.

— Soit, soit, mon père, mais n'a-t-il pas une sœur, ce chevalier?

Plattzoll laissa échapper une malédiction. Il sentit sa vanité rugir comme au jour où il avait compris que le vieux Beaurevoir avait emporté l'âme de la fiancée de Plattzoll. — Car c'était là la cause principale de sa haine. — Le fils de ce maudit allait-il donc triompher, lui aussi, et lui enlèverait-il le cœur de cette enfant, objet de son orgueil et de sa tendresse passionnée!

— Mais, malheureuse enfant! s'écria-t-il d'une voix haletante, n'as-tu donc pas compris que ces gens-là te méprisent autant qu'ils me haïssent? Voyons, l'as-tu revu? N'a-t-il pas fui à l'heure même où il a su ton nom?

Gretchen se recula en repoussant son père par un mouvement instinctif. Elle ne dit pas une parole. Mais sa figure était brusquement devenue terreuse, ses yeux clairs s'assombrissaient sous ses sourcils froncés, et remuant la tête comme une folle, elle vacilla; on eut dit qu'elle allait tomber.

La vieille femme se leva tout d'une pièce et vint saisir Gretchen.

— Monsieur le baron, vous avez tort de frapper sur elle, dit-elle d'une voix monotone et sèche, comme sur une de ces petites poupées françaises. Elle a un bon cœur allemand, généreux et tendre.

— Taisez-vous, Martha Koucken, je vous dis que j'aimerais mieux la couper moi-même en morceaux et la voir cuire à petit feu.

— Ne parlez pas ainsi, mon père, s'écria la jeune fille en sanglotant. Il va y avoir un grand trou dans le cœur de votre pauvre Gretchen. Il était si brave et il paraissait si sincère quand il m'a baisé la main avec un respect si charmant! Je vais tâcher de ne plus penser

qu'à la Reine, que j'aime tant, qui est si bonne et que je dois sauver avec votre aide.

Elle poussa son père dans un vieux fauteuil de paille et s'agenouilla près de lui.

— Donnez vos ordres à votre jeune soldat, mon général, dit-elle avec un triste sourire.

Plattzoll lui saisit la tête qu'il tint quelque temps pressée sur son sein. La jeune fille sentit quelques larmes tomber sur son front. Elle le releva vivement. C'était la première fois qu'elle voyait humides ces yeux impérieux et sombres. Il lui fit signe de se taire. Bientôt il lui parla d'une voix qui avait retrouvé tout son calme.

— Tu n'as rien oublié, n'est-ce pas. Tu te rappelles bien ma situation. La Reine, allemande, était persécutée par ces misérables Français. Je lui avais été recommandé par l'Impératrice, sa mère, comme un homme noble et intelligent. Je devins en butte aux soupçons de cette lâche cour française. Martha est une des berceuses de Marie-Antoinette, la Reine voulut bien t'accepter pour une de ses lectrices favorites. Vous comprîtes toutes deux qu'il fallait, dans l'intérêt de la reine même, me renseigner minutieusement sur tout ce qui se passait autour de Sa Majesté et lui souffler adroitement, sans que cela parût venir de moi, tout ce que je vous suggérerais. Je ne sais pas si je vais rentrer immédiatement aux Tuileries. Il faut que je voie la tournure des choses.

— Mon père, il faut que je vous avertisse d'une chose. Je ne suis plus avec les demoiselles Le Moyne, dans les Petits Appartements de la Reine, mais avec Mlle Hyde, attachée au service de la princesse de Lamballe.

Plattzoll frappa du pied avec fureur.

— C'est une victoire de ces infâmes Beaurevoir. Ah! on se défie donc décidément de nous?

— Mon père, dit froidement Gretchen, ne parlez pas d'eux davantage.

Mais il ne l'écoutait pas. Il réfléchissait profondément.

— Je ne sais pas ce qui va m'arriver. Redoublez donc de vigilance et de précaution. Je devine que les misérables ont fait naître des soupçons à cause de mon voyage subit en Angleterre. Tu vas prendre les papiers qui sont dans cette liasse. Tu les remettras, en mains propres, à la Reine. Sa Majesté verra par là que mon voyage a eu pour but de saisir le fil des trames révolutionnaires.

— Si, malgré cela, l'on continuait de vous suspecter, mon cher père?...

— Alors, je me cacherai dans Paris en attendant que mon innocence soit évidente. En ce cas, puisque tu redoutes de te rendre ici, porte tout ce que tu auras à me faire tenir à l'hôtel de Modène.

— Chez votre vilain ami, le baron Cloots, n'est-ce pas? Je ne serai guère plus rassurée chez lui.

— Lui! tu es folle, décidément. Il n'oserait te manquer de respect.

— Vous ne m'avez pas encore parlé de ce pauvre cher frère Max, qui est toujours si triste.

— Il est pour le moment en mission, répondit sèchement le baron.

Un coup frappé à la porte secrète vint interrompre la conversation.

— Adieu, mignonne, à bientôt.

— Oui, à bientôt, cher père. Aimez-moi bien. Je vais beaucoup pleurer, et si ce n'était vous qui êtes si noble,

si sincère, si dévouée à la pauvre Reine, il me semble que je mourrais volontiers.

Elle s'éloigna précipitamment, escortée de la raide Martha qui avait fait un salut de planteuse de choux.

Plattzoll alla ouvrir la porte secrète. Il resta un instant interdit. Il avait devant lui Max en houppelande sale, en bottes de cavalier, poudreux, l'œil ardent, le teint fiévreux, les cheveux en désordre.

— Qui vous a permis de désobéir à mes ordres? Pourquoi êtes-vous ici, au lieu de rester dans le bourg de Samer, où vous devez attendre mes ordres? dit-il d'une voix rude et en remuant la crosse d'un pistolet, avec une affectation qui fit tressaillir Max.

— Est-ce que vraiment vous me puniriez d'un coup de ce pistolet, si j'avais commis le bien petit crime de quitter Samer sans grande raison.

— Oui.

Max tressaillit vivement encore. Une pensée nouvelle, subtile et tôt disparue, illumina, comme un éclair qui traverse des nuées entassées, les profondeurs de son âme. Il murmura, mais sans guère avoir conscience de ses paroles :

— C'est un étrange amour paternel.

Puis il serra les lèvres, croisa les bras et fixa les yeux sur le plancher.

— Parlerez-vous, misérable? s'écria Plattzoll, d'une voix étranglée par la colère.

— Tuez-moi, répondit froidement Max.

Une expression de rage hideuse, semblable à celle qui avait contracté son visage en apprenant l'amour de Gretchen pour le chevalier de Beaurevoir, décomposa les traits du Prussien. Il triompha pourtant des conseils que

lui donnait cette fureur. Il reprit d'une voix haletante encore :

— Tu es fou. Mes mouvements sont mathématiquement réglés. Tu sais que je lutte contre un peuple, je lutte seul. Tu le méprises autant que moi. Il s'agit de le jeter dans le sang, l'infamie et la Révolution, pour en faire l'exécration de l'humanité. Je lutte seul contre un parti puissant, contre une famille que tu dois haïr autant que moi, puisqu'elle a tué ta mère, persécuté lâchement ton père, puisqu'elle t'a enlevé l'honneur de ta position, puisqu'elle nous force à ce métier qui serait de l'espionnage si ce n'était la bataille. Je t'associe à cette œuvre qui est celle d'un géant. Et tu ne comprends rien, et tu montres des susceptibilités d'écolier.

— Vous devez avoir raison, mon père, et pourtant...

— Allons, c'est assez. Qui vous a amené ici ?

— J'ai fait soixante lieues à franc étrier pour vous apprendre que l'abbé de Saint-Sauve a quitté l'Angleterre.

Plattzoll pâlit. Son œil devint hagard.

Ce voyage de Saint-Sauve, c'était sans doute la mort pour lui, et plus que cela, la défaite.

— Expliquez-vous.

— Je l'ai vu au relai de poste de Samer. Je savais qu'il cherchait avidement à Londres les preuves de vos relations intimes avec les jacobins anglais. Je savais aussi que sa liberté, sa vie même, courent en France un certain péril, puisqu'on le considère comme le principal agent des princes en Angleterre. J'ai pensé que s'il venait, c'était pour nous mettre en grand danger. Je l'ai fait emprisonner à Samer comme émigré, comme le chef des agents de Pitt. Cet abbé et son compagnon de voyage,

un Irlandais, se défendirent comme des lions. Je lui mis le pistolet aux tempes.

— Bravo! hurrah! tu l'as tué?

— Non. Je ne sais quelle mystérieuse pensée retint mon bras.

— Misérable lâche! hurla Plattzoll.

Max pâlit de nouveau, se croisa les bras, et serrant les lèvres, reprit cette pose obstinément muette qui mettait au comble la fureur du Prussien. Il leva la main, comme pour souffleter son fils. Celui-ci tira un pistolet de la poche de sa houppelande et l'approcha froidement de son propre front.

Il y eût un moment terrible. La scène eût été, pour un spectateur, d'un effroyable caractère. Ce père arrivé au dernier degré de la rage, et trouvant, pour se venger, une insulte tellement intolérable que le fils ne voit d'autre moyen pour s'en défendre que de se tuer! Cet œil ardent et haineux du père, ce regard ferme et attristé du fils! Ces deux mains qui s'approchent du visage, la main ouverte du père, pour le soufflet, la main armée du fils, pour le suicide!

Plattzoll fit brusquement un bond arrière et se détourna en disant :

— Continuez.

— Les royalistes s'agitent. Un paysan, un aubergiste, nommé Walleri, est parti pour Paris, ainsi que le compagnon de Saint-Sauve. Moi, je suis monté à cheval. Me voici.

Le baron resta un instant silencieux.

— Il faut que cet intrigant meure dans cette prison, murmura-t-il. Je vais voir qui je dois envoyer là-bas.

Vous n'aurez plus à vous occuper de cette affaire. J'ai besoin de vous ici. Êtes-vous fatigué?

— Pas trop, vraiment.

— Passez dans ce cabinet de toilette. Habillez-vous simplement, comme il peut convenir à un jeune bourgeois peu fortuné, mais de bonne éducation. Hâtez-vous!

Quelques instants après, Max rentra.

— Vous allez monter à la barrière Saint-Denis. Vous vous rappelez ces deux insolents Anglais que vous avez vus à Samer. Vous les y trouverez. Ils ont échappé à une embuscade que j'avais dressée aux environs de Beaumont. Mais j'ai commencé à me venger et à les torturer. Je leur fais remettre un billet qui ne manque pas de piquant. Il faut que vous trouviez moyen d'entrer en relation avec eux, fût-ce à l'aide du baron de Cloots que vous trouverez là et à qui vous rappelerez que je veux le voir ici le plus tôt qu'il se pourra. Mais, en dehors de lui, je veux être renseigné sur les démarches de ces Anglais. Faites qu'ils vous acceptent à titre de guide.

— C'est de l'espionnage, dit Max d'une voix altérée. C'est odieux. Mais je puis essayer de faire cela pour vous obéir... mon père.

— J'ignore quand je rentrerai aux Tuileries. Transportez-vous y chaque matin pour voir votre sœur, qui vous donnera mes ordres. Ah! j'ai remarqué que vous devenez depuis quelques mois bien familier avec Gretchen. Je ne désire pas tant de tendresse entre vous.

Max fit encore un geste de surprise. Cette même pensée vague qui semblait enchaînée dans les profondeurs de sa mémoire chercha à se faire jour de nouveau.

— Voilà une étrange tendresse fraternelle! dit-il à mi-voix.

Mais il s'inclina, et sortit sans rien ajouter.

IV

UNE FOURMILIÈRE DE SANS CULOTTES A LA BARRIÈRE SAINT-DENIS

Quand le marquis de Beaurevoir et le baron de Batz, après une longue conférence, quittèrent l'abbé de Moy, et mirent le pied dans la rue, ils se trouvèrent pendant quelque temps comme éblouis et abasourdis.

La petite place d'où ils sortaient était obscure, et ne laissait entrer par la porte close et par la petite fenêtre à carreaux verts qu'une lumière terne et des murmures sourds. Au dehors, le soleil, resplendissant dans un ciel tout bleu, jetait ses rayons déjà brûlants dans les rues où l'ombre commençait à diminuer; et faisant étinceler les millions de grains de la poussière impalpable que la foule soulevait, le roi Phébus entourait les cinq cents têtes de cette foule d'un nimbe à la fois brillant et vaporeux.

Il était environ neuf heures. L'aspect de la rue, de la Barrière, du Chemin de ronde, avait complètement changé depuis que nous l'avons montré, à cinq heures d'abord, puis à sept heures du matin. Tout était devenu

tumultueux. La rue grouillait, la Barrière avait la fièvre, le Chemin de ronde hurlait. La foule, amenée là par les ordres de la Commune et des Jacobins, par les sons du cor démocratique et par la curiosité, était nombreuse, pressée, exaltée, inquiète.

Le contraste qu'elle formait avec la paix de la maison de l'abbé était si grand et le changement était si brusque que nos deux gentilshommes restèrent, disions-nous, pendant quelques minutes ivres de lumière et de bruit. Puis ils remontèrent vers la grille.

Une sorte de colosse, à l'œil hardi, à la physionomie insolente et énergique et qui n'était autre que Huguenin, le futur chef de la Commune insurrectionnelle du 10 août, les suivit du regard.

— Fournier, l'Américain, dit-il, en s'adressant à un petit homme trapu, à l'œil fauve et égaré, aux épaisses moustaches noires et qui fumait flegmatiquement une pipe à tuyau, je crois bien que ces deux petits maîtres-là sont des aristocrates renforcés, des membres du comité autrichien établi, tu sais, dans la chambre à coucher de la Louve.

— Per Bacco! l'on puisse leur mettre oune poignard entre les deusses épaules et l'on n'en fera zaillir que dou sang de noble, z'en zoure par les boyausses de toute la sacré colléze! dit un petit homme mince, à la face bleuâtre, à la mine basse, au regard subtil et intermittent.

— A quoi les avez-vous reconnus pour des aristocrates, grand citoyen Rotondo? demanda avec sa solennité habituelle le *Chanteur patriote*.

— Mais à leur habillement somptueux, grande prince des zentilshommes de grand cemin.

Le chanteur haussa les épaules. — Regardez par là, seigneur Rotondo. Que voyez-vous? Trois hommes habillés somptueusement, je crois. Les connaissez-vous?

— Per Bacco! si ze les counais! Le Mareseillais Barbarousse, le diou de la beauté, de l'éloquinze et do couraze; le baron prussienne Anacharsis Cloosse; et le banquiere autricienne Frey, la flour du patriotisme français comme moi-même.

Le Chanteur s'éloigna en continuant de hausser les épaules et en disant :

— Vous voyez que l'habit somptueux n'empêche pas le patriotisme.

— Ze crois que le Centeur il protéze ces deux scélérats, murmura l'Italien.

— Tais-toi, Rotondo, dit à mi-voix Hanriot. Je les connais; je les observe, je les laisse aller pour deviner leurs trames.

— D'ailleurs, Italien, cria d'une voix dédaigneuse le fameux marchand de vins du faubourg Saint-Antoine, Nicolas de Brienne, en France ce n'est pas entre les épaules, mais de face qu'on attaque ses ennemis, et...

— Tais-toi, Brienne, dit un homme au geste impérieux, à l'œil ardent, à la parole *volubile*, au teint bilieux, à la sclérotique jaune et qui n'était autre que le célèbre huissier Maillard, ne décourageons personne. Tous les pays envoient en France la fleur de leurs citoyens. Tous les moyens sont bons pour sauver l'égalité, tous les supplices sont bons contre les ennemis, et qu'importe d'où sorte le sang, pourvu que ce soit celui d'un aristocrate!

— Eh bien, non, non, non, s'écria le boucher Legendre. Le sang, ça me connaît, et je suis prêt à donner

le mien goutte à goutte pour la nation. Mais mon ennemi, j'aime à le voir en face et qu'il se défende.

— Moi, je suis de l'avis de Legendre, dit un jeune homme à la figure fine, à l'œil hardi et clair, mais dont la voix éraillée, les paupières rouges et le nez ulcéré, faisaient songer à la débauche immonde dont il ne devait pas tarder à mourir.

— Tu penses en brave Polonais, Lazowski, dit Barbaroux de sa voix sonore et emphatique. Legendre a raison : soyons vaillants. Mais Rotondo n'a pas tort : soyons vainqueurs. Donnons notre sang jusqu'à la dernière goutte, continua-t-il en redressant sa haute taille et en arrondissant son geste énergique, tandis que ses beaux yeux s'enflammaient; oui, donnons-le sans en compter les gouttes, mais aussi prenons celui de nos ennemis.

— Bien, Barbaroux, dit Legendre, tu es trop subtil pour moi. Mais je redescends. Les cors m'avaient engagé à venir voir ce qui se passait. Je constate que nous sommes en force. Il faut que j'aille endosser mon costume de garde national pour suivre le cortège de la Patrie-en-danger, et voir si on a tout préparé à la station de la place Dauphine.

Tandis qu'il s'éloignait, de violentes acclamations attirèrent l'attention de tous vers la Barrière.

— C'est, dit Huguenin, dont la haute taille dominait la foule, une nouvelle troupe de fédérés du Nord. Rossignol s'est mis à la tête de celle qui est entrée tout à l'heure. C'est à ton tour, Brienne. Tu sais ce qu'il y a à faire, continua-t-il à voix basse. Tu les logeras tous dans le faubourg Saint-Antoine. Tu prendras leurs nom et adresse. Tu leur diras qu'il y a trente sols par jour,

sans compter les régals et gratifications, s'ils veulent obéir aux ordres qui leur viendront de Santerre et de Chabot. — Du diable si je sais où nous allons trouver de quoi payer ces milliers de fédérés. Bah! le génie de la Révolution y subviendra. N'oubliez pas de leur indiquer la place de la Bastille comme rendez-vous général et l'auberge du *Soleil-d'Or* comme la demeure de l'état-major révolutionnaire.

Les deux gentilshommes se tenaient à l'encoignure de l'angle formé par la rue du Faubourg Saint-Denis et le Chemin de ronde. Ils cherchaient à se rendre compte de l'état des choses.

Il était facile de voir que toute cette foule n'était pas venue là par simple curiosité, et aussi que le but qui l'avait amenée n'était pas le même pour tous.

Certains personnages parcouraient les groupes, se faufilant, regardant chacun sous le nez, avec la face morne de l'homme indifférent, et l'œil subtilement interrogateur du juge d'instruction. Ils lançaient comme par distraction, quelques mots à peine distincts, échangeaient sournoisement certaines paroles ; et ils continuaient leur chemin, n'ayant jamais l'air de s'arrêter ni de prendre intérêt à ce qui se passait. Flexibles, comme l'anguille dans la vase, ils disparaissaient et reparaissaient sans que l'œil pût parvenir soit à les fixer, soit à noter exactement la place où ils se trouvaient l'instant d'auparavant.

Ces êtres, sans cesse en mouvement, obéissaient à deux courants rapides qui ne descendaient pas de la même source. Le double flot se croisait sans se mêler. Le plus puissant partait évidemment du voisinage de la maison de l'abbé de Moy où se tenaient, en groupe tapa-

geur et joyeux, les chefs de second ordre de la démocratie parisienne, dont nous venons d'esquisser les physionomies.

Là, tout en pérorant, Huguenin et Hanriot donnaient, en termes brefs et précis, des ordres bientôt transmis par des hommes en bonnet rouge, qui portaient dans le creux de la main un morceau de carton où était dessiné un œil ouvert. Sur la paupière de cet œil était écrit : *Surveillance ;* et c'était la carte du club des Cordeliers, le signe de ralliement des révolutionnaires.

Ces ordres excitaient toujours soit un bruit, soit un mouvement d'ensemble. Ils avaient évidemment pour but de mettre la main sur les fédérés venant du Nord. Mais il s'agissait surtout de saisir les voitures que l'Ennemi avait signalées et que les royalistes allaient tenter de faire entrer par cette Barrière.

L'autre courant, aussi actif mais plus mince, remontait jusqu'à un jeune homme appuyé contre la muraille, à une dizaine de pas de l'endroit où se tenaient les deux gentilshommes. Ce jeune homme, petit, à la figure douce, à l'œil clair et calme, aux membres grêles et nerveux, n'était autre que de Vaux, le secrétaire de Batz. Ses émissaires, peu nombreux, écorchaient de leur mieux la devise : *Domine, salvum fac regem... et reginam*, répondait l'interpellé, s'il était du parti. Ce parti était peu nombreux aussi, car la journée devait être chaude, et Lieutaud, l'avocat Marivaux et Connot d'Anglemont, les directeurs de ces hommes, avaient compris l'utilité d'envoyer quelques-uns de leurs gens auprès de chacune des huit stations où devait s'arrêter le cortège solennel chargé de proclamer le danger de la Patrie.

D'autres personnages, badauds, curieux, ou amenés

là par un but personnel, sillonnaient la foule, en ouvrant des oreilles inquiètes à ces mots qui se débitaient à côté d'eux.

Parmi ces indépendants se trouvaient Max, qui, après avoir échangé quelques paroles avec Anacharsis, attendait la venue de Lionel, en promenant ses regards mélancoliques sur cette masse bigarrée; le jockey qui était revenu à la Barrière accompagné d'un maître-d'hôtel; Crispinet qui attendait les événements et dressait l'oreille en faisant cent grimaces à Sylvain-Sylvestre.

Quant au Chanteur patriote, il pouvait bien passer pour un troisième chef de bande. Tout en s'égosillant, en lançant à droite et à gauche requêtes et brocards, il dirigeait sa prunelle sagace et cynique en tout sens et il distribuait quelques ordres brefs en argot à une bande de gueux, de filoux, d'éclopés, de mendiants qui le reconnaissaient pour souverain absolu.

Un grand cercle, d'ailleurs, l'entourait, et sa belle chanson nouvelle, dont il faisait la répétition générale en ce faubourg lointain, excitait l'enthousiasme universel.

— Coquillart, cria-t-il en argot, ouvre l'œil. Regarde, en face, là, plus bas, un Prussien qui tombe en mélancolie. C'est le moment de regarder l'heure à sa montre. Maintenant, Coquillart, approche.

Il était monté sur une borne, et de là dominant la foule, il n'avait pas tardé à remarquer que Beaurevoir et Batz commençaient à inquiéter fort le groupe des chefs sans-culottes. Le grand drille qui portait ses loques avec une coquetterie cynique et qui, grâce à un beau sabre de cavalerie pendu à un baudrier de cuir verni, avait mérité le surnom de capitaine, le capitaine Coquillart

s'approcha de lui. Le Chanteur lui dit quelques mots à voix basse, et il continua sa chanson.

Le jockey, qui avait aperçu M. de Beaurevoir, était parvenu à fendre la foule et s'était rapproché du vieillard. Mais celui-ci ne remarquait pas ses yeux brillants de reconnaissance. Il venait de saisir brusquement, et contre tout usage de bonne compagnie, le bras de Batz, et il lui indiquait d'un signe Max, que les mouvements de la foule avaient rapproché de lui.

— Veuillez regarder ce jeune homme, dit-il avec émotion.

— Eh bien, marquis ?...

— Ne vous dit-il rien? Ne sauriez-vous point...

— Je suis prêt à gager que je ne l'ai jamais vu. Pourtant oui, cap de biou! je connais des gens qui lui ressemblent. Il a un air de famille avec des gens que... dont... je ne saurais retrouver le nom en ce moment.

— C'est étrange. Vous m'en voyez tout ému. Je pense comme vous qu'il ressemble à quelqu'un, à quelqu'un que je connais beaucoup et que j'aime fort. Mais je ne saurais dire qui est-ce.

Il fit un pas dans la direction de Max et heurta dans la foule un individu qui regardait tout ce qui se passait d'un air ahuri et qui laissa échapper un cri de surprise en le voyant.

C'était un des fédérés de Samer, Sanado. Feramus, préoccupé de l'idée que Mlle de Beaurevoir devait arriver par cette barrière, qui était celle du Nord, avait refusé de suivre ses compagnons qu'on emmenait au faubourg Saint-Antoine. Sanado qui jugeait Feramus une excellente recrue pour les démocrates et qui le savait un compagnon généreux, n'avait pas voulu le quitter.

Sanado reconnut bien M. de Beaurevoir qu'il avait vu plusieurs fois en Boulonnois. Il pensa que ce serait une bonne entrée en matière démocratique, une bonne recommandation que d'aller signaler aux illustres sans-culottes qu'on lui avait désignés, un chef royaliste. Il s'éloigna sournoisement.

— Monsieur, dit le vieillard à Max, veuillez m'excuser, et faites-moi la grâce de ne pas voir un acte de vaine curiosité dans la question que je me permets de vous adresser en vous suppliant de me dire votre nom.

Max, se retournant brusquement, regarda le vieillard d'un air hautain. Bientôt ses traits se détendirent; il rougit, se sentit rougir, et sans pouvoir expliquer le sentiment de sympathie qui le poussait vers cet inconnu, il répondit d'une voix douce :

— Je me nomme Max Wilhelm.

— Max Wilhelm! reprit le vieillard avec désappointement, Max Wilhelm! C'est étrange! Me permettrez-vous de vous demander... car il n'est pas possible que je n'aie pas connu quelque membre de votre famille.

Max sourit et il s'étonna de sourire. Il ne se souvenait pas d'avoir ri depuis qu'il était arrivé à l'âge de la raison. Les idées mystérieuses et haineuses dont son père l'avait entretenu dès l'enfance avaient rivé un masque de sombre gravité sur son jeune visage. Il sourit donc et dit au vieillard qui provoquait en lui une si rare ouverture du cœur :

— Vous voudriez, monsieur, savoir quels sont mes parents? Je viens d'Alsace. J'ai beaucoup voyagé. Je ne me connais d'autre famille qu'un père et une sœur.

— Un père et une sœur, dit le vieillard en rêvant.

Excusez-moi, mais vous avez l'air d'un honnête homme. Si jamais le marquis...

Au moment où il allait laisser échapper son nom, exécré par Max, le capitaine Coquillart approcha et frappa effrontément sur l'épaule du marquis.

— Colonel, dit-il, un illustre prince dont je suis l'ambassadeur et qui daigne avoir quelque faiblesse pour vous, m'envoie vous avertir que vous êtes surveillé et que vous feriez bien de vous éloigner ou du moins de vous promener.

— Un illustre prince! Je gage que c'est ce coquin de Chansonnier, qui me fait l'honneur de me reconnaître pour son compagnon d'armes, et, Dieu me pardonne! pour son parent.

— C'est bien généreux à lui, en ce temps de Révolution, dit flegmatiquement le capitaine Coquillart.

Beaurevoir sourit, et, regardant l'ambassadeur dépenaillé et plein d'une désinvolture effrontée, qui lui parlait:

— Je parie que tu vas, toi aussi, me rappeler que tu as servi dans mon régiment, bien que tu paraisses sortir uniquement de l'armée de Callot.

— Parfaitement, mon colonel, pour vous servir. Vous m'avez fait passer plus d'une heure à cheval sur l'affût d'un canon pour quelques menues distractions et surtout pour une malheureuse infirmité que j'ai, d'enfance, à la main droite, laquelle se contourne toujours d'une si étrange façon que, quand je crois prendre mon mouchoir, il se trouve que j'ai cette diablesse de main dans la poche du voisin. Mais il faut savoir être généreux, dans la prospérité, pour ses amis dans l'infortune. Je vous ai pardonné avec magnanimité et voici votre tabatière que j'avais mis à l'abri dans mes chausses, de

crainte que les armoiries, gravées sur le couvercle, ne vous décelassent aux gens malintentionnés. Je vous prie de la garder..... plus soigneusement..... en souvenir de moi.

— Qu'est-ce que tu me donnes là, coquin, ce n'est pas ma tabatière.

— Vraiment, repartit tranquillement le capitaine Coquillart. C'est le danger de la patrie qui m'a violemment ému. Ce glorieux bruit des armes et du canon soulève dans mon cœur des distractions héroïques. Voici bien, cette fois, votre tabatière, colonel. Celle-ci, mon Dieu, c'est une dépouille prise sur l'ennemi. Elle était naguère dans la poche de ce baron prussien, Cloots, je crois, et comme la guerre est déclarée entre la Prusse et nous, mon patriotisme m'a conseillé... A ce propos, pendant que je visitais les poches de cet imbécile, je l'entendais dire à Barbaroux qu'il attendait ici un trésor incalculable, et qu'il le mettrait à la disposition...

Un flot de foule sépara les interlocuteurs. Coquillart alla attirer l'attention de son prince sur ce trésor mystérieux.

— Ouvre l'œil, Coquillart, recommande qu'on ouvre l'œil et qu'on file les voyageurs que ce benêt de Prussien saluera.

Et le Chanteur continua son chant héroïque.

Les applaudissements et les rires furent interrompus par un coup de canon, bientôt suivi d'un second, car d'heure en heure l'artillerie du Pont-Neuf et celle de l'Arsenal tiraient, pour rappeler aux citoyens le danger de la patrie.

V

COMMENT SUR LE COUP DE DIX HEURES DU MATIN L'ON BERNA LES BONS SANS-CULOTTES.

Pendant ce temps, la circulation des voitures, des chevaux et des piétons continuait à travers la grille entr'ouverte, moins aisément toutefois, car l'insolence révolutionnaire, un peu réfrénée par les ordres sévères de Mandat, n'avait pas tardé à regagner le terrain perdu.

Le capitaine Mauduit, avec ses grenadiers, n'arrivait pas. Ce retard inexplicable avait anéanti le peu d'énergie du capitaine Carbillard. Sylvain-Sylvestre avait repris la direction morale de la compagnie. Le sergent Valflanquin, monté sur le côté fermé de la grille, était uniquement occupé à regarder dans la direction de la demeure de la jolie Marie-Simonne.

Chaque petite bande de fédérés qui arrivait était reçue avec des acclamations, entourée, pressée, embrassée, caressée. Quelques-uns des lieutenants de la démocratie quittaient le groupe où trônaient Huguenin, Hanriot et Maillard, prenaient la tête de cette petite bande et l'emmenaient dans le faubourg de Gloire, au cabaret du *Soleil-d'Or*, où le capucin Chabot et l'orfèvre Rossignol envoyaient chacun de ces volontaires loger chez les citoyens ardents ou les citoyennes libres du voisinage.

Quelques volontaires royalistes entraient aussi, mais en fort petit nombre. Nous savons comment les chefs

jacobins, renseignés par Plattzoll, avaient fait, en grande partie, avorter le projet de la Cour.

Ceux qui arrivaient, entraient à cheval, deux par deux. Leurs chapeaux à la suisse sur leurs cheveux poudrés, enroulés dans une queue en catogan, leur épée, certaines sinuosités qui, sous l'ample houppelande, ressemblaient à des formes de crosses de pistolets, paraissaient bien contre-révolutionnaires à Sylvain-Sylvestre. Mais les passeports étaient en règle. Les fusiliers, toutefois, commençaient à gronder.

MM. de Mandinier, qui venaient d'entrer, avaient excité des murmures grandissant jusqu'à la malédiction. Selon l'ordre reçu, ils avaient fait signe de ne rien ouïr et avaient continué leur route fort tranquillement.

Trois nouveaux cavaliers apparurent au moment où le canon de l'Arsenal vibrait encore. Deux de ces cavaliers, jeunes, élégants de tournure, à l'air martial et insouciant, flairaient tellement leur gentilhommerie, que Sylvain-Sylvestre sentit la colère lui brûler les veines. Ils étaient fort audacieusement vêtus de costumes militaires. Un long sabre battait les flancs de leur cheval, leurs fontes étaient débouclées. Ils étalaient sur leur poitrine la décoration de Cincinnatus, qui permettait de voir en eux deux de ces jeunes Français qui avaient combattu pour l'indépendance de l'Amérique. Le troisième voyageur était un bonhomme poudré, vêtu d'un habit de ratine infiniment trop large. Un mousquet était croché à l'arçon de sa selle.

Le sous-lieutenant Sylvain-Sylvestre Maillard s'avança au-devant des voyageurs, en faisant signe au fusilier Picatout de se préparer à fermer, au premier ordre, le battant encore ouvert de la barrière.

Crispinet avait reconnu son vénérable souffre-douleur Joseph, dans le domestique qui suivait les deux militaires. Il s'était avancé tout contre la grille. Le signe du sous-lieutenant mit en éveil son esprit rusé; et il se coula doucement à côté du pilier qui touchait au mur d'octroi. Il passa sournoisement le manche de son couteau entre ce pilier et le montant en fer attaché par des gonds à cette colonne de briques. Puis il se croisa les bras, en se disant que, grâce à cet obstacle, la porte ne pourrait se fermer facilement.

— Comment vous nommez-vous? demanda brusquement Sylvain aux voyageurs.

Le plus âgé lui jeta un sourire railleur.

— Je ne sais pas trop, répondit-il. Il n'y a pas encore très-longtemps, j'étais connu sous le nom de chevalier Le Roy de Lozembrune. Il n'y a plus de chevaliers, nous sommes tous fusiliers. Il y a à peine un roi. Le *de* sonne la contre-révolution. Je me permettrai, s'il vous plaît, de m'appeler Lozembrune, à moins que, ayant quelque haine galante contre les brunes, il ne vous plaise, monsieur le lieutenant de fusiliers, de couper révolutionnairement le bout de ce qui me reste de nom.

Lozembrune avait fait cette réponse à très-haute voix avec un sourire des plus railleurs. Il s'était arrêté fort tranquillement à vingt pas de la grille, qu'il ne paraissait aucunement disposé à franchir.

— Et vous, l'autre? demanda Sylvain Maillard en serrant les dents.

— Moi, l'autre, mon cher monsieur, j'ai un nom si barbare, un vrai nom de Welche, que j'ai grande envie de n'en pas blesser vos oreilles.

— Baron, dit Lozembrune d'un ton moqueur, je vous

ferai remarquer que monsieur, quoique très-jaune, ce qui est l'effet ordinaire des humeurs peccantes, vulgairement connues sous le nom de bile, vous interroge dans le français le plus limpide, et qu'il est poli à faire croire qu'il a servi longtemps dans le régiment de Saint-Matthieu, comme on nomme irrespectueusement les gens de gabelles. Et, bien que la candeur, apanage de l'adolescence, que respirent ses traits irréguliers, ne permette pas de lui appliquer le titre de vieux Rodrigue et de brave à quatre poils, l'aisance avec laquelle il porte l'épaulette, lui qui n'est peut-être qu'un simple verdurier, vous impose l'obligation étroite de lui décliner courtoisement vos qualités.

Cet insolent discours excita quelques clameurs. La foule se rapprocha, et le bruit se répandit dans les derniers rangs que l'avant-garde de l'armée des égorgeurs émigrés s'avançait pour prendre le Faubourg.

Le baron de Batz avait rejoint M. de Beaurevoir.

— Est-ce que Lozembrune est fou? dit-il à voix basse. On lui recommande la plus couarde prudence, et le voici qui vient pérorer comme s'il voulait faire danser de fureur toute la jacobinerie de la capitale.

Le marquis haussa les épaules. Il était encore distrait, et son regard cherchait, comme malgré lui, cette jeune figure qui avait excité tant d'émotions en lui.

— Chevalier, répondait de sa voix la plus sonore le compagnon de Lozembrune, je reconnais que monsieur, bien qu'il ne soit pas d'une beauté perlée, montre une sorte d'air du grand monde qui me permet d'imaginer que vous lui rendez petite justice en le prenant pour un verdurier. Je suis prêt à gager que ce guerrier appartient aux carrières scientifiques et qu'il représente le

plus bel air des carabiniers de Saint-Côme, autrement dit les apothicaires.

Il y avait là quelque chose de si extravagant, et l'impertinence nobiliaire avait été si complètement remplacée par la brutalité populaire, que la foule, à ces insolences inattendues, ne savait si elle devait rugir ou se réjouir. Des huées et des menaces s'élevèrent mêlées à des éclats de rire.

Sylvain Maillard, plus stupéfait encore que furieux, continuait l'interrogatoire, en réfléchissant et en se demandant s'il n'y avait pas là quelque indice d'une machination dangereuse pour lui. Il jetait un coup d'œil à ses hommes pour les avertir de se tenir sur leurs gardes et de venir à son aide.

Lozembrune, tout en conservant la lèvre railleuse, promenait sur la foule, qu'il dominait, des regards perçants. Batz comprit qu'il les avait vus et leur souriait. Crispinet, qui se trouvait à une vingtaine de pas du chevalier, crut que celui-ci avait fait un signe d'appel. Il regarda si son couteau tenait bien, et il s'avança en se faufilant à travers les gardes.

Lozembrune lança un coup d'œil vif sur la droite, c'est-à-dire dans la direction de la barrière Poissonnière. Il sourit de nouveau en voyant que le bruit et l'*ameutement* amenaient vers lui les gens qui se trouvaient de ce côté. Il continua la conversation.

— Je vous prierai, baron, de remarquer que vous n'avez pas répondu à monsieur, qui veut bien se donner la peine de vous interroger avec toute la grâce de feu le Chevalier du Guet. Considérez que, si vous ne lui répondez pas correctement, il pourrait s'imaginer que

nous le tenons pour un plat-pied, un maroufle, un galfretier.

— Diantre, chevalier! vous dites là des choses! Tant est, monsieur le lieutenant, que l'on me nommait, au temps de la tyrannie, le baron de Sanghehem, de quoi je vous fais mes excuses, pour avoir osé porter si longtemps un nom de la cour du roi Pharamond, Dieu me pardonne!

— Nous allons rire, tout à l'heure! Et vous, esclave? dit vivement Maillard au solennel Joseph!

— Esclave, monsieur, répondit celui-ci en relevant son vénérable front, me prenez-vous pour un bourgeois de votre espèce! Savez-vous que sans le malheur des temps, je porterais une hallebarde pour châtier les insolents!

C'était trop fort! Des huées plus menaçantes s'élevèrent. Lozembrune, toujours calme, fit signe de la main qu'il avait encore quelque chose à dire. Le bruit diminua peu à peu et le chevalier remercia d'un mouvement de tête très-cordial quelques furieux qui agitaient leurs sabres nus dans son voisinage.

— Messieurs, je vous prie de m'excuser sur mon intention qui est des meilleures. Il n'est point que vous n'ayez entendu parler de certaines ci-devant provinces de France connues jadis sous les noms de Boulonnois, de Ponthieu, de Picardie, de Beauvoisis. Or, messieurs, je vous apprends que ces provinces, populeuses et fertiles en fruits excellents, sont aux mains de l'ennemi.

Un murmure d'indignation où l'enthousiasme patriotique de quelques-uns contrastait avec l'effroi de plusieurs autres, s'éleva autour de l'orateur.

— Du moins je le soupçonne, reprit celui-ci en apaisant le bruit d'un nouveau geste. On assure que des bandes

d'Anglais et d'Autrichiens, extrêmement bien déguisés, sont venues étudier, et pour s'entretenir les mains, piller sourdement ces contrées fertiles en blé. Une bande de ces monstres, mis au ban de la civilisation, a failli s'emparer vendredi soir d'Abbeville, place des plus fortes, et dont les bourgeois sont très-riches. Vous avez sans doute déjà appris ces détails.

— Oui, oui, crièrent dans la foule quelques gens bien informés.

— Vous saurez en outre que cette nuit, cette même nuit, cette bande, bien qu'anéantie par le patriotisme des volontaires d'Abbeville...

— Non, non, c'est une autre, crièrent les mêmes voix.

— Je le soupçonnais. Une autre bande alors, mais composée des mêmes monstres, s'est établie solidement à Beaumont, à Senlis et à Beauvais. Ces barbares se sont établis si solidement qu'ils se répandent dans le voisinage, arrêtant les voyageurs, et commettant toutes les horreurs, jusqu'à dévaliser les marchands d'œufs et de beurre qui ravitaillaient Paris, le centre de la liberté. Ils dévoilent ainsi leur épouvantable trame qui est de...

Il n'acheva pas. La foule, qui s'agglomérait de plus en plus, grondait, mais non pas contre l'orateur. Sa fureur était littéralement passée à l'ennemi. Elle avait déjà entendu murmurer quelque chose d'analogue à ce qu'on lui disait. Elle reconnaissait les noms cités, elle connaissait les lieux indiqués. L'orateur parlait avec une extrême clarté et disait des choses intéressantes. Or, pour toute foule qui écoute, ces points suffisent pour donner de l'authenticité à tout développement, si extravagant qu'il soit.

— Messieurs, continua Lozembrune, je vois sur votre figure que vous avez des objectious à faire.

— Non, non, non, cria la grande et souveraine voix de la multitude, laquelle grande voix se composait des petites voix bêtes du fusilier Picatout et des autres fusiliers, des petites voix intéressées des gens de l'avocat Marivaux, des petites voix ignobles des compagnons de Hanriot et du *Chanteur patriote.*

Quant à Hanriot lui-même et aux autres demi-dieux de la démocratie, cet incident les surprenait par son audace même; ils n'en pouvaient encore mesurer l'utilité ou le danger, et ils se taisaient.

— Excusez-moi, Messieurs, reprit Lozembrune avec grâce, je vous remercie de votre politesse. Mais malgré les efforts très-courtois que vous faites pour me dissimuler vos doutes, je constate, — et je n'en saurais concevoir de dépit, — que vous avez gardé quelque méfiance. Voyons, y a-t-il quelqu'un qui veuille nous poser quelques objections? Vous, jeune homme, qui paraissez intelligent, je vois dans vos yeux que vous avez peine à nous croire.

— C'est un coquin, alors! un imbécile! un complice de Mme Veto! cria la même grande voix.

— Messieurs, nous sommes grands partisans de la liberté. Jeune homme, faites vos objections. Vous avez la voix faible. C'est à merveille. Veuillez mettre votre pied dans mon étrier gauche et vous lever jusqu'à la hauteur de mon oreille.

Un immense éclat de rire, suivi d'applaudissements sincères, accueillit notre ami Crispinet quand on vit sa face fine et fûtée s'élever au-dessus de la foule et jusqu'à

la hauteur des lèvres de Lozembrune. Seulement, Crispinet, tout en faisant signe de parler, écoutait :

— Il faut, dit le chevalier à voix basse et précipitée, que tu avertisses ton maître que nous jouons la comédie, ce qu'il doit commencer à deviner. Cette parade ridicule a pour but de sauver Mlles de Beaurevoir et de Rosèle, le chevalier de Beaurevoir et la voiture qui les porte.

— Messieurs, continua-t-il à haute voix, votre ambassadeur, qui est un homme ingénieux et méthodique, me demande d'abord ce que nous sommes venus faire ici ; à quoi nous répondons que nous sommes venus avertir les citoyens de Paris, — le cœur de la France et la tête de la Liberté, — du danger qu'ils peuvent courir, partager avec eux ce danger et mourir à leur côté.

Il y a dans le bon peuple de France une telle sensibilité aux choses de l'esprit et de la hardiesse, que cette foule, malgré la sottise et la corruption des éléments dont elle se composait, avait commencé par être touchée de la bonne humeur des deux cavaliers. Elle sentait aussi que, quel que fût leur projet, ils étaient gens de cœur et de vaillance. La déclaration héroïque de Lozembrune mit le feu à ces dispositions sympathiques.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit la pompe de cette dernière phrase. Sylvain-Sylvestre était débordé. Picatout et ses fusiliers passaient à l'ennemi, et le capitaine Carbillart jugea qu'il pouvait sans crainte se joindre aux applaudisseurs. Pendant ce temps Lozembrune disait de nouveau à Crispinet :

— Tu diras que nos amis ont été avertis qu'on allait faire une perquisition dans leur hôtel, à Saint-Denis. Il a fallu partir brusquement. Nous savions que cette Barrière est surveillée. Nous avons pensé à la barrière

Poissonnière, qui est à 400 toises d'ici. Nous avons envoyé prévenir le capitaine Mauduit de s'y rendre pour protéger l'entrée de la voiture.

— Messieurs, reprit-il à haute voix, votre représentant me demande, avec une juste sévérité, pourquoi nous nous sommes rendus en costume militaire aux portes d'une ville dont les soldats-citoyens ont appris à voir dans cet habit militaire la livrée de la tyrannie. A cela je réponds que c'est un déshonneur à un soldat français de cacher son uniforme quand il a chance de rencontrer l'ennemi de la France.

Comment résister à une telle pensée? L'enthousiasme populaire s'échauffait vivement.

— Quand je saurai la voiture entrée dans Paris, continua Lozembrune à voix basse, nous passerons malgré tout à travers ces badauds. Dis au marquis qu'il voie à nous aider. Il faudrait naturellement que la barrière...

— Ne fût pas fermée. Je m'en charge, monsieur le chevalier.

— Puis que nos amis se retirassent du milieu de la foule.

— Messieurs, conclut-il, votre ministre plénipotentiaire nous demande enfin pourquoi nous avons étalé cet ordre sur notre poitrine, quand nous devons savoir que toutes les distinctions honorifiques sont abolies. Nous répondons que chacun peut reconnaître l'ordre de Cincinnatus, qui nous a été donné par le grand Washington pour nous remercier du zèle avec lequel nous avons défendu les insurgents d'Amérique. En le portant aujourd'hui, nous avons voulu narguer les Anglais que nous pourrions rencontrer, et montrer que nous sommes

de vieux amis de la liberté, de vieux ennemis de l'Angleterre.

L'enthousiasme monta jusqu'au délire. Les acclamations firent trembler les vitres et se répandirent en échos dans les rues voisines. Crispinet fit gravement signe qu'il était satisfait, sauta à bas de l'étrier et se perdit dans la foule.

— Vive le héros de l'Amérique! criaient cent voix. — A bas l'Angleterre! — Entrez, braves soldats. — A bas madame Veto! — Courez à la municipalité. — Allez avertir Pétion! — Qu'ils entrent! — Vite, qu'on ouvre les grilles pour faire honneur à ces braves héros! — A bas l'Angleterre et l'aristocratie! — Pétion! — Vive Pétion! — Le vertueux Pétion! — Avertissez-le. — Il sauvera la patrie. — Entrez, entrez! — A bas l'Autrichienne! — Entrez!

Ce n'était pas là ce que voulaient nos deux voyageurs. Il fallait que cette bizarre parade durât assez pour laisser à la voiture le temps de traverser la barrière Poissonnière.

— Vous voyez, Sanghehem, disait Lozembrune à mi-voix, comme il est parfois aisé de conduire ce bon et généreux peuple. Montrez-lui une comédie de patriotisme et de courage, et vous en faites votre esclave. Il est prêt à écharper quiconque voudrait nous demander un passeport. J'ai envie de faire porter Joseph en triomphe.

— Messieurs, cria-t-il, nous entrerions bien volontiers dans Paris. Mais dans notre hâte à venir vous avertir, nous avons oublié nos papiers à l'auberge du *Grand-Hurleur*, à Saint-Denis. Notre domestique va retourner en hâte les chercher.

— Non, non! de braves soldats! pas besoin de passeport. Entrez. Malheur à qui vous arrêterait!

— Le meilleur passeport, c'est le patriotisme, prononça le capitaine Carbillart.

— Au diable les papiers! conclut Coquillart, c'est une invention des gendarmes, de la police et de la tyrannie.

— Merci, Messieurs, mais il ne faut pas que la femme de César soit soupçonnée, cria Sanghehem. Monsieur, continua-t-il en s'adressant à Sylvain-Sylvestre, vous avez la face d'un homme emménagé, et vous me paraissez grand comme César, vous devez comprendre les délicatesses domestiques.

Pendant que le lieutenant se tournait avec fureur vers lui, le chevalier disait à Joseph :

— Fuis. Il va faire chaud. Rejoins la voiture et traverse avec elle la barrière Poissonnière.

Les cris, les interpellations continuèrent pendant quelque temps. Mais les deux cavaliers semblaient être changés en statues. Mollement assis sur leurs grands coursiers, les yeux clos, on eût dit qu'ils sommeillaient, enveloppés dans un rayon de soleil, indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux.

De temps à autre, Lozembrune ouvrait l'œil et jetait un regard rapide dans la direction de la barrière Poissonnière, puis sur le groupe des sous-chefs de la démocratie que cette aventure intriguait furieusement, et qui, inquiets de savoir ce qu'il fallait penser et faire, attendaient en discutant et en s'agitant. L'huissier Maillard croyait qu'on couperait court à tout embarras si on envoyait quelques décharges de fusil dans la direction des deux soldats; Hanriot était du même avis en principe et Huguenin votait aussi pour la suppression. Seu-

lement le populaire ne paraissait pas décidé à cette exécution. Max, qui avait saisi la direction des regards de Lozembrune, s'était dirigé vers la barrière Poissonnière.

La foule s'était éclaircie peu à peu. Les hommes qui, un instant auparavant, écorchaient si bien le *Domine salvum fac regem*, couraient çà et là en racontant des histoires à faire dresser les cheveux, sur les cruautés commises par les ennemis et sur les chances qu'on avait de voir la barrière Saint-Denis prochainement attaquée. Les curieux, les badauds, les prudents, les poltrons, les laborieux, les sages, les bavards s'éloignèrent à petit bruit.

Les grands cris de tout à l'heure se changèrent en un sourd murmure.

Tout à coup quelques hommes, Max en tête, accoururent, venant de la barrière Poissonnière, et criant :

— Alarme ! Alarme ! Trahison ! Les émigrés ! les aristocrates !

Toutes les têtes se tournèrent de leur côté.

— Hop ! firent nos deux gentilhommes. Voilà le moment. Attirons l'essaim sur notre dos.

Leurs grands chevaux se cabrèrent en écartant les voisins effrayés.

— Allons ! crièrent les cavaliers. En avant ! Vive le roi !

Les chevaux se lancèrent au grand galop. Chacun fit place. Sylvain-Sylvestre se précipita vers la barrière pour la fermer. Un croc-en-jambe de Crispinet le jeta le nez dans la poussière.

— Hop ! hop ! crièrent encore les cavaliers en traversant la grille.

La foule, surprise et effrayée, s'ouvrait de plus en plus.

— Traîtres aristocrates! Feu! feu! hurlait Maillard l'huissier.

— Ce sont les séides des émigrés et de l'aristocrate Beaurevoir, cria Hanriot, qui commençait à s'expliquer la présence du marquis à cette Barrière. Feu! feu!

— Des Beaurevoir! cria Max en traversant à son tour la Barrière et en sautant sur une borne du Chemin de ronde. Tuons-les.

Il tira; le chapeau de Lozembrune voltigea.

— Pas mal tiré! dit le chevalier en regardant le garçon qui avait encore le bras tendu. Voici qui vaut mieux.

Il ajusta et tira à son tour. Mais le marquis, poussé par un mouvement instinctif, s'était précipité et avait jeté Max à bas de la borne. La balle vint s'aplatir contre la muraille.

— Si jeune et déjà si haineux! dit le vieillard avec une sévérité triste. Si jeune et déjà se mettre du parti de ceux qui sont cent contre deux! Que vous ont donc fait les Beaurevoir?

Une décharge, suivie de grandes clameurs, appela l'attention du marquis, qui sans attendre la réponse, se précipita pour voir si ses braves compagnons avaient été atteints.

Max avait rougi en entendant les graves paroles du vieillard. Elles lui semblèrent descendre jusqu'au fond de son âme. Qu'avait-il dit? Bien peu de chose. Pourtant le jeune homme sentit s'éveiller en lui un essaim de nobles pensées, que jamais les plus énergiques déclamations de son père n'y avaient fait surgir.

Il fut bientôt distrait de ces impressions en voyant

la foule se ruer sur le personnage même qui venait de lui parler.

Sanado l'avait, en effet, désigné à l'huissier Maillard comme le marquis de Beaurevoir, et Hanriot qui n'avait plus de motifs pour se taire, l'avait indiqué à la foule comme un des chefs du parti autrichien.

Mais au moment où le jeune homme allait se porter au centre de la foule, pour savoir de quel crime était accusé l'homme qui venait de lui sauver la vie, il entendit une voix qui disait à ses côtés, la voix de Cloots parlant à Barbaroux :

— Voici lord Saint-Albans. Je reconnais ses gens, là, en avant de la Barrière. Venez. Il est nécessaire que vous le connaissiez.

Barbaroux, Cloots et le banquier autrichien Frey s'avancèrent vers la grille ; Max, se rappelant l'ordre de son père, les suivit.

Lionel et John arrivaient en effet. C'était ces coups de canons et de fusils, ces huées et ces clameurs qu'ils avaient entendus en approchant de Paris.

VI.

LIONEL A LA BARRIÈRE SAINT-DENIS.

En arrivant à quelques pas en avant de la Barrière, les voitures s'étaient arrêtées pour être visitées et pour permettre au triste Jérémiah Mac Flancheford et au vail-

lant Killmallock de donner les passeports de leurs maîtres respectifs.

Ceux-ci étaient descendus pour mieux se rendre compte de tout ce tumulte. C'est alors qu'ils furent aperçus par Anacharsis Cloots qui se dirigea vers eux, suivi de ses deux compagnons et de Max, comme nous venons de le dire.

Leur arrivée paraissait aussi fort impatiemment attendue par le Chanteur Patriote. En les voyant descendre, il fit signe à quatre des mendiants qui rôdaient dans le voisinage. L'un d'entre eux, Plattzoll, l'avait, à son passage, le matin, grassement payé pour faire le guet jusqu'à l'arrivée de lord Saint-Albans, en lui enjoignant de remettre une lettre à ce personnage. Cette commission était aventureuse, et la lettre avait chance de n'arriver jamais à sa destination. Plattzoll le savait bien. Mais il ne pouvait faire mieux, dans les circonstances présentes.

C'est aussi ce qui avait décidé le vénérable Joseph : M[lle] de Rosèle lui avait confié un billet, à charge de trouver un commissionnaire qui le remît à sir John Doobleber lors de son passage.

La lecture des passeports, qui était longue, minutieuse et publique, pouvait indiquer suffisamment les gens, si le commissionnaire était fidèle et attentif. Joseph, obligé de quitter brusquement ses deux compagnons et la barrière Saint-Denis, n'eut pas le temps de choisir. Il remit le billet, avec de brèves instructions, au premier pauvre qu'il vit dans le voisinage. Le *Chanteur*, à qui rien n'échappait, n'avait pas tardé à remarquer le soin avec lequel ses deux sujets faisaient le pied de grue. Il s'était renseigné. Il avait recommandé aux deux estafiers d'attendre ses ordres pour agir.

En leur faisant signe d'aller remettre les lettres à leur adresse, il avait envoyé en même temps le capitaine Coquillart, chargé d'observer l'effet produit par la lecture et d'escamoter les documents si l'impression semblait devoir annoncer quelque chose d'intéressant.

Quant aux deux autres gueux, ils s'étaient jetés sur la planche suspendue qui portait les malles sous la voiture. Ils s'y couchèrent. Ils avaient reçu la mission de suivre les deux Anglais jusqu'à destination.

Lionel et John étaient restés, un instant, comme hébétés, tout occupés à secouer les dernières influences du narcotique qui leur avait été donné.

Ils sentirent qu'on leur mettait un papier dans la main, et avant qu'ils eussent pu se rendre compte de ce nouvel incident, les porteurs des lettres avaient disparu. Mais le contenu de ces billets — que nous avons indiqué à la fin de la première partie — était assez saisissant pour chasser les plus persistantes impressions du rêve.

Lionel apprenait que le personnage ressemblant si étonnamment à Ellen, était une femme; cette femme, en présence de laquelle son cœur mort était ressuscité, lui avait, en outre, sauvé la vie, et elle était la sœur de l'homme auquel il devait un de ces outrages que la société ne permettait pas de laisser sans une vengeance mortelle! Il resta un instant à côté de la voiture, comme un homme anéanti, incapable même de réfléchir, jusqu'à ce que la fièvre de son cerveau se fut apaisée.

Sir John avait reçu aussi un choc violent. Mais son tempérament sanguin le portait à l'action et aux manifestations extérieures les plus vives. Tandis que son flegmatique ami rentrait en soi, lui, tournait sur lui-

même, en gesticulant et en laissant échapper les plus extravagantes malédictions. Cette femme qu'il avait voulu abandonner aux insultes des sans-culottes, c'était sa fiancée, celle qu'il adorait à l'égal d'une Déesse! Mais cela était effroyable à penser! Elle ne lui pardonnerait jamais! Et elle aurait mille fois raison! Avait-il pu être assez lâche, assez aveugle, assez imbécile pour se conduire ainsi!

Il prit un pistolet dans la poche de son habit et le porta à son front. Avant de se tuer, toutefois, il voulut relire encore une fois le billet et le porter à ses lèvres. Puis il éclata en un rire fou.

Il venait de sentir quelque étrange odeur d'ail qui n'avait jamais pu provenir de... et ce papier grossier... puis ce n'était pas l'écriture de M[lle] de Rosèle! Il ne se dit pas que la jeune fille avait pris le premier papier venu dans une auberge de bourgade; qu'elle avait écrit à la hâte, en tremblant, et que le commissionnaire avait dû communiquer au paquet un parfum qui n'a rien d'un boudoir de jeune fille. Il se persuada qu'il était victime de quelque plaisanterie de ces misérables sots petits Français. Comment supposer que cette noble et pure jeune fille pût voyager la nuit, en compagnie d'un jeune homme! Cela lui parut tellement fou qu'il éclata de nouveau. Il se tordait, il devenait pourpre. Il allait tomber, lorsqu'une main lui frappa sur l'épaule.

Le souvenir de sa fiancée était toujours accompagné en lui d'un extrême enthousiasme pour la politesse. Il se retourna brusquement, en tendant la main.

— Bonne jor, monsier, comment porte vos?

Une main noire, maigre et sale secoua tendrement celle qu'il tendait. L'illustre capitaine Coquillart recevait

courtoisement au nom de la France les marques de politesse du baronnet anglais.

— Mylord, dit-il, car bien qu'une loi désobligeante ait interdit les titres de noblesse, nous autres gentilshommes, fiers et indépendants, nous nous faisons une gloire de conserver les nobles traditions de l'urbanité française.

Et l'illustre capitaine, posant solennellement sa main gauche sur les lambeaux qui protégeaient sa poitrine contre les intempéries, avança coquettement un mollet nerveux dont nul bas de chausses ne voilait l'élégance et que venait battre le milieu d'une épée gigantesque.

— Dieu damne la politesse française et ton œil de filou! s'écria John en essuyant sa main. C'est-à-dire que le criminel Jérémiah a une figure d'ange à côté de toi. Que volez-vos?

— Mylord, répondit l'illustre capitaine en se redressant majestueusement, après avoir dextrement coupé le cuir mordoré qui soutenait l'un des paquets de breloques de sir John, j'eusse accepté un louis d'un homme poli, en échange d'un service. Entre gens vivant noblement, un échange de procédés courtois n'est pas chose inusitée. J'ai l'honneur de vous présenter mes civilités respectueuses, continua-t-il, en enlevant le papier que John avait mis dans la poche de son gilet. Il m'avait paru que vous désirez savoir quelque chose sur le personnage qui avait fait remettre...

— Que Dieu damne ton malice! parle.

— Quand vous voudrez être renseigné, mylord, promenez-vous sur le quai de la Ferraille, vous rencontrerez indubitablement le capitaine Coquillart, au coin du Fort-l'Évêque, entouré d'une brillante jeunesse à laquelle il inculque l'amour de l'art militaire et du recrutement.

Peut-être condescendra-t-il à accepter cinq louis et à vous faire profiter de son instructive conversation.

Il s'éloigna la tête haute, les reins cambrés, la main gauche appuyée sur la coquille de sa brette, tandis que la droite soupesait les breloques de sir John.

Celui-ci courut après lui. Le capitaine fit gravement un signe de tête.

— Vous avez ulcéré le cœur sensible qui bat dans cette poitrine, dit-il. Demain le calme sera revenu dans mes sens. Ne vous dérangez pas pour changer vos guinées. Je n'ai pas de préjugés sur l'or de la perfide Albion.

— Sir John Godley Dooblebeer, dit le Chanteur Patriote en s'avançant, vous êtes un galant homme, vous avez défendu avec dévouement la mémoire de milady Ellen Saint-Albans. La Viguerie de Tarascon eût été fière de vous ranger à son arrière-ban.

Sir John était resté stupéfait en voyant un nouveau personnage déguenillé, si parfaitement au courant de cette particularité de sa vie.

— Dieu damne cette face de milan! dit-il en anglais; je l'ai vue quelque part.

— Oui, sans doute, répondit mélancoliquement le Chanteur, vous avez pu me voir. Je ne renie pas, aujourd'hui que je suis au haut de l'échelle sociale, les nobles cœurs que j'ai connus quand j'étais pauvre. Mais j'ai hâte. Vous ne saurez pas par moi qui vous a remis le billet qui vous a tant agité. C'est le secret de ce vaillant capitaine. Mais je puis vous dire que le billet remis à Sa Seigneurie le comte de Saint-Albans, — que Dieu bénisse! car c'est à lui que je dois d'avoir commencé à

gravir les hauteurs où je suis, — ce billet vient d'un vieillard à large perruque et en houppelande grise.

— Ah! ah! s'écria sir John, je savais bien que tout cela était une farce. Le vieux drôle, je veux lui casser les reins avec une pincette de cuivre! Dites-moi qui est réellement ce vieux coquin, je vous donne...

— J'ai des soupçons. Ce soir j'aurai des certitudes.

Il s'éloigna en toute hâte dans la direction de la maison de l'abbé, devant laquelle les clameurs redoublaient. John, tout joyeux et très-convaincu que cette lettre était une mystification de leur vieux compagnon de route, allait en gambadant rejoindre Lionel.

Celui-ci avait été tiré de ses réflexions par l'approche du baron de Cloots. Dans l'état d'angoisse où se trouvait Lionel, la vue de celui-ci, qui avait été son maître en philosophie, son instituteur en politique, avec qui il avait échangé tant d'idées au temps où il vivait uniquement par le cerveau et où les théories humanitaires lui paraissaient renfermer toute grandeur et tout bien, la vue de celui qui avait été pour lui l'initiateur, l'apôtre admirable du nouvel évangile, lui produisit une impression de tendresse qu'il n'avait pas encore ressentie. Il oublia bien des imperfections qu'il avait remarquées et qu'il s'était d'ailleurs efforcé de ne pas voir, il oublia bien des maximes auxquelles, malgré l'aveuglement de son fanatisme révolutionnaire, il n'avait pu s'empêcher de trouver un fond de sottise et de corruption, bien fait pour révolter une âme sincère et purement généreuse comme la sienne.

Il s'avança vivement vers lui. Il le serra dans ses bras, avec une affection qu'il n'avait encore montrée à aucun

homme, pas même au bon et dévoué Johnny; et une larme, toute étonnée de se trouver sous ces froides paupières, lui vint aux yeux quand il dit :

— Mon ami, mon premier, mon seul vrai ami! Le seul être vraiment noble et généreusement philosophe!

Anacharsis le regarda avec un étonnement qui avait quelque chose de railleur, et les deux compagnons du Prussien ne purent retenir un sourire. Barbaroux surtout, malgré la vivacité de son esprit méridional, resta un instant comme confondu. Il promena son beau et ardent regard de ce jeune homme, si distingué d'apparence, à ce Cloots si vulgaire en toute son allure. Et il se demandait comment ce grand seigneur, dont il avait entendu vanter la haute et généreuse intelligence, pouvait s'être ainsi enthousiasmé pour cet être qu'on savait débauché, qu'on croyait un peu fou, qu'on soupçonnait hypocrite et qu'on voyait grotesque.

Il ne se dit pas que c'était là le jeu continu de la Révolution qui, en faisant miroiter l'illusion de la liberté, illuminait d'une étincelle de lumière supérieure l'immense lac de boue où la démagogie allait plonger la France; non, il se dit que ce candide Anglais était une bonne et facile proie pour le jacobinisme.

— Je suis heureux, Lionel, mon illustre disciple, dit pompeusement Anacharsis, de voir que vous n'avez pas oublié la vérité universelle et, je ne dirai pas son docteur, je laisse mes amis me donner cet éloge. Je suis simplement l'apôtre de l'humanité, pulvérisant tous les préjugés, prêchant l'extermination de tous les fanatiques et l'anéantissement de cette idole effroyable et grotesque qu'on nomme Dieu. Je vous présente, mon ami, le citoyen Frey, banquier patriote, et Barbaroux, qui passera

17.

à la postérité sous le nom de l'Apollon de la démocratie et de l'Hercule de la République.

Anacharsis, fort sagace dans les questions où l'extravagance ne l'emportait pas, et qui, comme nombre de maniaques, savait mettre beaucoup de réflexion et de ruse au service de ses folies, avait compris que les illusions de Lionel ne tarderaient pas à disparaître au contact de la Révolution française, et que l'aspect, les théories, les actes des grands démagogues révolteraient ses instincts délicats et droits. Il avait voulu le jeter, dès son entrée à Paris, sous l'influence de l'homme qui, par sa prestance, son ardeur et ses talents, honorait le plus la démocratie.

Il ne s'était pas trompé sur l'impression que devait produire dans l'imagination sensible et artistique de Lionel le premier aspect du jeune et ardent républicain.

Lord Saint-Albans tendit la main avec un élan fort rare chez lui. Barbaroux serra cette main avec un sourire franc et un geste aisé, et en se disant qu'il avait justement besoin d'un millionnaire pour dominer complètement le Comité Insurrectionnel démocratique.

Quant à Frey, le financier, lord Saint-Albans, trop foncièrement riche pour vénérer les banquiers, le salua un peu sèchement.

— Je te salue, à l'entrée de ces murailles, ô fils illustre de la libre Angleterre et de la philosophie allemande. Tu viens voir avec quels transports, s'écriait Cloots, le bonnet de la liberté s'élève sur ces lieux mêmes où le sage Julien commença à attaquer le règne immonde du Nazaréen. La trompette qui sonne la régénération des peuples s'offre à toi par ma main. Saisis-là de tes mains pures et entonne le chant triomphal de l'humanité dé-

livrée de tout joug, de toute autorité, de toute croyance. Je suis l'homme libre, fier, indépendant, et il n'est pas sous le soleil un seul lien que je n'aie secoué.

Max, qui s'était approché, lui frappa sur l'épaule, le tira à quartier et lui annonça que Plattzoll l'attendait immédiatement à la loge des *Neuf-Sœurs*. Cloots fronça le sourcil, mais il n'osa résister.

— La patrie en danger m'appelle, dit-il en revenant près de Lionel. Je ne puis rester sourd à ses cris plaintifs. Je vous quitte momentanément. Envoyez votre adresse chez moi, rue Jacob, à l'hôtel de Modène. Je vous laisse le grand citoyen Barbaroux. J'emmène Frey, qui reste à vos ordres.

Il s'éloigna un peu hâtivement. Lionel offrit à Barbaroux de monter dans sa voiture, en compagnie de sir John. Celui-ci arrivait en dansant et en menaçant du poing le triste Jérémiah. Le jockey, qui accourait la figure bouleversée, ne laissa pas à Barbaroux le temps de répondre.

— Mylord, s'écria-t-il, je prie Votre Seigneurie de m'excuser. Mais ces Français ont voulu me tuer parce que je suis Anglais. Un vieux noble m'a protégé, et maintenant ils veulent le tuer. N'essayerez-vous pas de le défendre?

— C'est mon devoir, dit froidement Lionel. Mais il faut que ces voitures arrivent à bon port.

— Mylord, dit le maître d'hôtel avec une révérence de maître de cérémonie, on a retenu un appartement pour Votre Seigneurie, à l'hôtel de Moscovie, rue de Tournon. Je me charge d'y faire arriver l'équipage de mylord sain et sauf, en prenant le Chemin de ronde jusqu'à une autre Barrière. Tout ira bien.

— Je suppose, dit Lionel en souriant à Barbaroux, que vous daignerez venir avec nous pour essayer de décider vos compatriotes à ne pas maltraiter ce vieillard.

— Je respecte la vieillesse et la vie humaine, répondit le Marseillais de sa voix mâle et sonore, mais je respecte plus encore la volonté du peuple; et si la volonté du souverain a condamné cet individu, quel qu'il soit, il est bien condamné. Les principes s'opposent à ce que je prenne parti contre l'opinion.

— Dieu damne Jérémiah ! s'écria John en frappant du pied. J'ai entendu cette théorie une fois de trop. Je vous le demande, Lionel, est-ce une ville que celle où l'on égorge les gens pour fournir ce spectacle aux étrangers qui arrivent! Lion, je parie mille guinées qu'avant quinze jours, on nous apportera un morceau de Français à goûter pour notre dîner.

— Je tiens le pari, dit en anglais Max, qui n'avait pas quitté le voisinage.

— C'est bien, répondit simplement John. Du moment que vous parlez anglais, c'est une preuve que vous êtes un honnête homme. Moi, je suis Numa Pompilius.

Il se précipita dans la rue du Faubourg, à côté de Lionel. Max et Killmallock le suivaient. Barbaroux, bien que fort hésitant, était resté près de la Barrière, à côté du capitaine Carbillard. Celui-ci regardait en s'indignant, mais sans bouger, la scène tragique qui se passait dans cette rue. Coquillart, appelé par un sifflement aigu du Chanteur, s'était mis à suivre Lionel.

VII.

LORD SAINT-ALBANS COMMENCE A FAIRE CONNAISSANCE AVEC LA RÉVOLUTION.

Les poings de sir John et de Killmallock n'avaient pas tardé à mener les deux gentilshommes anglais au premier rang de la foule. Ils s'arrêtèrent un instant fort émus du saisissant spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Un vieillard, tête nue, les cheveux blancs en désordre, les vêtements en lambeaux, la chemise déchirée et tachée de sang, était debout, adossé contre la muraille de la maison close de l'abbé de Moy. Il se tenait très-droit. Ses narines, très-ouvertes, battaient rapidement; ses lèvres étaient serrées, son teint pâle. C'était le seul signe d'émotion qu'il donnât; il portait le front haut, l'expression de son visage était calme, et il regardait froidement les hommes et les armes qui allaient lui donner la mort.

C'était, on l'a deviné, le marquis de Beaurevoir. A ses pieds se tenait, assis sur le seuil très-bas de la porte, M. de Batz, dépouillé presque entièrement de ses vêtements et les mains liées derrière le dos. La pierre sur laquelle il était assis était marquée de sang. Il serrait son bras gauche contre le montant de la porte, comme s'il eût voulu s'en servir comme d'un tampon pour empêcher le sang de couler d'une blessure, légère, du reste, qu'il avait reçue à ce bras. Avec un sourire insolem-

ment railleur, il tenait son regard fixé sur un homme trapu, au teint coloré, à l'œil ouvert et sanglant, à la mine à la fois effrontée et étourdie de l'orateur et de l'homme d'action.

C'était, nous l'avons dit, le célèbre huissier Maillard; et de tous les démagogues présents, c'était lui qui menaçait Batz le plus furieusement.

Crispinet était étendu, au pied du mur, le dos tourné contre la muraille. Sa tête était cachée derrière les reins du baron de Batz. Trois corps étendus non loin d'eux, à côté de petites mares de sang, complétaient le tableau de la défaite des royalistes.

Batz et Beaurevoir s'étaient précipités, avec quelques-uns de leurs affidés, guidés par de Vaux, à l'aide des deux cavaliers qu'ils avaient en effet dégagés, et dont ils avaient ainsi couvert la retraite. Mais bientôt, accablés par le nombre, ils avaient cherché refuge vers la maison de l'abbé de Moy. Ils l'avaient trouvée fermée, car l'abbé, ainsi que dame Tabuchet et la jolie Marie-Simonne, étaient à la haute messe de Saint-Laurent.

Ils avaient continué de lutter, mais, après avoir vu tomber trois des leurs, et constatant le nombre croissant de leurs ennemis, ils avaient donné l'ordre à de Vaux de s'éloigner en dispersant ses hommes.

Le *Chanteur patriote* avait suivi cette lutte avec une agitation qui démentait son flegme habituel et le cynique scepticisme dont il faisait profession. Il était bien le souverain absolu de cette armée de gueux, mendiants et filous, qui couvrait la grand'ville. Mais son absolutisme était limité par de nombreux privilèges et par des habitudes traditionnelles auxquelles il lui était difficile d'échapper.

Aventurer la vie de ses truands pour un intérêt personnel, pour un but non arrêté et qui n'importait aucunement à l'ensemble de l'association, c'était presque impossible, surtout quand les démocrates étaient si ouvertement les plus forts. Il s'était pourtant décidé à rassembler, par un signal, dans son voisinage, quelques-uns de ses hommes, et tout en se demandant, avec inquiétude ce qu'il pourrait faire pour protéger l'ex-colonel de Picardie, il admirait Crispinet.

— Le petit coquin, murmura-t-il, il est digne d'être de Tarascon. Il n'est pas plus blessé que mon épée. Je jurerais qu'il est en train de ronger la corde qui lie les bras de son voisin.

De vrai, Crispinet s'était jeté contre la muraille, simulant le mort, et, en ce moment, il commentait de son mieux la fable du Lion et du Rat.

Les vainqueurs formaient autour des vaincus un demi-cercle dont la corde était représentée par la muraille de la maison et dont l'arc pouvait avoir une quinzaine de pas.

Les premiers rangs étaient formés par les plus enragés des voltigeurs de la 9e compagnie. Le fusil armé et épaulé, ils semblaient n'attendre qu'un mot de Sylvain-Sylvestre pour foudroyer les deux prisonniers. Le sergent Valflanquin se trouvait là à son rang, le cœur fort angoisseux : il allait sûrement déplaire à dame Tabuchet; mais quoi! était-il possible de laisser échapper ces hommes! Ne disait-on pas qu'ils étaient les chefs de ces êtres effroyables dont les démagogues avaient su faire l'épouvantail du bourgeois parisien, les *Chevaliers du poignard !*

C'est à la droite de cette troupe que se trouvait le



Chanteur, dont la petite bande de filous augmentait sensiblement. A la gauche, terminant le demi-cercle, on voyait les chefs démocrates, Huguenin, Hanriot, Rotondo, Fournier, auxquels s'étaient joints quelques menus barons du jacobinisme, comme Marino, Richil, Soulès, Trinchart et Subleyras.

C'était de ce côté, tout contre la muraille, que siégeait l'huissier Maillard, au milieu de quelques-uns de ses aides, armés de sabres, de piques, de masses et portant le costume qu'ils devaient rendre si célèbre aux Journées de septembre : culottes à raies longitudinales blanches et rouges, dénouées au genou, jambes nues, sabots, chemise ouverte sur la poitrine velue, manches retroussées sur les bras rouges, casquette en peau de renard pelée, la queue de la bête battant les omoplates de l'homme. Les plus élégants montraient les larges pantalons tombant sur des souliers éculés, une carmagnole couvrant la chemise ouverte, le chapeau de cuir verni et le baudrier de cuir noir.

— Qu'est-ce qui se passe donc? demanda Lionel à l'un des gardes, Picatout, dont la face naïve lui promettait un renseignement sincère.

Picatout, les lèvres entr'ouvertes, la prunelle dilatée d'enthousiasme, étudiait les gestes éminemment patriotiques de l'huissier Maillard. Sylvain, son idole habituelle, tombait à l'état des *Dii minores*.

— Monsieur, c'est le chef des *chevaliers du poignard*.

— Des chevaliers du poignard?

— Et! oui, c'est bien connu, les chevaliers du poignard, c'est la garde secrète de *Louis le Dernier*.

— *Louis le Dernier?*

— Oui donc, *Louis le Faux*. Est-il bouché, mon dieu,

ce provincial! Ces chevaliers se promènent jour et nuit dans Paris pour remarquer les meilleurs citoyens. Ces deux là étaient ici dès le matin, — ça, je peux le jurer, puisque j'y étais — pour faire entrer des régiments d'égorgeurs, pour faire sauter les stations où le peuple se réunira pour la fête aujourd'hui. Si bien que le peuple de ce faubourg, qui est héroïque et civique, en se voyant assassiné par les chevaliers du poignard, s'est fâché comme de juste, et il a gardé les chefs pour les fusiller, comme vous allez voir. Mais taisez-vous, le grand citoyen Maillard va parler.

Maillard s'était, en effet, avancé de quelques pas. Le murmure de la foule cessa. Un silence profond s'étendit sur cette masse agitée, au dernier rang de laquelle les voitures qui venaient de la Barrière et les curieux qui accouraient de la foire Saint-Laurent communiquaient un mouvement contrastant avec la gravité austère des premiers rangs. Nous disons bien gravité austère, car beaucoup des honnêtes gens de cette troupe étaient convaincus — et c'est ce qui explique bien des crimes de ce temps — qu'en exterminant un homme accusé d'être l'ennemi du peuple, ils exerçaient un droit auguste et remplissaient un devoir imprescriptible.

— Brigand! dit Maillard à Beaurevoir, ce grand et noble peuple dont tu vois l'attitude majestueuse, t'a pris en flagrant délit de trahison et d'assassinat. Il a bien voulu, dans sa clémence que rien ne lasse, t'épargner sur le coup, pour te juger et te donner le temps de te réconcilier avec l'humanité. Allons, sors pour un instant de ton ignoble vie de débauches et de crimes, vil aristocrate, et donne au moins un signe de vertu en faisant l'aveu de tes forfaits, et en reconnaissant la justice du

châtiment. Tu es jugé, tu vas mourir! Qui sait? Tu peux racheter ta vie en avouant que tu es le chef des Chevaliers du poignard.

A ce mot exécré, une clameur de malédictions s'éleva du sein de la multitude.

Batz, dont Crispinet était enfin parvenu à ronger les liens, s'était relevé, tout en gardant les mains derrière le dos. Quoiqu'il n'y eût aucune chance de salut pour lui et ses compagnons, toutefois il lui semblait qu'il avait gagné quelque chose en rompant ses liens; il se sentit pour un instant comme joyeux. C'était bien l'immonde Maillard prêchant sérieusement la vertu à un homme aussi vénéré dans l'armée que Malesherbes, par exemple, pouvait l'être dans la magistrature; cette pensée saisit son vif esprit gascon, d'une façon si brusque qu'il éclata en un rire presque convulsif.

— Bonne jor, mounsier, lui cria sir John, très-bienn, très-brave. Comment porte-vos?

— Citoyens, reprit Maillard, grand peuple pur et vaillant, préparez vos armes. Veux-tu reconnaître tes crimes, vieux traître? Reconnais l'existence des Chevaliers du poignard, avoue que tu en es le chef, dévoile au peuple les mystères de cet antre d'iniquité, de cette horde de sicaires armés contre les pères de la patrie, et tu auras la vie sauve.

Le vieux soldat regarda fixement pendant un instant le repris de justice que la Révolution lui donnait pour juge.

— Les poignards sont bons pour des plats-pieds comme toi, mon drôle. Je suis un soldat, je ne connais que l'épée. Croire que je vais reconnaître pour juge une espèce comme toi! Allons, clabaudin, commande le feu

à ta troupe de galfretiers qui ne savent même pas tenir leurs fusils et qui sont la risée des vrais soldats — s'il s'en trouve parmi ces badauds, lâches témoins d'un lâche assassinat.

Le *Chanteur* s'agitait, depuis un instant, d'une façon très-expressive. Il se redressa à ces paroles et fit signe à son porte-épée. Mais l'illustre capitaine Coquillart lui mit la main sur l'épaule :

— C'est inutile, lui dit-il à voix basse. C'est vous sacrifier inutilement. Nos hommes ne marcheront pas. Il n'y a pas de raison; et les autres sont trop nombreux. Tout ce que nous pourrons faire, c'est de venger le pauvre colonel, en cassant les reins à tous ces coquins-là, pris séparément. Nous pouvons commencer à désarmer l'ennemi, conclut-il en enlevant à Picatout, perdu dans sa fureur civique, son sabre et... son mouchoir.

Maillard, fouetté par l'injurieux mépris du prisonnier, avait senti sa poitrine se gonfler de rage.

— En joue, camarades ! cria-t-il.

— En joue ! répéta son frère Sylvain-Sylvestre.

— Une dernière fois, infâme satellite du plus vil des despotes, veux-tu incliner ton front ignoble sous la justice et la vertu du peuple !

— La justice représentée par toi, usurier ! répliqua le vieillard qui s'échauffait; la vertu représentée par toi, banqueroutier ! Tu as commencé à exploiter le peuple en le volant à la petite semaine, et tu continues à exploiter, au profit de tes débauches, de ta férocité et de ton ambition, son ignorance et sa crédulité ! Je te connais bien, Maillard. Avant d'être un démagogue, tu étais un filou, et tu n'es démocrate que parce que tu étais méprisé.

L'huissier était devenu pourpre. Ses yeux sanglants semblaient sortir de leurs orbites. Ses lèvres et ses mains tremblaient de fureur. Il tira son sabre.

— Eh bien! hurla-t-il, tu insultes à la majesté du peuple; tu montres ta haine sacrilège contre la démocratie, tu dévoiles, dans toute leur horreur, tes vils instincts d'homme aristocrate, c'est-à-dire d'homme de sang et de boue; on devrait te tenailler avec des fers rouges, chef d'assassins. En joue, citoyens, en joue, peuple pur...

Les fusils s'abaissèrent. Batz, oubliant qu'il devait être enchaîné, leva la main.

—Pardieu, cria-t-il, mes braves grivois, vous attendrez bien un instant pour apprendre qui vous allez avoir l'honneur d'envoyer au trépas. Cap de diou! Il ne faut pas que nous disparaissions au coin d'une borne. Moi, je suis le baron de Batz, et voici le marquis de Beaurevoir, colonel du brave régiment de Picardie.

A ce nom, Lionel, suivi de John, s'élança dans l'espace laissé libre entre les fusils et les prisonniers. Max entraîné par sa sympathie pour le vieillard et retenu par la haine de ce nom, avait fait un mouvement en avant, puis en arrière, et il restait cloué à sa place, en proie à une anxiété qu'il subissait sans pouvoir ni s'en débarrasser ni s'en rendre compte.

— Qu'est-ce que c'est que ces fous qui viennent se mettre devant nos fusils? s'écria Maïllard.

— Je suis un citoyen anglais, répondit froidement Lionel.

— Au diable les étrangers! Qu'ils restent chez eux. Il n'y manque pas de tyrans à raccourcir.

— Je me nomme Lionel, lord Saint-Albans.

— Le chef de la démocratie anglaise? demanda vivement Huguenin.

Lionel fit un signe affirmatif.

— Eh bien, continua rudement Maillard, tu vas voir le plus beau de tous les spectacles pour une âme démocrate, c'est-à-dire un peuple se baignant avec délices dans le sang des traîtres et des aristocrates.

— Vous ne ferez pas cela! dit froidement Lionel.

— Ah! vraiment!

— Non, car c'est un crime et une lâcheté. C'est un crime de tuer un homme qui n'a pas été jugé légalement, c'est une lâcheté de tuer un vieillard.

— Le peuple n'a pas besoin de loi ni de jugement. Il ne saurait se tromper. Tout ce qu'il condamne est criminel. Parmi ses ennemis, il n'y a ni vieillard, ni femme, ni enfant; il n'y a que des ennemis du peuple, c'est-à-dire des monstres, bons à être supprimés.

Barbaroux n'avait pas bougé tant qu'il s'était agi d'assassiner des aristocrates.

Mais quand il vit les Anglais, ambassadeurs des républicains britanniques, entrer en scène et se mettre en danger, Barbaroux comprit que l'opinion, infaillible aussi longtemps qu'elle condamnait deux royalistes à mort, s'exposait à faire une grosse sottise.

— Est-ce que vous allez laisser Maillard continuer de commander votre compagnie, capitaine? dit-il à Carbillard.

Celui-ci rougit, et mettant son chapeau sur l'oreille d'un geste martial, il lança le plus effrayant de tous les jurons militaires, et s'avança dans la rue. Il s'arrêta à la queue de sa compagnie où il trouva trois bourgeois

sensibles, dans la société desquels il déplora... les imprudences de la cour et l'obstination du roi.

Barbaroux s'était avancé jusqu'auprès de Maillard.

— Qui que vous soyez, disait Lionel à voix haute, — et son noble visage s'illuminait d'enthousiasme, — vous n'avez pas le droit de méconnaître les lois de la philosophie ni de déshonorer la Révolution. Regardez-moi. La Révolution n'a jamais eu d'ami plus dévoué que moi, de fils plus respectueux, de disciple plus ardent. J'accours en France pour voir un peuple qui a glorieusement brisé ses chaînes. J'entre à Paris, tout heureux d'admirer cette noble cité qui a montré à l'univers la route divine de la vertu, de la justice et du dévouement. Et le premier exemple que vous me montreriez, ce serait un exemple d'aveugle fureur! et le premier spectacle qui frapperait mes yeux, ce serait celui d'un assassinat! Non, non, écoutez-moi; croyez-moi : n'avilissez pas la Liberté! N'attristez pas l'âme d'un fervent disciple de la religion nouvelle. Ne me faites pas hésiter dans ma foi en la Révolution.

— Ah! bien, voilà une raison! cria Maillard avec un éclat de rire. Eh! que nous importe ce que pense cet Anglais! Blâme la Révolution, si ça te plaît. Qu'est-ce que ça lui fait, et à nous donc! Voyez, frères, l'orgueil de ces aristocrates anglais. Il faut, pour leur faire la cour, que tout un peuple, le peuple français, recule et lâche ses ennemis mortels. Va-t'en bavarder à la Chambre des lords, j... f... d'insulaire.

— Dieu damne les yeux rouges de cet vilain singe! criait sir John en montrant le poing. Je défie toute la populace de la France entièrement; et en premier ligne

toutes ces coquins avec leurs sales bonnets de bêtes, comme eux.

— Eh bien! cria à son tour Lionel, vous ne tuerez pas ces hommes, ou bien vous me tuerez avec eux, et avec nous la démocratie, je vous le prédis. J'aime mieux mourir que de voir, moi vivant, la Révolution commettre une lâcheté.

Il vint se mettre devant le marquis, tandis que sir John, jurant comme une légion de diables, vint à côté du baron de Batz, auquel il serra la main à tour de bras.

— Maillard, dit Barbaroux, qui était devenu pâle d'émotion, réfléchis bien à ce que tu vas faire. L'Europe et la France ont les yeux fixés sur nous. Ces deux Anglais sont de vrais républicains. Ils sont l'orgueil de la République universelle, et leur fortune est nécessaire en ce moment pour sauver la démocratie.

— Au diable tous ces bavardages. Si l'Europe n'est pas contente, nous la conquerrons. Si la France se plaint, nous la musèlerons. De l'argent! Quand la démocratie en voudra, elle en trouvera dans les hôtels des riches. Frères, cria-t-il avec une ironie furieuse, cet espion de Pitt a arraché son masque! Eh bien, nous punirons le lâche étranger en même temps que l'aristocrate, et le séide de Georges avec l'esclave de Louis.

— Une séide de Georges, hurla John, je souis Numa Pompilius. Killmallock, continua-t-il, avec des gestes si extravagants que les fusils se relevèrent pour un instant et qu'on oublia, momentanément, tout pour lui, Killmallock, apportez l'habit de Numa Pompilius.

Killmallock entra dans le cercle avec un habit bleu sur le bras. John ôta gravement sa redingote et montra,

au grand étonnement du public, l'extraordinaire gilet qu'il portait.

Pendant ce temps, le marquis avait dit à Lionel :

— Mylord, je vous remercie des efforts que vous avez faits pour nous sauver la vie. C'est racheter noblement ce que votre conduite eut d'extraordinaire à mon égard, il y a quelques années. Mais qu'un chevaleresque entêtement ne vous conseille pas de rester auprès de nous. Votre présence ne protégera pas nos jours. Ils vous tueront avec nous.

— Je joins mes instances à celle de M. de Beaurevoir, dit Batz. Nous, nous sommes tués par nos ennemis; c'est assez logique, et nous avons de quoi être fiers. Mais vous, Mylord, qui avez fondu ces balles qui vont nous faire sauter la cervelle...

— Je vous comprends, monsieur, et c'est pour cela que j'offre volontiers ma vie. Si cette illusion qui m'a guidé jusqu'ici s'évanouit, si la Révolution qui est ma patrie, mon orgueil, ma religion, ne doit produire que le crime, que l'élévation des misérables et la couardise des honnêtes gens, c'est bien le moins que je donne mon sang pour expier mon erreur et me faire pardonner par vous. D'ailleurs, conclut-il en rougissant, j'ai une dette à payer aux Beaurevoir. Comblez-moi au point de ne plus parler de cela.

Le vieillard s'inclina.

Pendant ce temps, et tandis que la querelle s'échauffait entre Barbaroux et Maillard, John avait déplié tranquillement son habit bleu qui portait les mêmes ornements bizarres que le gilet et l'avait endossé avec une majestueuse lenteur.

A cet aspect, qui piquait singulièrement la curiosité du peuple, les chefs démocratiques avaient tressailli.

— Diable, dit Huguenin à Maillard, je crois que tu aurais tort de t'obstiner à exterminer ces aristocrates protégés par ce Numa Pompilius qui nous a soutenus de son or pendant les jours difficiles.

Maillard hésita un instant. Mais la vanité blessée lui mordait le cœur et le sang lui brûlait les yeux.

— Tant pis, répondit-il, ces misérables ont insulté la majesté du peuple; puisqu'ils nous ont insultés. Il faut qu'ils meurent. Si je cède aujourd'hui, je ne serai plus maître de mes hommes. Un plus féroce, Héron, par exemple, qui lorgne ma succession, prendrait place à leur tête. Il faut de la viande fraîche à mon chenil, si je veux que mes limiers chassent bien, au jour venu.

— Tu répondras de ta conduite devant le comité, Maillard, dit Barbaroux qui se mordait les lèvres de colère et qui se demandait s'il n'allait pas sauter à la gorge du misérable.

— Le comité ! je m'en .... S'il n'est pas content, je le fais casser par le peuple. Je me moque de votre politique, de vos hommes d'État, de vos Danton, comme de vos Robespierre. Je ne connais que le peuple et sa volonté, que je représente. Le mouvement est lancé; il se continuera malgré tout. Il s'agit de se mettre à la tête.

— Tu n'es qu'un ambitieux, Maillard ! Et je choisirai mon temps pour te casser les reins.

— Tu vois, tu parles de choisir ton temps. Tu es faible. Moi je n'ai qu'un mot à dire et je te les fais casser immédiatement; veux-tu que j'essaye ?

Barbaroux se détourna en grinçant des dents. Jamais il ne s'était senti aussi humilié, aussi exaspéré. Mais il

n'osait agir et, tout en maudissant intérieurement sa lâcheté, il essayait de comprimer sa fureur.

Maillard fit un signe. Les fusils qui s'étaient relevés, s'abaissèrent de nouveau.

— En joue, camarades! cria encore Maillard. Vous avez devant vous des traîtres, des assassins, des espions. Au nom du peuple souverain qui les a jugés et condamnés, au nom de la Patrie et de la Liberté dont ils sont les ennemis exécrables, pas de pitié pour les Chevaliers du Poignard, pour leurs amis et leurs défenseurs.

En ce moment la porte de la maison s'ouvrit. L'abbé de Moy, qui était rentré par derrière, s'avança précipitamment sur le seuil, tandis que dame Tabuchet, qui paraissait à côté de lui, lançait un regard terrible à Valflanquin.

— Mes enfants, s'écria le prêtre en tendant les bras, ne me reconnaissez-vous pas, et aussi cette maison qui a toujours été ouverte pour vous?

— Au diable le vieux tartufe! hurla Maillard; tuons le fanatique avec l'aristocrate et l'Anglais. Feu!

— Feu! répéta Sylvain-Sylvestre, tandis que le capitaine Carbillard levait les mains au ciel pour le prendre à témoin de la faute que commettait le roi en donnant sa confiance aux aristocrates et en poussant le peuple à l'exaspération.

Une détonation bruyante s'était fait entendre. On avait vu la longue béquille du *Chanteur patriote* et le fusil du sergent Valflanquin s'abaisser sur les armes tenues en joue. Un nuage de fumée enveloppait le devant de la maison.

Quand il se dissipa, la porte était close. On ne voyait

ni blessés ni morts à l'endroit où se tenaient, un instant auparavant, les victimes désignées par Maillard.

La foule se refermait sur John et Crispinet, que Max, les hommes du Chanteur et les curieux protégeaient dans leur fuite.

Lionel, Beaurevoir et Batz s'étaient précipités dans la maison, dont la porte fut refermée sur eux fort lestement.

La béquille du mendiant avait abaissé quelques-uns des fusils vers le sol; le fusil du sergent en avait relevé quelques autres vers le ciel. La plupart des gardes avaient, de propos délibéré, tiré à côté de la maison pour épargner ce vieux prêtre que tous aimaient et ces étrangers qui n'étaient coupables que de générosité.

Aussitôt qu'ils se sentirent à l'abri derrière la muraille et la porte close de la maison de l'abbé, le marquis de Beaurevoir et ses deux compagnons sautèrent sur tout ce qui pouvait servir d'arme.

Le vieil abbé, qui était un saint de l'ordre plus actif que contemplatif, avait saisi une paire de pistolets qu'il gardait pour sa défense en cette maison assez isolée. Dame Tabuchet agitait silencieusement, mais résolument, une broche d'une longueur chevaleresque. Pour la jolie Marie-Simonne, elle pensait au sergent Valflanquin, et elle était convaincue qu'elle n'avait pas besoin de se défendre, le sergent devant suffire à cette aimable besogne.

Une décharge de fusils avait suivi la disparition des royalistes. Quelques balles étaient venues frapper la porte et le volet fermés. Puis au milieu de clameurs farouches, on avait tenté d'enfoncer cette porte et ce volet qui craquèrent.

— Laissez-nous, dit l'abbé aux étrangers. Marquis, cherchez le salut où vous savez.

— Pouvez-vous fuir avec nous, ainsi que ces deux femmes, monsieur l'abbé?

— Vous savez bien que non, marquis.

— Nous restons donc. Nous nous défendrons et nous mourrons avec vous. Il ne nous est pas venu en idée que nous pussions vous fausser compagnie quand vous vous êtes compromis pour nous.

— Ma bonne vérité! je ne l'ai pas cru, répondit simplement l'abbé. Je me fâche de vous voir rester, et je devais vous engager à prendre la clef des champs. Mais je ne comprends pas trop comment vous pourriez nous laisser à la pure grâce de Dieu, sans être accusés de trop de prudence.

Une planche du volet céda aux efforts des assaillants et laissa pénétrer dans l'obscurité un rayon jaune au milieu duquel sautillaient joyeusement mille grains d'une poussière dorée et impalpable.

Heureusement la fenêtre était garnie de barreaux de fer.

— Oui, oui, murmura l'abbé en posant ses pistolets, ces barreaux vont nous valoir un instant de répit. Messieurs, mes enfants, agenouillez-vous. Faites un acte de contrition au fond de vos cœurs. Nous avons encore quelques minutes à vivre. Marquis, vous pouvez voir actuellement ce que la philosophie de votre ami Jean-Jacques nous offre pour ce monde et pour l'autre. Baron, la beauté même et l'amour sont peu de chose quand on regarde à travers un tombeau les choses de l'autre vie. Marthe-Simonne, vos vertus vous ont mérité cette mort où il y a du martyre. Marie-Simonne, pauvre enfant! la

vie a bien des angoisses, ne la regrettez pas trop. Vous êtes anglais et protestant, monsieur?

— Point protestant, monsieur. J'appartiens à une religion qui n'a d'autre *credo* que l'amour de l'humanité. Mais cette religion même me permet de recevoir humblement la bénédiction d'un vieillard.

— Oui, oui, ce sont les phrases de l'ami du marquis; et ces phrases sont des préjugés. Car la vieillesse n'est respectable que si elle est digne; et tout homme jeune, mais digne, grave, vertueux et bon, c'est-à-dire qui a les qualités du meilleur des vieillards, est cent fois plus respectable qu'un vieillard impie ou égoïste. Mais vous allez arriver à la région divine où ces choses vous seront claires comme elles le sont à ma foi chrétienne.

Les cinq assistants se sont inclinés. Le vieux prêtre, sur l'énergique et vénérable figure duquel le rayon de lumière vient se jouer, en en faisant ressortir le caractère calme et viril, le vieux prêtre coupe d'un signe de croix ce jet d'or mouvant.

Un nouveau coup de fusil retentit. L'abbé baissa précipitamment la main. Il avait sans doute été, un instant, en vue, au milieu de ce rayon de lumière et il avait été blessé légèrement.

— Maintenant, dit-il avec un grand calme, rien ne nous force au martyre. Nous devons donner exemple de vraie vertu patriotique et encourager les honnêtes gens, en nous défendant de notre mieux contre des brigands. Ah! marquis, vous rappelez-vous ce temps, — c'est à peine quatre ans passés — où nous étions convaincus que toute la France allait entendre la voix de la vertu et de la charité! où la Révolution c'était pour nous la ré-

forme de cette société corrompue qui corrompait même l'Eglise de France?

Le vieux gentilhomme secoua la tête.

— Nous expions nos illusions, dit-il. Cette voix, haute comme les nues, qui annonçait la fraternité, la liberté à toute la terre, voilà ce qu'elle est devenue!

Il indiquait ces clameurs furieuses, mêlées de blasphèmes obscènes et de féroces menaces, qui assiégeaient la maison. Lionel écoutait avec une extrême attention ces paroles qui pénétraient dans son imagination comme par un jet brûlant.

Mais la grande voix de la vieille France, qui avait pris de si jeunes accents en 1788, n'était pas encore éteinte.

On entendit bientôt, autour de la maison assiégée, le bruit d'une discussion violente, au milieu de laquelle dominaient les cris de l'amoureux sergent. La foule commençait à réagir contre les désirs féroces de Maillard et de ses sans-culottes. Elle n'était pas, comme elle fut bientôt, effrayée, stupéfaite par l'énorme craquement du 10 août.

Le siége de la maison mollit.

Enfin l'on entendit un grand cri :

— Le capitaine Mauduit avec les grenadiers!

C'était l'élément constitutionnel, qui avait encore quelques jours d'existence, et qui venait faire respecter l'ordre. On perçut comme le bruit d'une lutte courte et qui s'éloigna peu à peu.

— Voilà le gros du danger passé, marquis, dit l'abbé. Nous n'avons plus rien à craindre. Vous nous seriez désormais un péril plus qu'une sauvegarde. Vous pouvez nous laisser et regagner le centre de la ville.

Beaurevoir s'inclina et suivit l'abbé qui se dirigeait

vers les derrières de la maison. Batz fit un signe à Lionel qui marcha sur les pas du marquis. On arriva à une pièce en contre bas, tout obscure et qui avait une odeur de cellier. L'abbé trempa une allumette dans une bouteille à phosphore et la cave s'éclaira.

Il y eut un moment d'hésitation, et des regards échangés entre les trois Français. Le marquis parut prendre une détermination.

— Mylord, dit-il, vous m'êtes fort particulièrement connu, pour les causes que vous savez, et qui, après avoir failli établir des relations intimes, ont amené un grand éloignement entre nous. Nous ne voulons pas, quoi qu'il en coûte, nous séparer d'un homme qui s'est avancé pour notre défense. Nous sommes contraints de vous livrer un secret qui peut être, au temps venu, du plus grand intérêt pour nous. Soyez assez bon pour jurer que jamais, quoi qu'il puisse arriver, vous ne révélerez ce secret.

— Je le jure bien volontiers, messieurs. Il sera pour moi comme s'il était inconnu.

L'abbé embrassa les deux gentilshommes, et s'inclina devant Lionel avec un sourire paternel; puis, il s'éloigna en marmottant des prières. Beaurevoir s'était mis à plat ventre et était passé sous des planches qui soutenaient des barriques. Il ne tarda pas à disparaître. Batz fit signe à Lionel de se coucher.

— Veuillez suivre M. de Beaurevoir, dit-il. Vous allez vous trouver dans une profonde obscurité et ramper dans le plus étroit espace pendant un certain temps. Ne perdez point patience. Le marquis est devant vous. Moi, je vous suis. Vous étoufferez un peu. Ne vous évanouissez pas.

Vous y resteriez et moi aussi, qui ne pourrais ni retourner ni avancer.

Lionel se lança sans hésitation. L'on rampa, en effet, fort lentement, pendant près d'une demi-heure, dans un étroit boyau où l'on sentait la terre tout autour de son corps.

Au bout de ce temps, on grimpa quelque peu. On déboucha bientôt dans une petite cabane située au milieu de l'enclos du séminaire Saint-Lazare.

VIII

COMMENT LIONEL ENTRA A PARIS.

L'enclos de Saint-Lazare, plus grand que les Tuileries, était un terrain planté, cultivé, peu ou point fréquenté. En y comprenant les immenses jardins du séminaire Saint-Charles, qui touchaient au Chemin de ronde, et dont il n'était séparé que par une muraille ruinée, cet enclos représentait l'espace renfermé entre les barrières Saint-Denis et Poissonnière, les rues Faubourg-Saint-Denis et Poissonnière et la rue Paradis. On venait de bâtir la caserne de la Nouvelle-France qui avait pris une infime partie de l'enclos. Le reste était, nous disions, planté ou cultivé, c'est-à-dire moitié jardin, moitié forêt vierge.

Deux petites collines s'élevaient. Sur l'une se trouvait le moulin Saint-Lazare. Sur le plateau de l'autre, située dans la partie la plus déserte, était bâtie la petite cabane

par où nos amis étaient revenus à la lumière. De là, des sentiers ravinés et couverts descendaient au milieu des plants de vignes, des groseillers ou des buissons, vers la rue de Paradis.

La cabane était vide. Les trois personnages, boueux, totalement méconnaissables, s'engagèrent dans le sentier. Ils passèrent prudemment derrière le mur de la caserne et entrèrent dans une maison qui ouvrait une porte de derrière sur l'enclos, à peu de distance de l'endroit où l'on allait percer la rue des Messageries.

Ils furent reçus par une vieille femme silencieuse, qui avait élevé Hélène et qui n'était autre qu'une sœur de Walleri, le sergent-aubergiste de Samer.

Elle regarda, sans se dérider, l'étrange accoutrement des nouveaux venus. Sur un signe du marquis, elle mena Lionel dans une chambre où elle lava et brossa si bien ses habits de soie noire qu'il n'y parut plus trace de ses escapades souterraines.

Lord Saint-Albans revint dans la première pièce où il trouva ses deux compagnons vêtus comme d'honnêtes petits rentiers.

— Mylord, dit le marquis, nous n'oublierons pas que nous vous devons peut-être la vie. Car, au vrai, le mouvement qui vous porta à vous jeter entre nous et les assassins fut un pur mouvement d'héroïsme. Je vous serais bien tenu si vous me mettiez à même d'en témoigner, bien que nous soyons fort séparés par la politique. Mais le terrain de la reconnaissance est commun à tous les honnêtes gens, comme celui de la politesse est ouvert à tous les hommes de bonne compagnie.

Il fit un grand salut de cour, qui cadrait mal avec

son petit habit de ratine macaron échauffé, et il s'éloigna.

— Mylord, dit alors le baron de Batz en souriant, voulez-vous bien d'un homme ridiculement vêtu, comme je suis, pour guide jusqu'à votre hôtel, qui est...

— Hôtel de Moscovie, rue de Tournon.

— Tiens. C'est bizarre. Toutefois nous allons essayer de trouver un fiacre. Mais en ce jour de criaillerie démocratique, il est fort possible que messeigneurs les cochers soient tout à s'époumonner à la suite du cortège et que nous n'en puissions trouver aucun qui daigne nous conduire en votre hôtel. Car je ne dois pas vous le dissimuler, quelque grosse peine que cela puisse faire à votre démocratie, mylord, ce ne sont plus ceux qui paient qui sont les maîtres, mais ceux qu'on paie.

— Monsieur le baron, dit Lionel, je ne serai pas assez pédant pour vanter la Révolution à un homme qu'elle vient de fusiller....

— Et, ce qui est pis, à un homme décent que la Révolution force à revêtir cet affreux costume de regrattier endimanché.

— Mais vous savez que la pluie d'orage agite la poussière dans les champs desséchés; et, sans pluie, sans orages, que deviendrait la terre?

— Mylord, répondit Batz avec ce sérieux qui reparaissait si vite derrière son rire, les comparaisons, laissez-moi le dire, ressemblent aux proverbes. Il y en a pour tous les goûts. Vous me parlez de la pluie qui est fraîche, claire et pure, et ce qui nous tombe aujourd'hui, ce sont des sans-culottes qui assassinent, des rhéteurs qui mentent et des gredins qui prétendent re-

présenter le progrès en promenant des têtes d'hommes au bout d'une pique.

Ils sortirent du Clos par une porte qui s'ouvrait sur la rue du Faubourg-Poissonnière, en face de la petite église Sainte-Anne.

— N'oubliez pas, mylord, dit Batz en sortant, que la liberté — représentée par quelques-uns de ceux qui, en haut du faubourg Saint-Denis, voulaient faire tomber tout à l'heure sur nous quelques gouttes de votre orage bienfaisant — recommande à votre habit de soie de raser les murailles humblement et silencieusement.

Ils descendirent, préoccupés de prendre les rues les moins hantées jusqu'à la rue d'Artois et du Helder où Batz trouva un vieux cocher de fiacre qui lui fit jurer qu'on le dédommagerait si le peuple jetait la voiture à la rivière.

La course commença silencieusement. L'Anglais regardait parfois son compagnon, comme s'il eût eu envie de lui poser une question. Une légère rougeur teignait ses joues pâles. Il secouait la tête et se taisait.

On était arrivé rue de Seine, séparée alors de la rue de Tournon par un pâté de maison s'arrondissant autour de la foire Saint-Germain, sur l'emplacement de laquelle on a bâti depuis le marché Saint-Germain. Le moment de la séparation approchait.

Lionel se décida enfin à poser la question qu'il avait sur les lèvres.

— M. le marquis de Beaurevoir — pardonnez cette curiosité — a plusieurs enfants?

— Oui, mylord, il n'y a nul mystère à le dire. Trois enfants, qui ont tourné de la façon la plus inattendue pour ce pauvre marquis, fort enfariné de Jean-Jacques et

qui éleva ses enfants de la façon la plus singulière; je dirais la plus saugrenue, s'il n'était fort revenu de son enthousiasme philosophique.

— Trois enfants, me dites-vous?

— Oui. Le marquis parle quelquefois d'un quatrième enfant qui a disparu, je ne sais comment. Je lui connais donc le chevalier de Beaurevoir, un preux, noble, ardent, généreux comme un Amadis; l'abbé de Saint-Sauve, fin comme l'ambre, actif comme un furet et persévérant comme un frère quêteur; enfin la merveille de la cour de France et du monde, — il m'est peut-être permis de m'en réjouir, — Mlle Hélène de Beaurevoir.

— Hélène!

— Qu'avez-vous donc, mylord.

Lionel avait pâli subitement. Hélène! Ellen! Cette ressemblance de nom après cette ressemblance de visage le frappait en plein cœur. Il s'était comme affaissé. Mais il se redressa par un effort violent et dit avec un sourire :

— Continuez, je vous prie. Les émotions de cette matinée!... Vous daigniez me dire... sur Mlle de Beaurevoir...?

— Moi, rien. Il a été en effet question entre le marquis et moi... Mais je serais le plus fourbe des fats si j'avançais que le moindre encouragement .. Ah! oui, je disais que cet excellent marquis me faisait l'effet d'un homme qui apporte dans un nid des œufs de corbeaux, et qui en voit sortir des aigles ou des tourterelles. Il a élevé Jean de Beaurevoir pour être un de ces abbés incrédules, oisifs et petits-maîtres, et c'est un de nos plus déliés et de nos plus hardis diplomates, et qui n'attend que la fin de tout ceci pour entrer réellement et pieuse-

ment dans les ordres. Par son éducation à la Jean-Jacques, il avait risqué de développer en son fils le chevalier une sensibilité de femme, et en M[lle] de Beaurevoir une mâle sagesse et un courage viril. Heureusement, l'un est resté le brave des braves, et l'autre la jeune fille la plus modeste, la plus pieuse, la plus délicate des femmes. Mais adieu, mylord.

— Au revoir, monsieur le baron, s'il vous plaît.

— Au revoir donc, peut-être l'épée à la main; car je présume que si vous êtes venu, vous, le roi des révolutionnaires anglais, c'est que le moment approche où l'on va se battre. Mais avant cela, puisque vous le voulez bien, mylord, j'aurai l'honneur de vous présenter mes révérences et de me mettre à vos ordres.

Le gentilhomme gascon sauta à bas de la voiture.

Il salua cérémonieusement et se dirigea vers l'hôte d'Entragues, situé en face de l'hôtel de Moscovie.

Lionel descendit. La voiture de voyage était arrivée à bon port, avec Jérémiah, Pad et Kevin. Killmallock, qui s'était sauvé en même temps que Crispinet, avait été guidé par celui-ci jusqu'aux environs de l'hôtel où il venait d'entrer.

Crispinet, lui, s'était dirigé, vers l'hôtel d'Entragues.

Il n'y était resté que très peu de temps. Il en ressortit pour se mettre à la recherche de l'homme dont il connaissait la voix et le terrible sobriquet, — l'*Ennemi*, — et rien de plus.

Il s'était arrêté un instant pour admirer deux personnages déguenillés qui étaient assis sur chacune des bornes de la porte de l'hôtel de Moscovie. Il cligna de l'œil, haussa les épaules.

— Il me semble, murmura-t-il, que je connais ces

figures-là pour les avoir vu rôder dans le voisinage. Heu! il faudra que je fasse avertir chez M. Marivaux. — C'était, nous l'avons déjà dit, le nom de l'un des trois chefs de la police royaliste.

Il avait continué sa route.

Les deux mendiants, quand Lionel descendit, s'approchèrent comme pour demander l'aumône et, constatant qu'il entrait et demeurait dans cette maison, ils s'éloignèrent.

C'étaient bien les deux hommes que nous avons vus sauter sous la voiture de Lionel, à la barrière Saint-Denis, sur l'ordre du *Chanteur patriote*, qui avait sans doute quelque intérêt à connaître le domicile de lord Saint-Albans.

D'autres avaient le même intérêt, car les deux gueux, après avoir rendu compte de leur mission à notre Chanteur, se saluèrent en clignant de l'œil, comme des gens qui ont leurs affaires particulières à traiter à côté des affaires de l'État, et ils se dirigèrent à toutes jambes dans des sens différents.

Ils étaient, en effet, attendus avec impatience, l'un au Palais-Royal, par le chevalier de Laclos, le bras droit et le bras gauche de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans; l'autre, à la cour du Commerce, chez Danton. Celui-ci, même, pour recevoir ce franc-mitou, avait quitté avec quelque hâte l'Hôtel-de-Ville, où ses fonctions de substitut du procureur de la Commune eussent dû le tenir en permanence pendant ce jour solennel.

Laclos et Danton, les orléanistes et les démocrates avaient donc, eux aussi, grand intérêt à connaître l'adresse de mylord Saint-Albans. Nous ne devons pas d'ailleurs dissimuler que ces deux truands étaient deux

des plus habiles parmi ceux que l'on commençait à nommer observateurs de l'esprit public, pour ne pas donner le vilain nom d'espion à une classe de gens que la Révolution adorait et encourageait.

Lionel avait été conduit cérémonieusement à son appartement par le maître de l'hôtel. Celui-ci lui fit remarquer l'agréable situation de ce logis, situé au premier, avec un balcon, en face de l'hôtel de Nivernois, en face aussi de l'hôtel d'Entragues, dont une aile était, dit-il, occupée par des gens de bonne compagnie, et l'autre, par l'un des plus fameux traiteurs de Paris, ce qui répandait une grande animation dans le quartier.

Lionel se débarrassa de cet hôte loquace et poli, en sonnant Jérémiah, qui arriva avec la mine lugubre qu'il ne perdait jamais plus.

— Master Flanchefort, malgré l'étrangeté de vos allures, j'ai toujours eu pleine confiance en vous. Je veux croire que vous m'êtes fidèlement dévoué.

Jérémiah jeta sur le visage de son maître un regard effaré. Il pâlit, puis rougit, et il ouvrit les lèvres comme s'il allait parler; puis sa face reprit le ton jaunâtre qui lui était habituel, et il écouta les yeux baissés.

— En tout cas je ne me suis jamais défié de votre probité écossaise. Vous avez dans la voiture deux caisses qui contiennent chacune environ cinq cent mille francs de monnaie d'or, et d'or français. Vous monterez l'une de ces caisses ici. Jusqu'à ce que sir John soit arrivé à l'hôtel, elle y restera. Vous la ferez transporter chez lui, dès son arrivée. Que je n'aie plus à m'occuper de ce détail.

— Que ferons-nous de l'autre caisse, mylord?

— Vous allez la porter chez un banquier que l'on

nomme le baron Frey. Vous porterez aussi une sacoche, qui est également dans le coffre secret de la voiture, et qui contient pour plus de deux millions de traites. Ces traites sont à vue sur les plus riches banquiers de Paris. Il faut qu'elles soient réalisées dans la journée de demain. M. Frey vous donnera un reçu de ces deux millions et demi. Je sais que c'est un homme riche et probe. Il s'engagera sur ce reçu à tenir toute la somme à la disposition de tout homme qui lui apportera l'ordre signé de sir John ou de moi.

Jérémiah s'inclina. Lionel continua :

— Vous allez prendre Pad, Kevin et Killmallock pour vous accompagner. Il n'est pas besoin de vous faire remarquer que la ville passe pour n'être pas sûre.

Lionel réfléchit un instant et il ajouta :

— En revenant, vous irez inscrire mon nom et mon adresse chez lord Gower, ambassadeur d'Angleterre. Il demeure rue de Grenelle, à l'hôtel de Monaco. Maintenant, recommandez à l'hôtel que l'on me laisse seul.

C'est ainsi que lord Lionel Jermyn Saint-Albans entra le 7 juillet 1792 à Paris, où de grands événements l'attendaient.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

Hélène de Beaurevoir.



DEUXIÈME PARTIE

L'Arrivée à Paris.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



Fontainebleau. — E. Bourges, imp. breveté.





